



Les contes noirs de JSC de Saint-Albin

Collin de Plancy



P. Mongie, Paris, 1818

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

LES
CONTES NOIRS,
OU LES
FRAYEURS POPULAIRES ;

Nouvelles, Contes, Aventures merveilleuses, bizarres et singulières, Anecdotes inédites, etc., sur les Apparitions, les Diables, les Spectres, les Revenans, les Fantômes, les Brigands, etc. ;

Par J. S. C. de SAINT-ALBIN.

Des spectres, des fantômes nocturnes, des monstres, des prodiges, des songes, et les prestiges de la magie et de l'enfer...

Trad. d'HORACE.

TABLE

DU PREMIER VOLUME DES CONTES NOIRS.

[Préface](#)

[La Grange du Diable](#)

[Les Lutins de Rennes](#)

[Les Deux Amans](#)

[Le Revenant](#)

L'Ombre de Cécile
Histoire de Mélusine
La Cage de Fer
Le Pont du Diable
La Belle Julie
Le Trésor
Le Spectre de Soissons
Le Cavalier sans Tête
Gabrielle de Provence



TABLE

DU SECOND VOLUME DES CONTES NOIRS.



Le Sorcier Agrippa
Le Château du Diable
L'Auberge isolée
Saint Pierre et saint Paul
La Biche au Grenier
Le Démon incubé
La Botte de Paille
Les Deux Fantômes
Le Crible qui marche
L'Assignation
Les Invisibles de la Montagne Sainte-Geneviève
Le Songeur
La Chaumière abandonnée
La Maison ensorcelée

Les Deux Ivrognes
Le Magicien Bobinot
La Culotte maléficiée
Odoard de Montalte
Le Loup-Garou
Le Chanoine de Bayeux

PRÉFACE

L'OUVRAGE que Muséus a publié en Allemagne sur les contes populaires de son pays et les conseils de quelques gens de lettres, m'ont engagé à composer ce livre. J'ai suivi, autant que je l'ai pu, les diverses opinions des provinces où se passent les faits que je raconte, sur tous les genres d'apparitions, de spectres et de fantômes.

On me reprochera, sans doute, que j'ai fait entrer dans ces contes des détails parfois un peu trop ridicules : je répondrai qu'ils ne sont pas le fruit de mon imagination, que je raconte les choses à peu près telles que de bonnes gens me les ont racontées, qu'ils croient à tous ces contes avec autant de bonne foi qu'à l'Évangile, et que j'aurais cru ôter le piquant de l'ouvrage, en écartant les petites circonstances, sur lesquelles les paysans s'appesantissent, beaucoup plus que sur les faits principaux. Par exemple, on ne les dissuadera jamais de l'opinion où ils sont, qu'Agrippa a vu, autour de la femme blanche, des chats à trois têtes, gros comme des bœufs, et couverts de housses de taffetas violet, qu'il a mangé les pastilles en trois jours ; que la grange de Jean Mullin a été bâtie par le diable ; que le pont de pierre de Pont-à-Mousson, est après le pont du Diable de Schellenen, le premier chef-d'œuvre de Satan, en fait de bonne architecture, etc. Je donne ces contes comme des monumens de la crédulité populaire : je dois les donner tels qu'on les a faits. Ils prouvent ce que produit la superstition : des terreurs, des absurdités, des mensonges, et une nouvelle série de fables, non agréables comme celles du paganisme, mais hideuses comme Satan qui en est toujours le héros.

On trouvera sans doute que je ne justifie pas toujours mon titre, en faisant entrer dans ces contes des faits vraisemblables, et qui peuvent avoir eu lieu ; mais les morceaux qui ne répondent pas au premier titre du livre, répondent au moins au second ; et je les ai admis pour jeter un peu de variété dans l'ouvrage.

C'est dans cette intention que j'ai tâché, autant que possible, de mettre un conte un peu plus gai, après une nouvelle triste et sérieuse. On me dira, comme on l'a déjà fait en d'autres circonstances, que mon style n'est d'aucun genre, que je fais succéder souvent le grave au burlesque, et réciproquement ; mais outre que les aventures de *la Belle Julie* et de *Gabrielle de Provence* ne pouvaient être écrites avec la même plume que *le Cavalier sans tête* et *le Sorcier Agrippa* ; dans *la Grange du Diable*, les travaux des petits démons devaient être peints autrement que l'apparition du spectre, à qui se livre, sans le savoir, la jeune fille du fermier Jean Mullin. Chaque chose à son lieu : j'écrirai gaiement, tant que je le pourrai, quand je me trouverai dans un fonds ridicule ; et si, un instant après, j'ai besoin d'attendrir, je chercherai à tremper ma plume dans les larmes.

Je n'ai pas pris la peine de réfuter les absurdités de ces contes, parce que le lecteur, éclairé et d'un sens droit, n'en a pas besoin ; et que l'ignorant perdrait tout le plaisir qu'il prend au merveilleux, si on lui prouvait que ce merveilleux, qu'il respecte si dévotement, est un tissu de sottises ; et que d'ailleurs il n'en deviendrait ni moins crédule, ni plus instruit. Au reste, le titre du livre avertit le lecteur qu'il va lire des contes.

Qu'on dise donc ce qu'on voudra de cet ouvrage, pourvu qu'on le lise et qu'il amuse ; tous mes vœux seront remplis. Sa bizarrerie est un titre auprès d'une certaine classe de lecteurs ; et un recueil de contes doit avoir des attraits pour beaucoup d'autres.



LA GRANGE DU DIABLE.

UN fermier de la Champagne, qui se nommait Jean Mullin, vivait heureux et paisible du produit de sa ferme, qu'il cultivait avec sa femme et ses enfans. Quelques bonnes années l'avaient mis à son aise ; et il voyait sans peine Catherine, sa femme, lui donner tous les ans un petit casseur de croûtes. Mais celui-là est bien fou, qui se fie à la fortune ! Le tonnerre tomba sur la ferme, et la brûla ; c'était pendant l'hiver : tout le blé qui se trouvait dans la grange et dans les greniers, fut réduit en cendres ; et Jean Mullin était ruiné sans ressource, s'il n'avait eu, par bonheur, une bonne somme d'argent, amassée avec soin pendant les années précédentes.

Il se désola, sans se désespérer ; et puisque le magot lui restait, il ne se crut pas tout-à-fait sur la paille. Sans donc perdre le temps en vaines doléances, il s'occupa bientôt de faire rebâtir sa ferme.

Quand la maison fut achevée, il s'aperçut que ses fonds étaient extrêmement baissés, et craignit de ne pouvoir terminer son entreprise. Il fit pourtant encore ses écuries, et commença sa grange ; mais l'argent lui manqua tout à coup. Il alla trouver ses amis et ses parens qui ne purent ou ne voulurent l'aider en rien ; de façon qu'il se trouva fort embarrassé : la moisson approchait, et il fallait absolument trouver moyen de mettre à l'abri, des récoltes qui avaient coûté un an de peines et de travaux. Sa ferme était isolée, et il ne pouvait recourir aux granges des voisins.

Un soir qu'il se promenait sur un chemin croisé, à cent pas de sa maison, rêvant à la situation gênante où il se trouvait, il vit venir à lui un homme de haute taille, vêtu de noir, les pieds difformes et emboîtés dans des espèces de bottines, et les mains couvertes de gants rouges.

Cet homme s'approchant de Jean Mullin, lui demanda le sujet des soucis qui paraissaient l'inquiéter ; le fermier lui conta sa peine ; et l'inconnu lui dit qu'il pouvait aisément en sortir, s'il voulait se fier à lui : « Comment

cela, demanda Jean ? — Écoute-moi, reprit le passant, et ne t’effraie point. J’ai une puissance surnaturelle, et j’aime particulièrement les petits enfans. Ainsi tu n’as qu’à dire un mot, ta grange sera finie, avant le chant du coq, à la seule condition que tu me livreras l’enfant que ta femme porte dans son sein. — Jésus Maria !... » s’écria Jean Mullin, en faisant le signe de la croix de toute sa force... Aussitôt l’homme noir disparut en grommelant, et le fermier fut convaincu qu’il venait d’avoir la visite du grand diable.

Il se réjouit de le voir parti, regagna sa maison, tout tremblant, ne dit rien à sa femme de ce qui venait de lui arriver, mais jura bien dans son âme de ne jamais faire de marché avec un pareil fripon.

Cependant la moisson était proche, et point de grange. Le fermier ne savait à quoi se résoudre. Il se rappelait souvent l’offre du diable, dont il rejetait la pensée avec horreur. « Après tout, se dit-il un jour, si je pouvais le revoir, et qu’il voulût mettre d’autres conditions... Mais, non ; *il aime particulièrement les petits enfans...* » On sent bien que Mullin ne les faisait pas pour la barbe du diable.

Ses réflexions revinrent bien plus amères, quand ce fut au mois de juillet, et qu’il fallut songer à placer les récoltes. En se promenant, il retourna machinalement au lieu où le diable lui était apparu la première fois. Il était presque nuit. Il s’assit sur le gazon, et poussa trois gros soupirs ; alors il entendit un léger bruit, se retourna, et vit l’homme noir. « Eh bien ! lui dit celui-ci, n’es-tu pas décidé ? Tu as cinq enfans, que feras-tu du sixième, si les autres et leur mère meurent de faim ? Que crains-tu d’ailleurs en me le confiant ? j’en prendrai soin, et tu seras riche... »

Jean Mullin voulut faire des représentations ; mais le diable lui tint de si beaux discours sur l’état de ses affaires, qu’il finit par le séduire, et le malheureux père signa de son sang un engagement, par lequel il promettait de livrer son enfant, aussitôt qu’il serait né, au porteur du billet, qui s’obligeait de son côté à lui achever sa grange, la nuit venue, et à la lui laisser bien construite avant le chant du coq.

Après cela, le diable s’envola, et Jean Mullin retourna tout pensif à la ferme. Il ne soupa point ; et quand tout le monde fut couché, il sortit dans sa cour pour examiner ce qui s’y passait. Il la trouva pleine de petits monstres qui apportaient des poutres, de la paille, des planches, du mortier, et qui

travaillaient en silence avec une ardeur incroyable. Leur visage couleur de feu, leurs doigts crochus, leurs pieds de canard, les cornes qu'ils portaient au front, et la queue qui leur frétillait au derrière, lui firent bientôt reconnaître les habitans de l'empire infernal. Leur chef, d'une taille monstrueuse et aussi grand que dix hommes de cinq pieds, les pressait à la besogne. Il le reconnut à sa voix pour le porteur de son engagement ; mais qu'il était différent de la forme sous laquelle il l'avait vu d'abord ! Tout son corps de couleur noire, mêlée de taches de feu, ses pieds semblables à des têtes de serpent, ses jambes torsées et velues, sa longue queue sans cesse en mouvement, et servant de fouet pour exciter les diables paresseux, ses griffes pointues, son estomac bossu, sa barbe de bouc, sa gueule énorme, armée de dents tranchantes, ses yeux brillans comme ceux du lynx, ses oreilles d'âne et ses trois cornes, le rendaient l'objet le plus épouvantable qui se pût voir. Mullin, glacé d'effroi à la vue d'un pareil monstre, réfléchit douloureusement au sort qui attendait sa progéniture. Ses entrailles paternelles s'émurent, et il sortit désespéré. Puis, inspiré sans doute par son bon ange, il résolut d'aller tout conter au curé d'un village voisin, qui se moquait, dit-on, du diable et de ses cornes.

Comme l'ouvrage avançait prodigieusement, Jean Mullin détala sans s'arrêter, et arriva bientôt au village. Il alla heurter à la porte du bon curé, qui, le voyant tout en nage, crut qu'il venait demander l'extrême-onction pour sa femme. Mais, quand il sut de quoi il s'agissait... « Malheureux ! s'écria-t-il, voilà encore un tour de ce renégat de Belzébuth !... S'il continue... — Eh ! mon dieu ! monsieur le curé, dit le fermier, venez vite, ou je suis perdu. »

Le curé se tut, s'habilla à la hâte et courut à la ferme.

Jean Mullin tressaillit en voyant la grange élevée, et tous les diables occupés à la couvrir, avec une rapidité sans exemple. Le curé, sans perdre un instant, alla droit à la porte du poulailler, la secoua fortement. Le coq éveillé chanta, et toute la bande infernale disparut en hurlant. Hélas ! une minute plus tard, il n'y avait plus de ressource, car il ne restait, pour que la grange fût parfaite, qu'un trou de deux pieds à couvrir.

Le fermier ne sut comment témoigner sa joie et sa reconnaissance au bon curé, qui retourna à son lit ; et le jour ne tarda pas à paraître.

Tout le monde s'étonna, quand on vit la grange. Jean Mullin raconta son aventure ; tout le monde l'admira ; plusieurs voulurent faire un pareil marché avec le diable, mais il ne parut point : un bon averti en vaut deux. On fit la moisson, on rentra les grains, et la grange servit à merveille. Quant au trou, que les diables n'avaient pu boucher, on s'efforça vainement de le faire ; tout ce qu'on y mettait le jour était ôté la nuit ; et cette grange se voyait encore il y a quarante ans, à quelques lieues de Sézanne, avec son imperfection irréparable.

Cependant le terme de la grossesse de Catherine arriva. Elle souffrit des douleurs effroyables, et mourut en donnant le jour à une petite fille, qu'on se hâta de baptiser. Mullin, inconsolable de la perte de sa femme, qu'il aimait véritablement, la pleura fort long-temps et mit sa fille en nourrice.

L'enfant, quoique très-faible, paraissait jouir d'une assez bonne santé, mais elle tarissait au bout de sept jours toutes les femmes qui lui donnaient le sein ; de sorte qu'on fut obligé de la sevrer. Son père la confia alors à sa sœur, qui demeurait dans un faubourg de Sézanne et qui promit d'en avoir le plus grand soin.

L'année qui suivit cette naissance se passa, sans qu'il arrivât rien de remarquable, si ce n'est que le jour anniversaire de l'élévation de la grange, à l'heure où les diables avaient été mis en déroute, on entendit autour de la ferme, et principalement sur la grange, un bruit effroyable, mêlé de hurlemens et d'éclats de tonnerre ; et les voisins assurèrent y avoir vu voltiger des monstres, d'une forme hideuse et inconnue, ayant des ailes de chauve-souris, et des queues fourchues, avec des cornes rouges sur la tête.

Ce vacarme et ces visions se renouvelèrent tous les ans, le même jour, jusqu'à la mort de la jeune fille, qu'on avait nommée Antoinette.

Quand elle eut atteint l'âge de quinze ans, elle était bien développée et devenait fort jolie ; son père se décida à la marier de bonne heure, pour se délivrer de toutes les craintes que lui donnait encore le diable ; et il n'était pas embarrassé de lui trouver un époux, car plusieurs jeunes gens lui avaient déjà demandé sa main ; mais le cœur d'Antoinette n'avait pas encore parlé.

Une nuit qu'elle s'était couchée, en songeant à faire un choix, elle eut un songe, où il lui sembla voir un jeune homme, galamment habillé, et plus

aimable que tous ceux qu'elle avait jamais connus. Son regard amoureux et languissant lui causa une douce impression ; il prit sa main, la baisa ; elle se réveilla en sursaut, et le songe se trouva une réalité.

Le jeune homme était auprès de son lit ; elle lui demanda qui il était. — « Je suis votre esclave, lui répondit-il, votre beauté m'a enflammé pour vous de l'amour le plus tendre, et je mourrai, si vous me repoussez. »

Antoinette, un peu remise de sa surprise, et ne voulant pas causer la mort de celui qu'elle aimait déjà, ne lui répondit pourtant point, mais lui demanda comment il était entré. — « Que vous importe ! dit l'amant ; qu'il vous suffise de savoir que je vous adorerai toujours. »

Il lui dit ensuite des douceurs, auxquelles elle n'était point accoutumée, lui fit mille protestations d'amour, et arracha d'elle la promesse de l'aimer uniquement. Elle lui ordonna alors de se retirer, et il sortit par la fenêtre.

Antoinette se leva, voulut le suivre des yeux, mais elle ne vit plus rien. Elle resta pensive, livrée à ses réflexions, en proie à un feu qu'elle sentait pour la première fois, et qui croissait de minute en minute ; elle se recoucha ensuite ; mais le sommeil n'approcha plus de ses yeux.

Elle passa la journée suivante, silencieuse, triste, et ne se reconnaissant plus. Elle ne dit rien du jeune homme ; apparemment qu'il lui avait recommandé d'être discrète, ou, s'il ne l'avait pas fait, c'est qu'il jugeait cette précaution inutile, d'après la conduite qu'il avait tenue avec elle.

Il revint la nuit suivante, se montra plus tendre encore ; et ce manège dura huit jours, sans qu'Antoinette sût le nom de son amant. Son amour n'en était pas moins devenu terrible ; elle perdait le repos, ne mangeait presque point, et tressaillait à tout instant. Tout le monde s'en aperçut ; et, selon la coutume, chacun de ses prétendants se flatta en secret de lui avoir inspiré cette passion.

La neuvième nuit, l'amant inconnu ne manqua pas de paraître, aussitôt que minuit sonna. Il s'approcha du lit d'Antoinette qui ne dormait point. Elle le vit avec transport, et il lui fit répéter le serment de l'aimer toujours. Ensuite il lui en demanda le plus précieux gage. Antoinette ne le comprit point ; et le jeune homme, après l'avoir enivrée de baisers, profita d'un moment de faiblesse, et lui ravit cette fleur, qu'on ne peut cueillir qu'une fois.

Antoinette, revenue de son égarement, eut honte d'elle-même, et voulut repousser son séducteur ; mais il la consola si tendrement, qu'elle s'oublia une seconde fois ; et ils passèrent la nuit dans les plaisirs les plus doux. L'amant se retira avant l'aurore, et la jeune fille ne put encore voir ce qu'il était devenu.

Elle se leva bientôt, agitée, interdite, et s'enferma, tout le jour, dans sa chambre, pour méditer à son aise, soupirant après le retour de la nuit. Elle vint enfin cette nuit qui devait se passer bien différemment de la précédente.

Antoinette se coucha de bonne heure ; et quand minuit sonna, elle écouta si elle n'entendait point venir son amant. Rien ne parut. Mais vers deux heures du matin, elle ouït un bruit lointain et effrayant, sa fenêtre s'ébranla bientôt, et elle vit entrer... un spectre horrible, sanglant, portant une torche à la main, une barbe sale et épaisse, des cheveux roux, et velu par tout le corps. Un frissonnement subit la saisit, et elle allait pousser un cri d'effroi quand le monstre accourant lui mit une griffe glacée sur la bouche, et lui fit signe de se taire.

Il se pencha ensuite sur son estomac, s'assit au bord du lit, et la contempla avec des yeux dévorans. La pauvre fille était mourante.

Le spectre se leva enfin après une demi-heure d'un silence épouvantable, et lui dit en lui prenant la main : « *Tu es à moi pour l'éternité ! tu m'en as fait le serment...* » Et aussitôt il s'évanouit, laissant dans la chambre une odeur empoisonnée, et dans le cœur de la malheureuse Antoinette, toutes les frayeurs de l'enfer.

Lorsqu'elle eut recouvré quelques forces, elle cria au secours. Sa tante accourut, et, la voyant dans un état si affreux, elle lui demanda pourquoi elle l'appelait. Antoinette lui conta ce qu'elle venait de voir et d'entendre, sans lui confier ce qui avait précédé ; de façon que sa tante, qui faisait l'esprit fort, la traita de visionnaire et s'alla recoucher.

On se figure aisément comment la jeune fille passa les heures qui suivirent. Quand il fut jour, on alla voir si ses frayeurs étaient dissipées, et on la trouva malade à la mort. On fit venir un prêtre qui la rassura et parvint à rendre quelque calme à son esprit.

La tante promit de passer la nuit avec elle, et la passa en effet. Elle se moquait des terreurs qu'éprouvait sa tremblante nièce, quand l'horloge de la

paroisse sonna deux heures. La fenêtre s'ouvrit avec fracas, et le spectre parut, comme la veille. Antoinette poussa un cri, et sa tante tomba évanouie sur le plancher.

Le fantôme s'accroupit sur le lit, prit la main de la jeune fille, la regarda avec des yeux enflammés, et lui dit, de même que la nuit précédente : « *Tu es à moi pour l'éternité !... tu m'en as fait le serment.* » Après quoi, il disparut.

Quand la tante revint à elle, elle appela son mari à grands cris, lui dit que sa nièce ne s'était point trompée, que le diable venait réellement la visiter, qu'elle l'avait vu de ses propres yeux, et qu'il fallait avertir le curé de la paroisse, pour qu'il l'exorcisât la nuit prochaine.

Le curé vint en effet, accompagné d'un vicaire, et il fut décidé qu'ils passeraient la nuit dans la chambre d'Antoinette, avec son oncle et deux de ses cousins. Ils y entrèrent tous les cinq avant dix heures, se postèrent sur des chaises ; et le curé, qui tenait son bréviaire à la main, et son bénitier entre ses jambes, déclara fermement qu'il ne désespérerait de là, qu'après en avoir expulsé l'ennemi de Dieu et des hommes.

Malgré ces bonnes résolutions, il était à peine onze heures, qu'ils étaient tous endormis, aussi-bien que la pauvre Antoinette, à qui cela n'était pas arrivé depuis long-temps, sans qu'on ait su depuis si ce sommeil était naturel, ou un ouvrage de Satan.

Mais la jeune fille fut éveillée à minuit, par son tendre amant, qu'elle croyait n'avoir point vu pendant les deux nuits affreuses, et dont l'absence commençait à l'inquiéter. Elle aurait pu soupçonner le vrai de la chose, si elle eût été plus instruite des ruses du diable.

Elle le revit avec plaisir, et son retour sembla dissiper toutes ses craintes, soit qu'il lui eût donné des forces surnaturelles, ou que l'amour soit assez puissant pour effacer le sentiment des autres passions. Il se montra plus amoureux que jamais, s'excusa de n'être point venu durant deux nuits, pour certains devoirs indispensables qu'il avait été obligé de remplir. Antoinette le crut, et elle allait peut-être s'abandonner encore, sans songer à ceux qui l'entouraient, quand le curé s'éveilla en sursaut.

Il s'étonna de sa distraction, se frotta les yeux, et vit auprès de la jeune fille, non un amant beau, aimable, bien fait ; mais un ange de ténèbres qu'il

avait déjà exorcisé deux ou trois fois. Il recula saisi d'horreur, et réveilla ses quatre compagnons. Tous frissonnèrent à la vue du diable, et poussèrent des cris d'alarme. Antoinette interdite, ne possédait plus le pouvoir de parler, quand le prêtre jeta au nez de son amant une aspersion d'eau bénite. L'illusion s'évanouit aussitôt : elle reconnut, dans l'être séduisant à qui elle s'était livrée, le spectre qui l'avait tant épouvantée pendant deux nuits. En même temps, le curé le conjura, au nom du Dieu vivant, de dire ce qu'il demandait. Il répondit d'une voix terrible, qu'il était maître de cette fille, que son père la lui avait promise, qu'elle s'était donnée à lui, et qu'il était son époux. *Elle est à moi pour l'éternité*, continua-t-il, *j'en ai reçu le serment*. Il proféra ensuite des blasphèmes exécrables, et voulut emporter sa victime : mais le prêtre l'en empêcha à force d'oraisons et d'eau bénite ; il l'obligea à se retirer seul. Il ne l'eut pas plutôt fait, qu'Antoinette tomba dans des convulsions affreuses, se renversa les yeux et les membres, et le curé dit qu'elle était possédée, ce qui fit dresser les cheveux à l'oncle et aux deux cousins, qui s'enfuirent.

Le curé, resté seul avec son vicaire, fit tant de conjurations, qu'il força le diable à se remonter. Il lui ordonna de lâcher prise ; mais le démon intrépide répondit qu'il avait le droit de prendre possession de son bien, et déclara fortement que rien n'était capable de l'en empêcher.

Le curé sentit bien que toute résistance devenait inutile, c'est pourquoi il eut recours à un autre moyen. Adressant donc la parole à son ennemi, d'un ton moins impérieux, il lui représenta qu'il avait agi avec fraude, qu'il n'était époux d'Antoinette que par surprise, que la surprise était condamnée par les lois divines et humaines, et que néanmoins on ne le tourmenterait pas plus long-temps, s'il consentait seulement à différer un peu son enlèvement ; qu'on ne lui demandait que de laisser Antoinette en paix, pour faire au moins ses adieux, jusqu'à ce que la bougie, qui était allumée dans la chambre, fût consumée.

Le diable, après un moment de silence, consentit à ce dont on le priait, et le curé triomphant éteignit la bougie, l'enveloppa dans trois serviettes, et la plongea dans l'eau bénite. Le démon stupéfait fut obligé de se retirer en hurlant et plein de rage. L'agitation horrible d'Antoinette se dissipa, et elle tomba bientôt abattue dans un sommeil profond.

Le curé retourna à son logis, enferma la précieuse chandelle dans une armoire dont il portait la clef, qu'il eut soin de bénir, pour que le diable ne pût y mettre la griffe, et Antoinette ne vit plus rien : mais elle était devenue enceinte des œuvres de Satan ; et au bout de six mois de grossesse, elle ressentit les douleurs qui accompagnent l'enfantement. Elle accoucha bientôt, non sans des maux inexprimables, d'un petit monstre hideux, qui avait de la laine rousse partout le corps, un bec de canard et deux oreilles de hibou. On l'étouffa en naissant.

Trois ans après, il arriva à Sézanne un jeune homme qui vit Antoinette, et en devint épris. Sa pâleur, la mélancolie qui la dévorait, son aventure qu'on lui conta, les frayeurs que ses amis s'efforcèrent de lui inspirer, rien ne put le dégoûter d'elle. Il parvint à s'en faire aimer, demanda sa main et l'obtint.

Ils vécurent assez long-temps ensemble, sinon heureux, du moins tranquilles ; mais Antoinette n'eut point d'enfans, et sa race est éteinte sur la terre.

On assure aussi que, lorsqu'elle mourut, le diable fit de nouveaux et vains efforts pour s'emparer d'elle. Il fut encore obligé de déguerpir avec un pied de nez, parce qu'on avait eu soin de donner à la défunte un bon passeport pour l'autre monde.



LES LUTINS DE RENNES.

UN avocat de la ville de Rennes étant venu à mourir, sa maison fut hantée par des lutins, qui en chassèrent les gens et y firent, pendant plusieurs nuits, un tapage épouvantable. Cependant on ne voyait rien ; car, comme on sait, les lutins prennent plaisir à tourmenter leur monde, sans avoir la complaisance de se laisser voir, à moins qu'ils n'y soient forcés par un pouvoir surnaturel.

Au bout d'un mois, le bruit cessa enfin ; la maison redevint paisible, et on se hâta de chercher à la vendre. Il se présenta quelques acheteurs ; mais dès qu'on entrait en marché, le vacarme recommençait avec la nuit, et personne n'osait se décider à loger dans un repaire de revenans. La maison resta ainsi fort long-temps inhabitée, et on désespérait d'en tirer rien, lorsqu'il se présenta un vieil officier, qui ne croyait pas aux apparitions, et trouvait à cette maison des attraits, dans ce qui était pour les autres un objet de terreur. Comme on la lui céda à bas prix, il ne marchandait pas long-temps, et, le marché conclu, il s'installa dans sa nouvelle habitation.

Le soir venu, il monta dans une grande salle, y fit un bon feu, et se décida à y attendre ses hôtes.

Bientôt il entendit marcher autour de lui ; il ne vit rien, mais il sentit fort bien qu'on lui tirait l'oreille un peu cavalièrement ; il se leva tout en colère, et aperçut derrière lui un petit souper fort proprement servi. « Oh ! si c'est pour cela qu'on me fait lever, dit-il, il n'y a pas de mal ; mais on pourrait agir un peu moins rudement. »

Tout en parlant ainsi, il s'approcha de la table, qui s'éloigna de lui. Il resta tout stupéfait de ce prodige, et courut après le joli souper, qui faisait le tour de la chambre, sans qu'il sût comment, s'arrêtant dès que l'officier s'arrêtait, et fuyant devant lui dès qu'il s'avancait. Après avoir poursuivi ainsi la table et les mets qu'elle portait, pendant une demi-heure, il envoya

tout au diable, et s'assit tout essoufflé sur une chaise, jurant bien comme un vieux suisse.

Alors la table vint d'elle-même se placer entre ses jambes : les mets se découpèrent et descendirent sur son assiette ; le vin se versa dans son verre, le tout par des mains invisibles. « Allons, dit-il, il faut oublier le passé ; il paraît que ces êtres-là aiment à se divertir, mais leur procédé me raccommode avec eux. »

Et il prit un morceau qui lui semblait succulent et qu'il porta à sa bouche ; il en savourait la délicieuse odeur et se réjouissait d'avance à le manger, lorsqu'en touchant ses lèvres, le morceau s'envola et disparut vers le milieu de la chambre, s'engloutissant sans doute dans la bouche d'un de ces invisibles, qui se prit à rire à gorge déployée en avalant ce que notre homme croyait si bien tenir.

L'officier trouva le tour un peu fort et voulut ranimer son courage consterné, avec le vin qui avait l'air délicat. Hélas ! il n'eut pas non plus la consolation d'y toucher. Sitôt qu'il tint le verre entre ses dents, le vin en sortit avec beaucoup de subtilité, lui passant sous la moustache, sans entrer dans sa bouche. Il fit de nouveaux efforts sans pouvoir rien manger, ni rien boire de tout ce qui chargeait la table des lutins, ce qui le mit dans une fureur effroyable. Mais il fut obligé de se modérer, puisqu'il ne savait sur qui apaiser sa colère ; et il se fit apporter à souper à ses frais.

Il se flattait alors de braver les esprits qui le tracassaient ; il comptait sans son hôte. Les mets qu'on lui apportait furent à peine entrés dans la chambre, qu'ils s'échappèrent des mains qui les portaient et s'envolèrent on ne sait où, au grand étonnement du garçon qui prit la fuite, tout hors de lui, et sans demander son reste.

L'officier, désespéré, alla souper chez un de ses amis, à qui il conta son aventure. Celui-ci, qui avait des connaissances dans les sciences secrètes, lui donna la précieuse *clavicule de Salomon*, et lui indiqua la prière qu'il devait dire pour purger sa maison. Le héros y retourna sur l'heure, ouvrit le livre, fit la conjuration indiquée, avec les cérémonies compétentes. Aussitôt il entendit un grand bruit semblable à un ouragan, et vit sortir de terre un être qu'il ne connaissait point, beau comme un astre, et richement vêtu. « Parle, lui dit l'esprit, me voici prêt à te servir, ainsi que toutes les

intelligences soumises au grand Salomon. — En ce cas, demanda l'officier, quels sont ces maudits lutins qui rendent ma maison inhabitable ? — Vois, répondit l'esprit... »

L'officier aperçut alors visiblement toute la chambre remplie de farfadets singulièrement bâtis, de taille courte et mal formée, vêtus d'habits de toutes couleurs. Ils sautaient et gambadaient de cent façons diverses et faisaient mille singeries assez divertissantes ; mais on remarquait dans leurs yeux une certaine malignité capable de faire peur aux plus fins, de sorte que le maître de la maison pria l'esprit bienfaisant de les renvoyer pour toujours.

« Ils sont venus ici, répondit l'esprit, de la part des âmes que l'avocat défunt, à qui appartenait cette maison, a su tromper pendant sa vie. Nulle force humaine n'était capable de les dissiper ; mais ils ne résisteront pas à la puissance que le Dieu vivant m'a donnée sur eux. » En parlant ainsi, l'esprit souffla sur les lutins, qui s'évanouirent comme un songe. L'officier le congédia en le remerciant humblement, et depuis sa maison fut tranquille.



LES DEUX AMANS.

QUOIQU'ON ait perdu l'habitude de croire au véritable amour, on le trouve pourtant encore quelquefois ; mais si rarement, qu'on le pourrait presque regarder comme un prodige.

Toutefois est-il vrai que cette noble flamme, qui agrandit le cœur de l'homme, cette seconde nature qui détruit la première et élève les mortels au-dessus d'eux-mêmes, met en proie l'être qu'elle ennoblit, aux rigueurs que le destin réserve à tout ce qu'il y a de grand dans le monde. Il est peu de personnes qui aient vu le véritable amant, heureux, jouir en paix de son amour.

Alphonse et Julie vivaient naguère en Languedoc, unis par les liens de l'estime et de l'amour le plus tendre. Ils s'aimaient depuis long-temps ; ils connaissaient mutuellement leurs défauts et leurs faiblesses, et ne s'en chérissaient pas moins. Alphonse avait vingt ans ; Julie, dix-huit. Nés dans le même village, tous deux enfans de riches cultivateurs, leurs goûts, leurs humeurs et leurs caractères sympathisaient en tout ; aussi souhaitaient-ils ardemment cette union sacrée, après laquelle soupirent tous les jeunes cœurs que le vice n'a point encore infectés.

Les parens étaient d'accord, et ne différèrent le jour de leur bonheur que pour le rendre plus éclatant.

Un oncle maternel de Julie, riche négociant de Marseille, qui devait sa fortune au commerce, à la probité et à l'industrie, devait venir à la noce, et avait promis d'en faire les honneurs.

Les jours qu'on passait à l'attendre étaient des siècles pour les deux amans, et son arrivée leur causa des transports de la joie la plus vive ; aussi fut-il comblé de caresses et de baisers par sa jolie nièce. Il amenait avec lui son fils, jeune libertin, plein de passions, qui abusait de la faiblesse que son père avait pour lui, pour s'abandonner à tous ses caprices.

Sitôt qu'il vit Julie, Ernest conçut pour elle une flamme subite qu'il n'avait jamais sentie pour aucune de ses nombreuses maîtresses, et il ne fit aucun effort pour la réprimer. La candeur de cette jeune fille, sa vertu, sa douceur, son maintien décent, son caractère enjoué, achevèrent de lui tourner la tête ; et il lui avoua le feu qui le consumait. Julie, étonnée, lui représenta que dans trois jours elle allait donner sa main au jeune Alphonse, et qu'il ne parlait sans doute pas sérieusement en lui tenant des propos d'amour ; mais Ernest lui protesta qu'il l'aimait véritablement, qu'il n'avait jamais aimé avant de la connaître, et qu'il ne pouvait éteindre une flamme à laquelle sa vie était attachée. Il poussa les choses à un point, que l'aimable cousine se fâcha, et alla, toute désolée, déposer sa douleur, la première qu'elle eût éprouvée depuis qu'elle était au monde, dans le sein de son cher Alphonse.

Celui-ci s'efforça d'abord de la rassurer ; puis, réfléchissant aux suites que pouvait avoir la violente passion de son rival, il trembla que ses grandes richesses ne décidassent le père de Julie en sa faveur, auquel cas il ne lui resterait qu'à mourir. Néanmoins, il avait reçu la parole des parens de son amie ; et les choses étaient si avancées, qu'il se tranquillisa un peu. La nuit vint, et Julie retourna chez son père.

Elle se coucha de bonne heure, pour ne point voir son cousin ; et l'amoureux Ernest saisit l'instant de son repos pour déclarer l'état de son cœur à son père et à son oncle. Le père, qui avait conçu d'autres projets, pour l'établissement de son fils, s'y opposa d'abord ; mais quand Ernest lui eut dit qu'il mourrait s'il n'était dans deux jours l'époux de sa cousine, il en obtint tout ce qu'il désirait.

Le père de Julie fut bientôt gagné : les immenses richesses d'Ernest, la considération dont jouirait sa fille, quand elle serait sa femme, et tous ces vils calculs d'intérêt qui séduisent les parens et causent la désolation, le malheur, et trop souvent la perte des enfans qu'ils sacrifient, le décidèrent sans peine à donner sa fille à l'homme qu'elle n'aimait point, qu'elle ne pouvait aimer. Ainsi, le soir même, il envoya dire à Alphonse, qui se promenait devant sa porte, agité par de sinistres pressentimens, que l'union projetée entre lui et Julie était rompue, et qu'on le priait de ne plus la voir.

Alphonse, terrassé, resta muet ; et, quand il se retrouva seul, il s'abandonna au plus affreux désespoir, et résolut de se donner la mort. Il

s'éloigna de la maison de son père, s'enfonça dans un petit bois, qui avait reçu les sermens de son amour, et y passa une nuit horrible. Le soleil se leva, et le trouva plongé dans les larmes et les réflexions les plus amères. « Voilà donc, se dit-il, le dernier de mes jours. J'étais à la veille du bonheur. J'en savourais d'avance la trop flatteuse amorce ; et j'en suis à jamais privé par un traître. Je mourrai, sans attendre que la douleur vienne terminer le triste reste de ma vie. Que je puisse au moins recevoir un baiser d'adieu de celle que j'aime, je mourrai sans me plaindre. » Il retomba ensuite dans son abattement.

Cependant le père de Julie lui annonça les nouvelles résolutions qu'il avait prises, et lui ordonna de se préparer à suivre le lendemain Ernest à l'autel. « Grand Dieu ! s'écria Julie, l'ai-je bien entendu ? Moi, l'épouse d'Ernest ! Est-ce ainsi que vous tenez les promesses sacrées que vous avez faites à mon amant. — Vous n'en avez plus d'autre qu'Ernest, reprit sévèrement le père ; aimez-le comme il vous aime, et souvenez-vous que je vous défends de parler désormais à Alphonse. » Il sortit en achevant ces paroles, et laissa sa fille se livrer à sa douleur et à son désespoir.

Cette triste journée s'écoula aussi lentement qu'un jour de deuil pour les malheureux amans, et Julie ne put sortir de sa chambre.

Alphonse erra tout le jour, morne, agité, portant la mort et la rage dans les yeux, et cherchant son amante ou son rival. Il ne rencontra ni l'un ni l'autre.

Quand la nuit parut, il porta ses pas vers la maison de son amante ; et le chien qui gardait la ferme, reconnaissant l'ami de sa jeune maîtresse, courut au-devant de lui et le caressa. « Pauvre animal ! dit Alphonse, combien ton cœur est au-dessus du cœur de l'homme ! celui qui possède ton attachement ne craint pas de le perdre... » En disant ces mots, il s'avança, en tremblant, sous la fenêtre de Julie. Il prêta l'oreille ; les sanglots déchirans de son amante parvinrent bientôt jusqu'à son cœur, et son cœur brisé se noya dans les larmes.

Elle ouvrit alors sa fenêtre, pour voir encore le ciel, et aperçut Alphonse. « Quoi ! c'est vous ? lui dit-elle... Hélas ! le jour qui luira bientôt devait éclairer notre union, et combler tous nos vœux !... On nous sépare... Un autre monde nous réunira... Mais, retirez-vous. Si vous étiez vu, cher

Alphonse, vous nous perdriez tous deux. Adieu. Vous saurez bientôt si je vous ai aimé. »

Alphonse ne put lui répondre. Sa voix étouffée ne pouvait plus pousser que des accents plaintifs et monotones.

Ils s'embrassèrent, se jurèrent de s'aimer à jamais : un bruit qu'on entendit alors dans la chambre voisine força Julie à se retirer, et Alphonse à sortir de cette enceinte, où il laissait ce qui l'avait jusqu'alors attaché à la vie.

Dès qu'il fut jour, les parens de Julie entrèrent dans sa chambre pour parer leur victime et la conduire à l'autel. Mais Dieu ! quel fut leur effroi, quand, sur un lit ensanglanté, ils ne trouvèrent plus qu'un corps pâle, défiguré, et glacé par la mort. Toute la maison retentit de cris et de lamentations ; et les apprêts de noces se changèrent en funérailles.

Ernest et son père, effrayés, repartirent sur-le-champ pour Marseille ; et le père de Julie pleura sur les suites déchirantes de sa funeste ambition.

Mais quand Alphonse apprit cette affreuse nouvelle, quand on lui eut dit que son amante s'était donné la mort, il tomba dans un délire épouvantable. « C'en est trop, s'écria-t-il, elle a eu le courage de me précéder dans la tombe ; et moi, lâche, j'oserais encore lui survivre un instant... »

En même temps, il voulut attenter à ses jours. Ceux qui l'entouraient l'arrêtèrent, et le portèrent sur son lit, où l'on fut obligé de le lier fortement. Il refusa de prendre aucune nourriture, et passa la journée en invoquant la mort, sans que les larmes de son père et les prières de sa famille pussent calmer ses transports.

Le jour fit place à la nuit, et l'accablement où il se trouvait, lui procura un léger sommeil. On le laissa seul, mais après s'être assuré qu'il ne pouvait se délier ; et chacun s'alla mettre au lit.

Il s'éveilla après une heure de repos et de songes pénibles, et se replongea dans ses noires pensées. Bientôt sa chambre fut éclairée d'une douce lumière, et il aperçut, au fond, une jeune vierge, couverte d'un long voile blanc, et portant plusieurs traces de sang sur sa robe.

Il crut d'abord que son imagination se créait un fantôme, mais quand le voile fut ôté, il reconnut son amante qui s'avavançait vers son lit lentement et

les yeux baissés. « Dieu de bonté ! s'écria-t-il, n'est-ce point un songe ? Est-ce bien ma Julie que je revois... — Oui, c'est moi, lui dit-elle, c'est moi qui reviens du séjour des morts, pour t'ordonner de vivre et de respecter les jours que le ciel t'a donnés. — Hé ! puis-je vivre encore, reprit Alphonse, quand vous ne vivez plus. — Oui, tu le dois ; n'imité point mon criminel attentat ; vis pour apaiser le ciel, pour expier ma faute ; *c'est ton amante qui t'en conjure et qui implore tes prières.* »

Après avoir dit ces paroles, elle s'évanouit, et disparut aux yeux d'Alphonse qui, immobile et privé de l'usage de ses sens, était plus accablé que jamais.

On le trouva le lendemain plus tranquille, mais sa vie semblait prête à s'éteindre. On fit venir un médecin qui lui donna quelques alimens, et fit ôter les liens qui le tenaient immobile sur son lit. Ses forces étaient d'ailleurs tellement épuisées, qu'on ne devait plus craindre qu'il en abusât.

Son amante lui apparut encore la nuit suivante, s'avança près de son lit, et lui mit dans la bouche une goutte de rosée, qui fut pour lui un baume salulaire. Il sentit subitement renaître sa vigueur et son courage ; et Julie lui dit : « Conserve-toi pour moi, cher Alphonse, *c'est ton amante qui t'en conjure et qui implore tes prières.* — Eh bien ! reprit Alphonse, je te prouverai combien tu m'es chère, en m'efforçant de t'obéir ; mais je fuirai les hommes... — Suis-moi donc, continua-t-elle. »

Aussitôt elle le prit par la main et le transporta, à travers les airs, dans une solitude écartée.

Ce fut là qu'il vécut quelques années encore, priant le ciel pour sa bien-aimée, qui venait tous les soirs ranimer son courage.

Il mourut dans ses bras, et maintenant tous deux, dans un monde moins barbare, ils sont unis, sans craindre de se voir séparés.



LE REVENANT.

ANECDOTE.

LE magister de Villette, petit village à une demi-lieue d’Arcys, s’était marié, dans un âge déjà avancé, à une jeune paysanne qui mourut un an et un jour après ses noces, en donnant l’être à un enfant, dont le mari n’était pas fort porté à se croire le père.

Il était faible et caduc, et avait pris une femme plutôt pour se donner une compagne qui eût soin de lui que pour se livrer à des plaisirs dont le germe était éteint dans son corps cacochyme.

Quand sa femme s’était déclarée enceinte, quelques indiscrets avaient publié qu’on avait vu Georgette, seule avec un grand homme vêtu de noir, qu’on ne connaissait point, et qu’ils avaient soin d’éviter d’être aperçus ensemble ; de sorte que si le magister n’avait craint de s’attirer quelque vilaine affaire, en manquant de respect aux morts, il aurait clabaudé, et déchargé son cœur contre sa défunte ; mais il redoutait les gens de l’autre monde : c’est pourquoi il se tut, et se décida à élever l’enfant.

Un soir, le neuvième qui suivit l’enterrement, il se coucha après avoir sonné l’*Angelus*, en songeant à sa femme qu’il soupçonnait tout bas de n’avoir pas vécu en odeur de sainteté ; et bien qu’il berçât depuis un gros quart d’heure l’enfant qui portait son nom : comme le petit marmot ne voulait pas s’endormir, il ne put s’empêcher de lui dire aigrement : « Hé jarni ! dors si tu veux, mais au moins laisse-moi dormir, petit fils de catin, ou que le diable t’emporte toi et ta mère !... »

À peine achevait-il ces paroles malhonnêtes, qui ne pouvaient manquer de déplaire à la maman, qu’il entendit dans le grenier un roulement subit, accompagné d’un bruit sourd effroyable, et interrompu de temps en temps par des cris qu’il ne pouvait définir.

Il commença à trembler de tous ses membres, et sentit son cœur prêt à défaillir. Il s’aperçut bientôt de l’indiscrétion qu’il venait de commettre, en

accusant la vertu de sa femme, et mordit vingt fois sa langue, pour lui apprendre à avoir, une autre fois, plus de retenue ; mais le bruit n'en continuait pas moins, et le pauvre magister était hors d'état de crier, ni de descendre du lit, pour aller dissiper ailleurs la frayeur qui le mettait à l'agonie.

Il passa cette nuit dans des transes et des angoisses inexprimables, ne pouvant dormir ni se rassurer, recommandant son âme à Dieu et à la bonne Vierge, et priant de tout son cœur pour le repos de l'âme de Georgette, à qui il promettait trois bonnes messes, et une neuvaine de *De profundis*.

Le mouvement qu'il entendait dans le grenier cessa au point du jour ; le soleil ranima un peu son courage, et il se leva tout en eau, pour aller conter la chose au sacristain, au choriste et au fossoyeur de la paroisse.

Tous les trois opinèrent gravement que c'était l'âme de la défunte, qui venait demander des prières, et qu'il fallait la tirer du purgatoire au plus vite, parce que, si elle se voyait négligée, elle ne tarderait pas à venir tirer les pieds de son mari, avec ses mains froides et décharnées, comme on en avait vu tant d'exemples.

Le magister frissonna et sentit ses cheveux gris se roidir comme du crin, à ces terribles paroles. Il courut d'une haleine chez le curé qui, n'ayant rien de mieux à faire ce jour-là, célébra une messe de *Requiem* pour Georgette, moyennant la pièce de douze sous.

Cette cérémonie rendit le veuf un peu plus tranquille, mais le bruit n'en recommença pas moins dès que le jour fut tombé ; il lui sembla même qu'il était plus fort que la veille, et il prit ses jambes à son cou, et se sauva chez le sacristain, qu'il supplia de venir à sa maison.

Le prudent sacristain, qui avait de l'expérience en pareil cas, fit la sage réflexion que deux personnes étaient bien faibles contre des revenans, et qu'un peu de renfort ne nuirait pas, s'il y avait du danger. Deux jeunes garçons du village, qui se trouvaient là par hasard, et qui savaient de quoi il s'agissait, se proposèrent d'accompagner aussi le magister, promettant bien de faire reculer le diable même, s'il osait se présenter.

On accepta leur offre avec reconnaissance, et nos quatre champions se rendirent courageusement à la maison du magister. Leur valeur se ralentit un peu, et leurs mines s'allongèrent, quand ils entendirent le roulement

perpétuel, les coups qu'on frappait sur les planches, et les cris aigus que le revenant poussait dans les instans où le bruit venait à s'interrompre.

Et sans leur réputation de braves, qu'ils ne voulaient pas ternir, les deux jeunes gens auraient délogé de bien bon cœur de cette maison funeste.

Sur ces entrefaites, un gros laboureur qui avait l'âme un peu moins timide, vint rendre visite au magister et lui causa, par sa présence, une joie extrême, aussi-bien qu'aux trois autres gardiens.

Il proposa de visiter les lieux et d'obliger le revenant à déguerpir, à moins qu'il ne vînt de la part de Dieu, ce qui glaça d'effroi tous les assistans.

« Eh quoi ! père Simon, lui dit le sacristain, oseriez-vous regarder en face un mort qui peut vous rendre paralytique, rien qu'en vous touchant du bout du doigt ? Souvenez-vous de la mère Remy, qui a été tant battue d'un revenant, en passant sur le cimetière, qu'elle en est tombée malade à n'en pas relever : et ce pauvre monsieur Grand-Jean, que mon grand-père a connu quand il allait à l'école, n'a-t-il pas voulu connaître, comme cela, un revenant qui cassait tout dans sa maison ? Vous savez ce qu'il en a tiré ; le revenant lui a donné un grand soufflet et lui a mis dans la bouche un doigt plus froid que de la glace, qui lui a fait tomber toutes les dents. Le meilleur parti, à mon avis, c'est de faire dire des messes ; quand il y en aura le compte, le revenant s'en retournera. »

— « À la bonne heure, reprit Simon ; mais, en attendant les messes, montons toujours au grenier. Ces deux gaillards-là vont me suivre ; et vous, monsieur le sacristain, vous nous attendrez ici, avec le maître de la maison. » Et aussitôt il donna la chandelle à l'un des deux jeunes gens, l'autre s'arma d'une longue fourche de fer ; pour lui, il marcha fièrement à la tête, agitant de sa main gauche un redoutable gourdin, et tenant de la droite une poignée de terre pour aveugler le revenant, s'il faisait le mutin. Ses deux compagnons le suivaient tristement, en faisant de grands signes de croix, et bien affligés de s'être engagés dans cette périlleuse aventure. Le sacristain et le magister étaient en prières dans la chambre, se déclarant nuls dans les insultes que la morte pourrait recevoir, et se lavant humblement les mains de tout ce qui allait arriver aux trois agresseurs.

Mais loin de trouver des dangers, lorsqu'ils parurent dans le grenier, tout le vacarme cessa ; et ils eurent beau fureter dans tous les coins, le revenant

ne jugea pas à propos de se laisser voir.

Ils descendirent donc, et déclarèrent qu'ils n'avaient rien vu, sur quoi le bruit recommença, plus terrible que jamais. « Voilà qui devient plus important, dit le pâle sacristain ; le revenant est invisible, et fait un train d'enragé. Jésus-Maria ! quelle cruelle chose ? Ah ! monsieur le maître, je ne voudrais pas, pour mon petit champ de vigne, avoir le même malheur que vous... »

— « Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, ajouta l'intrépide Simon, il faut remonter au gîte et déterrer le fantôme. » Mais il ne put décider personne à y aller avec lui ; de sorte qu'il se résolut à tenter seul, une seconde fois, l'aventure ; et comme il pensa que la chandelle pouvait bien être la cause de la fuite du revenant, il y monta sans lumière, et le plus doucement qu'il lui fut possible.

Le vacarme cessa un instant, lorsqu'il mit le pied sur les lieux ; mais s'étant blotti contre le mur, après un moment de silence, il l'entendit bientôt recommencer à ses pieds, sans rien apercevoir. Il se baissa, chercha en tâtonnant ce qui pouvait causer ce bruit, et sentit une espèce de grosse boule qui roulait sur le plancher.

Il la saisit, et s'écria qu'il tenait le spectre. Les quatre autres qui l'attendaient en bas, faillirent perdre, à ce cri, la respiration et ce qu'il leur restait de forces. Simon descendit précipitamment et leur montra ce qui avait fait tant de tapage.

Quand ils se furent enhardis à y jeter les yeux, ils reconnurent que le revenant était logé dans une grosse bouteille de grès, et que c'était en la faisant rouler, qu'il avait causé tant d'effroi.

« Eh ! mon dieu ! dit le magister, c'est la bouteille où cette pauvre Georgette avait mis de l'orge pour me faire de la tisane cet hiver. La pauvre femme ! elle se sera logée là-dedans pour me prouver qu'elle m'aimait, malgré les mauvaises langues... Mais, comment l'obliger à sortir de là ?... — Attendez, répondit Simon... »

En même-temps il asséna un rude coup de bâton sur la bouteille qui se brisa. Il en sortit un gros rat qui s'enfuit dans un trou avec tant de précipitation, que les assistans éblouis, le prirent pour un petit diable cornu, et se hâtèrent de fuir sans regarder derrière eux. Toutefois la maison du

magister fut tranquille depuis, et le spirituel compère Simon lui expliqua fort clairement que, comme cette bouteille était remplie d'orge, et n'était point bouchée, le rat, encore petit, avait pu y entrer ; qu'y trouvant une nourriture abondante, il y était resté tant qu'il y avait eu du grain dans la bouteille, ce qui avait pu durer un couple de mois, vu qu'elle était fort grande et contenait plusieurs pintes d'orge ; qu'alors le rat, devenu gros, n'avait pu sortir comme il était entré, et qu'en cherchant à s'échapper, il avait fait rouler la bouteille, ce qui était fort simple et qu'on ne crut pourtant point.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

VIRGILE.



L'OMBRE DE CÉCILE.

DEUX jeunes filles de Saint-Cloud, Anastasie et Cécile, étaient unies, depuis leur enfance, par les liens d'une étroite amitié. Toutes deux comptaient dix-sept ans. Leurs goûts étaient les mêmes, et les plaisirs de l'une n'étaient plus des plaisirs dès qu'elle ne les partageait pas avec son amie.

Cependant il s'éleva un jour entre elles une dispute : on ne dit pas à quel propos. Toutefois, des querelles elles en vinrent aux reproches, des reproches aux injures ; et Cécile, un peu trop vive, donna un soufflet à son amie. Celle-ci, surprise et affligée, se retira en pleurant ; et Cécile, fâchée de ce qu'elle avait fait, s'en retourna à la maison paternelle, plus triste encore qu'Anastasie.

Le lendemain, le père d'Anastasie se décida à aller voir une vieille tante qui demeurait à Paris, et qui le priaît depuis long-temps de venir passer une quinzaine auprès d'elle avec sa fille. Elle partit donc, sans avoir fait ses adieux à Cécile.

Pendant qu'Anastasie se divertissait à Paris, Cécile tomba subitement malade ; et se croyant près de sa dernière heure, elle demanda à voir son amie pour se réconcilier avec elle. Ses prières étaient si pressantes, qu'on envoya à la capitale supplier Anastasie de venir tranquilliser l'amie de son enfance. Anastasie apprenant l'état de Cécile, se hâta de se mettre en route et revint à Saint-Cloud. Mais elle la trouva ensevelie, et elle eut la désolation de la voir porter en terre, sans avoir pu lui dire qu'elle lui avait pardonné. Elle pleura beaucoup cette mort si prompte d'une personne qu'elle chérissait ; et elle alla tous les jours se promener dans les lieux qui avaient plu à son amie, pour songer à elle à son aise.

Un soir qu'elle se trouvait dans le petit bois où s'était élevée leur malheureuse querelle, comme les pensées qui l'occupaient ne lui avaient pas laissé voir que la nuit s'approchait à grands pas, elle aperçut à travers

les arbres, à la faible lueur du jour presque éteint, une ombre vêtue de blanc, qui s'avavançait vers elle : elle tressaillit, reconnut sa chère Cécile, voulut se jeter dans ses bras ; mais l'ombre se détournant lui dit : « Arrête, Anastasie, je ne suis plus qu'une ombre, l'ombre de ton amie qui t'a offensée et qui vient te demander pardon. — Ah ! Cécile, s'écria Anastasie, il y a longtemps que je t'ai pardonné. — Dieu t'a entendue, ajouta l'ombre ; c'en est assez : que le ciel te bénisse. »

En achevant ces mots, elle s'évanouit et ne reparut plus : mais elle vécut toujours dans l'âme d'Anastasie.



HISTOIRE DE MÉLUSINE.

LES cabalistes, en étudiant le grand livre de la nature, ont heureusement découvert que les élémens sont peuplés d'esprits qui tiennent le milieu entre l'ange et l'homme. Les Salamandres occupent la région du feu, les Sylphes celle de l'air, les Gnomes habitent dans les entrailles de la terre, et les Ondins ou les Nymphes ont les mers et les fleuves pour demeure.

Ces êtres invisibles à tout œil impur, aiment beaucoup la société de l'homme ; ils se montrent avidement au sage qui les invoque comme il faut, et lui rendent des services sans nombre : les Gnomes surtout, en lui prodiguant les richesses qu'ils gardent dans le centre de la terre. Mais ces quatre sortes de créatures sont mortelles en corps et en âme ; et il serait fort désolant pour les cœurs sensibles de voir retomber ainsi dans le néant des âmes raisonnables et pénétrées de la crainte de Dieu, s'il n'y avait par bonheur un remède ; c'est que l'esprit qui peut contracter une alliance avec un être de la nature humaine, devient dès lors immortel comme nous. Voilà pourquoi nos philosophes cabalistes renoncent sévèrement à tout commerce avec les femmes, pour avoir le plaisir d'immortaliser les Sylphides, les Nymphes et les filles des esprits qui leur plaisent. Voilà pourquoi tant de demoiselles renoncent courageusement à tout commerce avec les hommes, pour avoir l'honneur d'immortaliser les Gnomes, les Salamandres et les Sylphes.

Vivait, dans le bon vieux temps, un digne et loyal chevalier, brave comme son épée, beau comme Adonis, doué d'un cœur noble et sensible, et admiré partout pour ses vertus et son mérite : c'était le comte de Poitiers. Il avait vingt-huit ans ; et, depuis plusieurs années, il soupirait le parfait amour pour la belle et douce Léontine de Nevers.

Quand on fait l'amour aujourd'hui, on se voit, on compare les fortunes, on s'épouse, et tout est dit. On n'allait pas si vite sous nos bons aïeux. On voulait se connaître, s'estimer, se prouver un amour mutuel, se mériter

réci­proque­ment ; et quoiqu'un peu lente, cette méthode valait bien l'étourderie moderne.

Le comte de Poitiers avait couru les aventures, pourfendu des géans, assommé des monstres, exterminé des tyrans, délivré des pucelles, et il ne se croyait pas digne encore de Léontine.

Il se hasarda pourtant à demander sa main au comte de Nevers. Celui-ci fut flatté de sa demande, et lui dit qu'il l'acceptait pour gendre, mais qu'auparavant il fallait aller sur les frontières, terminer au plus tôt une guerre injuste, qu'un voisin hargneux lui avait suscitée ; c'était le comte Raoul, qu'on disait renégat et infâme magicien.

Le chevalier, animé par l'espérance, jura de se bien battre, et de faire payer cher au discourtois voisin, le retard qu'il apportait à son bonheur. On fixa le départ à trois jours de là, pendant lesquels le jeune amant fit ses adieux à sa belle, et lui promit bien de la mériter par de nouvelles prouesses.

On se mit en marche, le premier du mois de mai ; le comte de Poitiers commandait deux cents chevaliers, et quinze cents hommes d'armes. On campa le soir auprès d'une forêt ; et, après avoir envoyé quelques-uns de ses gens à la découverte, l'amant de Léontine se coucha au pied d'un arbre, et s'endormit en songeant à ses amours. Mais, vers le milieu de la nuit, quand toute l'armée était plongée dans le premier sommeil, le chevalier fut réveillé en sursaut par une main délicate qui lui caressait le menton. Il faisait un beau clair de lune ; néanmoins il ne vit rien, et se crut bercé par les illusions d'un rêve. Mais aussitôt qu'il fut rendormi, la même main le caressa une seconde fois. Il se leva vivement, et se trouvant seul : « Voilà qui est singulier, se dit-il ; qui peut prendre plaisir à m'inquiéter ainsi ?... — Robert !... lui cria une voix, suis-moi. »

Au même instant, il aperçut à quelques pas de lui une ombre bien dessinée qui marchait parmi les arbres. Il ne balança point, prit sa bonne épée, et se mit à suivre l'esprit à travers les rochers, jusqu'à une grotte de verdure qu'un petit ruisseau baignait, en murmurant sur un lit de cailloux.

L'esprit alors s'arrêta, et lui dit : « Brave chevalier, je connais la noblesse de ton cœur ; jure-moi donc de m'accorder un don ? — Je le jure, répondit Robert, s'il ne m'oblige à rien qui puisse offenser Dieu et ma dame. —

Non, reprit l'esprit en soupirant ; c'est de revenir ici dans un an, à pareil jour. — J'y serai. — Eh bien ! dit une grande et belle dame qui parut alors, prends cette épée et cet écu. Ils sont enchantés, et sauront te sauver de bien des périls. Adieu ; marche à la gloire, et souviens-toi que de grandes destinées t'attendent. »

Après ces mots, les deux êtres mystérieux s'envolèrent dans un nuage d'azur.

Robert tout émerveillé s'en retourna à son camp avec le bouclier et l'épée. Le jour ne tarda pas à dissiper les ombres, et l'armée se remit en marche ; elle arriva le soir en face du camp ennemi.

On se prépara au combat avant le lever du soleil. « Compagnons, dit le comte de Nevers, les étendards se déploient ; soutenons notre gloire et la réputation de nos armes. C'est contre le féroce Raoul que nous allons marcher encore ; que ce jour soit le dernier de sa vie, et que nos épées ne rentrent dans le fourreau qu'après avoir exterminé ce traître, qui ne respecte ni les traités, ni les lois sacrées de la chevalerie ! — Marchons ! s'écria Robert. » En même temps, il pressa les flancs de son bouillant coursier, les trompettes sonnèrent la charge, et les deux armées se mêlèrent.

Raoul se battait en déterminé, car il était brave, et c'était, dit-on, sa seule qualité. Il avait fait déjà plusieurs tentatives inutiles pour s'emparer des états du comte de Nevers ; et il voulait cette fois-ci y employer tous ses moyens. Son armée était nombreuse, mais la perte de cette bataille devait infailliblement entraîner la sienne. L'acharnement était à peu près égal des deux côtés : les soldats de Raoul, dévorés de la soif de l'ambition, étaient des vautours acharnés à leur proie ; ceux du comte de Nevers, transportés de l'ardeur de la vengeance et armés pour la défense de leur liberté, de leurs compagnes et de leurs fortunes, se battaient avec le courage de la lionne qui défend ses petits.

Cependant le centre de l'armée, où commandait le comte de Nevers, commença à plier sous les efforts de Raoul. Robert, qui volait partout accompagné de la victoire, accourut au-devant du barbare, qu'il cherchait depuis longtemps dans la mêlée. « Traître, lui cria-t-il, défends tes jours !... » Et d'un bras assuré, il lui porta un coup de lance, qui lui fit vider

ses arçons. Ses soldats le voyant renversé s'attroupèrent autour de lui, et l'aidèrent à remonter sur son coursier.

Aussitôt, écumant de colère, il courut sur Robert, et ils recommencèrent à se battre. Le combat dura plus d'une heure, sans qu'aucun des deux fût blessé. Enfin Robert, levant son épée merveilleuse, porta à son adversaire un coup terrible, qui brisa son casque en mille pièces ; mais à l'instant qu'il le croyait terrassé, il le vit sauter lestement à terre, et s'enfuir aussi vite que le vent, sous la forme d'un loup-garou.

Pendant qu'il s'arrêtait, stupéfait de cette étrange métamorphose, l'armée ennemie qui n'avait plus de chef, commençait à se mettre en désordre ; le comte de Nevers la poursuivit l'épée dans les reins ; la déroute fut complète, et les états de Raoul, qu'on ne revoyait point, reçurent les lois du vainqueur. Robert et le père de Léontine s'en retournèrent triomphants et couverts de lauriers.

Mais quel fut leur effroi, en entrant à Nevers, d'en trouver les rues tendues de noir, et les habitans dans la désolation et le deuil. Le comte, qui s'attendait à voir la joie briller sur son passage, ne savait à quoi attribuer la tristesse générale ; et Robert, agité d'un secret pressentiment, se hâta de demander la cause de ce deuil public. Le gouverneur de la ville, qui s'avancait alors à la rencontre des vainqueurs, leur annonça d'une voix entrecoupée de sanglots, que la victoire leur coûtait bien cher, et qu'un monstre était venu dans le palais la nuit précédente ; qu'après y avoir semé l'épouvante, il avait enlevé la belle Léontine.

Si ces mots plongèrent le poignard dans l'âme du comte de Nevers, on se figure aisément l'effet cruel qu'ils produisirent dans le cœur de Robert. Après un moment de silence, il se fit dépeindre la forme du monstre qu'il reconnut pour l'indigne Raoul, qui lui était échappé sous une apparence hideuse. Malgré toute la douleur qu'il éprouva, il ne s'abandonna point à un vain désespoir ; et, résolu d'agir, il se sépara de l'armée, courut se revêtir d'armes noires, et sortit à la recherche de son amante.

Il se trouva à la nuit dans la forêt où il avait vu, quelques jours avant, les deux femmes qui lui avaient montré tant d'intérêt. Il se coucha au pied du même arbre, et fut éveillé à minuit, comme la première fois ; mais par la

dame qui lui avait donné l'épée enchantée. « Lève-toi, lui dit-elle, suis ce guide, et souviens-toi de ta promesse. »

Robert vit alors briller, à quelques pieds de terre, un serpent enflammé qui volait devant lui. Il monta promptement à cheval, remercia sa protectrice, et marcha toute la nuit, conduit par son messenger lumineux.

Le serpent entra, un peu avant l'aurore, dans une caverne obscure qui se prolongeait fort avant sous les montagnes ; Robert attacha son cheval à un arbre, et marcha, sans hésiter, sur les traces de l'esprit qui l'éclairait dans sa route. Après plusieurs détours dans les sentiers sinueux du souterrain, ils entrèrent, par une ouverture étroite et difficile, dans un antre éclairé d'une lampe sépulcrale.

Là se trouvaient plusieurs petits gnomes qui vinrent au-devant du chevalier, et le plus apparent lui tint ce discours : « La reine des Sylphes, qui vous envoie ici, Seigneur, nous a ordonné de vous servir, et nous lui obéissons sans peine, quand nous songeons qu'un jour vous contracterez une alliance avec une de nos sœurs ; et que votre amour la rendra immortelle. En attendant que ces destins s'accomplissent, le ciel veut bien que vous retrouviez votre amante. Que votre courage se ranime ; dans une heure vous pourrez la voir. »

Robert, ému de surprise et de joie, voulut témoigner sa reconnaissance au petit gnome, qui, sans lui en laisser le temps, le prit par la main, et le conduisit dans les entrailles de la terre qui s'entr'ouvrait pour leur passage et se refermait derrière eux. Après une marche de peu de durée, mais pénible, ils entrèrent dans les cachots d'une vieille tour, où Raoul avait conduit Léontine.

Robert l'aperçut assise sur une pierre, liée de chaînes pesantes, et gardée par son ravisseur, qui dormait à ses pieds sous sa figure naturelle. Son amant transporté vola à ses genoux, et lui prit la main qu'il couvrit de baisers. On juge quelle fut la joie et l'étonnement de la jeune princesse ; elle se crut sauvée en revoyant son chevalier, et lui apprit que le monstre, après avoir perdu ses états, était venu à Nevers pour y exercer quelque vengeance, qu'il l'avait vue, et qu'il avait pensé ne pouvoir mieux affliger le comte son père, qu'en lui enlevant sa fille unique ; qu'il avait conçu pour elle le plus

violent amour, et qu'il avait juré d'employer tout son art à la garder et à la séduire.

Comme elle disait ces mots, Raoul s'éveilla. Il se frotta les yeux, et fut on ne peut plus étonné de voir deux hommes auprès de lui, dans un repaire où nul que lui ne pouvait pénétrer. Il saisit aussitôt sa baguette magique, fit un geste, et tout le cachot se remplit de flammes et de fumée ; mais le gnome bienfaisant leva un doigt au-dessus de sa tête, et le prestige s'évanouit. Raoul, plus surpris, fit un second signe ; il sortit de tous les coins de l'ancre, une multitude effroyable de serpens, de crapauds, de chauve-souris et de hiboux, qui s'élançaient sur Robert, quand le gnome frappant du pied la terre, la força à les engloutir, et dit à Robert de tirer l'épée. Il le fit, et s'avança sur le tyran.

Raoul, reconnaissant que son ennemi était protégé, reprit à l'instant sa forme de loup-garou, et attendit de pied ferme le chevalier qui défendait Léontine. Il tenait à la main une énorme massue, que le jeune comte de Poitiers évitait avec la plus grande adresse. Le combat s'anima, et devenait opiniâtre, lorsque d'un coup de son cimenterre, Robert abattit une patte du magicien. L'enchantement fut détruit ; Raoul reprit sa forme naturelle, et fit trembler le cachot de ses hurlemens, en se voyant privé du bras droit. Enfin, il cria merci au chevalier ; celui-ci, regardant comme indigne de sa valeur de combattre un ennemi estropié, allait lui laisser la vie ; mais le gnome, sautant sur les épaules du traître, lui tordit le cou, et le laissa expirant sur la poussière. Au même instant, il se fit un grand coup de tonnerre, la terre s'ébranla ; et, après une violente secousse, Robert et son amante se trouvèrent dans le palais du comte de Nevers, sans savoir comment ils y avaient été transportés.

Le comte de Nevers n'eut pas plutôt appris le retour de sa fille bien-aimée, qu'il accourut transporté d'allégresse, la couvrit de baisers, et combla de caresses celui qui la rendait à son amour. Il ordonna une fête magnifique, et tous les signes du deuil firent place dans la ville aux signes de la joie et à l'espoir du bonheur.

On célébra un tournoi brillant, on donna un bal et un festin splendide, et le comte de Nevers fit annoncer par ses hérauts, que, le lendemain, Robert conduirait sa fille à l'autel. Les fêtes de l'hymen furent éclatantes, et Robert

se disposa à emmener sa jeune épouse à Poitiers, emportant avec lui les bénédictions de tout le peuple de Nevers.

Les deux époux furent reçus dans leurs états, au milieu des acclamations générales ; et cette union si chère à tous fut, pendant six mois, l'union la plus heureuse.

Hélas ! il n'est rien de durable sur la terre. Le temps et la mort brisent les liens les plus doux, et s'ils terminent quelquefois les peines et l'infortune, bien plus souvent encore ils renversent le fragile édifice du bonheur. Léontine, emportée à la fleur de sa vie, descendit dans la tombe, sans laisser aucun gage de son amour à son époux désolé. Ses funérailles furent déchirantes, et tous les sujets de Robert, mêlant leurs larmes à ses larmes amères, pleurèrent long-temps leur jeune souveraine, qu'ils s'accoutumaient déjà à regarder comme leur mère.

La douleur de Robert était si profonde, qu'elle fit craindre pour ses jours. On trembla de voir bientôt réunis dans la tombe ceux que le destin avait trop tôt séparés. Les grands et les chefs des peuples vinrent le trouver, et le supplièrent de vivre pour des sujets qui l'adoraient ; et l'amour malheureux, qui écrase un cœur trop tendre, fut balancé par l'amour qu'il portait à son peuple. L'intérêt qu'il avait pour lui, fut seul capable dans Robert, de soutenir une existence ébranlée.

Cependant le premier de mai était proche. Robert se ressouvint enfin de sa promesse ; et, quoique malade, il se rendit à la forêt, où il avait promis de se trouver ce jour-là. Il se rappela le bonheur dont il jouissait à pareil jour, l'année précédente, et versa des pleurs sur la solitude accablante où le laissait la perte de Léontine. Il ne s'endormit point, et la nuit était déjà avancée, quand l'ombre parut devant lui, et l'appela par son nom. Il sortit de la rêverie qui l'occupait, et il arriva bientôt avec l'inconnue à la grotte de verdure.

La dame qui l'avait protégé, les y attendait : « Robert, lui dit-elle, le ciel touché de ta douleur veut bien y mettre un terme. Il te rend ton épouse. » En même temps, l'heureux Robert jetant les yeux sur le personnage mystérieux qui venait de lui servir de guide, reconnut sa chère Léontine. C'était bien elle, ses traits délicats, sa bouche de rose, ses yeux purs comme le ciel, sa taille fine et svelte, son port majestueux.

Il se jeta à ses genoux, palpitant d'aise, et lui demanda si elle ne le trompait point, si elle n'était point une ombre. « Non, lui dit-elle, je suis vivante, je suis ton épouse. » En entendant cette voix qu'il n'espérait plus d'entendre, et qu'il reconnut si bien, il se sentit prêt à défaillir. Il prit la main de son amante, la couvrit de mille baisers ; et la dame qui la lui rendait, les conduisit à Poitiers sur un char que traînaient quatre coursiers plus blancs que la neige.

Le comte de Poitiers fit publier dans ses états le retour de son épouse. Cette nouvelle surprenante y causa la plus grande émotion et les plus vifs transports d'allégresse. Tous ceux qui avaient suivi ses obsèques accoururent à sa rencontre, et bénirent le ciel du miracle qu'il faisait en leur faveur. Les fêtes durèrent plusieurs jours. Le bonheur revint dans le cœur déjà flétri de Robert, et l'âge d'or naquit dans ses états, sous les pas de son épouse.

Pendant cinq ans d'une félicité que rien ne put altérer, elle lui donna trois enfans qui resserrèrent encore les liens qui les unissaient. Comme la paix régnait dans tous leurs états, Robert fit élever des monumens, et son épouse présida elle-même à l'édifice d'un palais dans la petite ville de Lusignan, qu'ils choisirent pour leur demeure. Elle y avait fait construire une tour fort élevée dans laquelle elle aimait à se retirer souvent, sans que son époux songeât à lui en demander la cause.

Le vieux comte de Nevers, qui avait partagé la douleur et la douce surprise de son gendre, venait de temps en temps voir sa fille ; souvent aussi sa fille allait passer quelques jours auprès de lui.

Un jour, Robert revenant de la chasse, aperçut les chevaliers de son beau-père qui arrivaient à Poitiers avec le vieillard. Il courut l'annoncer à son épouse, et ne la trouvant pas dans les appartemens du palais, il monta à la grande tour. Il ouvrit brusquement la porte de la chambre que son épouse s'était réservée, et recula d'étonnement, en voyant auprès d'elle la dame qui la lui avait rendue, mais toutes deux sous leur forme véritable, c'est-à-dire, en sylphides. Une beauté plus qu'humaine, une jeunesse inaltérable, un éclat radieux brillait dans tous leurs traits et dans toute leur personne ; et les premières beautés de la terre se seraient voilé le visage, auprès de ces substances glorieuses.

Robert, muet et tremblant, ne savait que penser de ce qu'il voyait. « Rassurez-vous, mon fils, lui dit la dame. Je suis la mère de votre épouse ; et la gloire qui me couvre, et qui doit la couvrir un jour, rejaillit déjà sur elle..... et sur vous-même. » Il se vit alors dans une glace, et ne reconnut point sa figure embellie... « Mais c'en est assez, poursuivit la dame, jouissez de votre bonheur. Adieu. » En même temps, elle disparut, et sa femme reprit à ses yeux tous les traits de Léontine, comme il redevint lui-même ce qu'il était en entrant dans cette chambre.

Robert, accoutumé aux prodiges, ne tarda pas à se rassurer, et annonça à son épouse l'arrivée de son père. Ils allèrent à sa rencontre, et les transports que causa cette entrevue, firent oublier ce qui venait de se passer.

Néanmoins, quand la nuit fut venue, Robert, songeant à ces merveilles, ne put tranquilliser son âme. Il se leva de grand matin, alla aux tombeaux de ses ancêtres, fit ouvrir secrètement le sépulchre de Léontine, et faillit tomber à la renverse, en y trouvant le cadavre de son épouse, qu'on avait embaumé, et que le temps n'avait pas encore altéré. Il le fit recouvrir, recommanda le silence, et revint à son palais, morne, pensif et plongé dans des réflexions où son esprit s'égarait.

La vue de sa femme qu'il retrouvait vivante dans son palais, le fit tressaillir, et il ne put cacher le trouble qui l'agitait. Elle lui demanda la cause de l'altération qu'elle voyait sur son visage, et, après avoir éludé longtemps ses instances, il lui avoua ce qui le tourmentait. Elle soupira profondément, puis elle lui dit : « Il est temps enfin de vous révéler tout le mystère ; je ne suis point Léontine. Je suis la fille d'un habitant de l'air, et Mélusine est mon nom. Ma mère, à qui vos vertus inspiraient de l'intérêt, avait prévu votre sort, et la mort de Léontine. Elle résolut de vous consoler de cette perte. Elle me conduisit auprès de vous, pendant votre sommeil ; je vous vis : je vous aimai. Ce fut moi qui vous conduisis à la grotte, quand vous alliez combattre Raoul. Et quand la mort vous eut privé de celle que vous adoriez, ma mère m'ordonna de prendre sa figure. Je le fis, et je fus aimée, ou plutôt Léontine fut aimée en moi. Je n'en suis point jalouse. Elle méritait votre tendresse. Mais peut-être n'en suis-je point indigne ?... Le secret est dévoilé : voyez-moi donc telle que je suis !... » Et elle reprit cette figure adorable et cette beauté éblouissante qui avait si fort agité Robert dans la tour. Mais le chevalier, frappé de ce qu'il venait d'entendre, et dans

une espèce de délire, sortit promptement, s'élança dans sa chambre et s'y donna la mort.

Le coup fatal, dont nul ne put deviner les motifs, ramena les jours de deuil, et la douleur fut au comble, quand on apprit qu'instruite de la mort de Robert, son épouse était morte à ses côtés, en révélant qui elle était.

On les enferma dans la même tombe, et le vieux comte de Nevers ne tarda pas à les suivre ; cette double perte rouvrit ses blessures et rompit le fil qui l'attachait encore à la vie.

Depuis ce temps, toutes les fois que le trépas menace un de ses descendants, Mélusine se montre sur la grande tour du palais de Lusignan qu'elle a fait bâtir. Son apparition annonce aussi la mort de nos rois, lorsqu'elle doit être funeste ^[1].



1. ↑ Quelques personnes (et les chroniqueurs sont de ce sentiment) croient que Mélusine était une nymphe ou démon femelle de la mer. On raconte diversement son histoire ; je la donne telle qu'on me l'a dite à Poitiers.

LA CAGE DE FER.

ANECDOTE.

UN maréchal ferrant, de la ville de Beauvais, avait fait tirer l'horoscope de son fils. L'astrologue, après avoir dressé toutes les figures et examiné fort long-temps les divers aspects des astres, découvrit que la progéniture du bon homme était menacée de mourir à quinze ans d'un coup de tonnerre. Il désigna en même temps le mois, le jour et l'heure, où ce funeste événement devait avoir lieu ; mais il ajouta qu'une cage de fer sauverait le jeune homme. Après quoi il se fit payer, et se retira sans en dire davantage.

Quand le temps critique arriva, le père chercha dans sa cervelle comment la cage de fer pouvait éviter à son fils une mort si fâcheuse et si prématurée ; et il pensa que le sens de l'oracle était probablement d'enfermer ce jour-là son enfant dans une cage de fer bien fermée. Ce serait bien le diable en effet, si le tonnerre le perçait, puisqu'il lui donnerait une épaisseur capable de résister à un boulet de canon.

Émerveillé de la sagacité de sa découverte, il se mit à travailler avec ardeur à la construction de cette cage, sans en parler à personne. Le moment arriva. Une nuée paraissait se former dans le ciel, et justifiait assez bien jusqu'alors la prophétie de l'astrologue. Il appelle donc son fils et lui annonce, ce qu'il lui avait tenu secret depuis sa naissance, que son étoile le condamnait à être tué du tonnerre, un peu avant midi, s'il n'avait heureusement trouvé le moyen de le soustraire à l'influence de sa mauvaise planète ; et il fit apporter la cage de fer au milieu de la cour, en priant son fils d'y entrer.

Celui-ci, un peu plus instruit que son père, lui observa que, comme le lui avait appris son maître d'école, loin de le garantir du tonnerre, cette cage ne

servirait au contraire qu'à l'attirer ; et il résista aux ordres du bonhomme qui voulait absolument l'enfermer dans la cage.

Le jeune homme se retira, malgré tout ce qu'on put lui dire, et se mit à réciter dans sa chambre l'Évangile de saint Jean. Cependant les nuages s'amoncèlent, le temps se couvre, le tonnerre gronde, l'éclair brille, la foudre tombe sur la cage de fer et la réduit en poudre.

Le maréchal, surpris, effrayé, bénit pour la première fois le ciel d'avoir rendu son fils désobéissant, n'en crut pas moins l'oracle accompli, et jugea que la cage avait sûrement trompé le tonnerre qui croyait y trouver sa proie.



LE PONT AU DIABLE.

UN architecte de Pont-à-Mousson avait entrepris l'édifice d'un pont de pierre à plusieurs arches, sur la rivière qui arrose cette ville. Il comptait pour les avances qu'il était obligé de faire, sur des rentrées de fonds, qui lui manquèrent. L'ouvrage était en train, les ouvriers réclamaient le salaire de leurs premiers travaux ; et l'entrepreneur était à peine en état d'en payer la moitié. Il fallait pourtant, pour sa réputation, prévenir les plaintes et achever l'ouvrage avant la fin de l'été.

Richard (c'était son nom), prévoyant quel tort lui ferait dans l'opinion publique l'abandon d'une entreprise qui devait le distinguer de ses confrères, alla frapper à la porte de ses amis, et les pria de lui prêter pour quelques mois les sommes dont il avait besoin ; mais ceux qui lui avaient offert leur bourse, lorsqu'ils savaient bien qu'il ne l'accepterait point, la fermèrent alors, et lui refusèrent leurs services : l'un, en se disant plus gêné que lui ; l'autre, en alléguant des paiemens prochains et indispensables ; celui-ci, en déclarant nettement qu'il ne prêtait rien ; celui-là, en le renvoyant à des amis plus riches ; et Richard s'en retourna fort embarrassé.

Quand la nuit fut venue, il s'enferma seul dans sa chambre, pour méditer au parti qu'il avait à prendre. Aucun moyen satisfaisant ne se présentait à sa pensée ; tous ceux qu'il connaissait, l'abandonnaient, pouvait-il rien attendre d'ailleurs ?

Il était amoureux d'une jeune veuve, qu'il souhaitait d'épouser, plutôt pour la douceur de son caractère et la bonté de son cœur, que pour sa fortune. L'amour qu'elle avait pour lui, aurait pu le tirer d'inquiétude, si elle eût été riche ; mais ce qu'elle possédait était si peu de chose !... Il se décida néanmoins à lui exposer sa peine. Il l'alla trouver, et elle n'eut pas plutôt appris ce qui le tourmentait, qu'elle se hâta de lui offrir quelques bijoux qu'elle tenait de son premier mari, et sa vaisselle avec deux cents écus. Richard, malgré tout son chagrin, ne put réprimer un mouvement de joie, en considérant qu'il était aimé, et qu'il trouvait au moins dans le monde une

personne qui s'intéressait à lui. Mais les secours que son amante lui offrait étaient loin d'être suffisans ; et il sortit sans en profiter, en remerciant tendrement la jeune veuve qu'il jura de nouveau d'aimer jusqu'à la tombe.

Il rentra chez lui fort agité, résolu de se donner plutôt la mort que de manquer à ses engagements. Cependant le ciel se charge de nuages, une tempête s'élève, le vent souffle avec violence, et le bruit du tonnerre vient interrompre le silence de la nuit, en mêlant ses éclats aux hurlemens des vents déchaînés. Un éclair prolongé brille dans les campagnes de l'air ; la fenêtre s'ouvre avec fracas, et Richard voit entrer dans sa chambre une large chauve-souris qui voltige un instant autour de sa bougie et l'éteint. Richard étonné se lève ; à l'instant la chambre s'éclaire d'une lueur rougeâtre, l'animal nocturne change de forme à ses yeux et devient en un clin d'œil un être qu'il ne connaît point. Le mystérieux personnage ressemble en quelques parties de son corps aux satyres de la fable ; il a des pieds de bouc, des cuisses velues, des cornes, une longue barbe et de grandes ailes déployées. Une laine verte couvre tout son corps. Il tient de sa main gauche une feuille de parchemin-vierge ; de la droite, une plume de fer. Il s'approche de l'architecte, et lui dit : « Richard, tu gémiss ; je viens te secourir : signe ce papier, tu n'auras plus d'inquiétude. »

» Qui es-tu donc ? demanda Richard interdit. — Je suis le démon des richesses. Vends-moi ton âme ; quelle que soit la somme que tu en exiges, elle te sera comptée à l'heure même. »

Richard, plus étonné, regarda celui qui lui faisait ces propositions, et sembla hésiter. « Tu balances ? lui dit le démon ; songe que demain il ne sera plus temps de recourir à moi ; profite de l'unique ressource qui te reste. Au surplus, je ne suis pas exigeant ; je te laisse encore douze ans sur la terre ; après quoi, tu me suivras, et tu seras entièrement à moi. »

L'architecte repoussa d'abord l'idée de se donner au diable ; mais en réfléchissant qu'il était perdu sans ce moyen, et que d'ailleurs il pourrait bien, pendant les douze années qui lui restaient à vivre, s'arracher des griffes de son nouveau maître, il prit la plume en tremblant, se fit une piqûre au bras et signa de son sang un pacte formel, par lequel il livrait son âme au démon, qui s'engageait de son côté à remplir sa chambre d'or monnoyé et de bon aloi.

Après cela, le démon sortit, et reparut bientôt accompagné de cent petits esprits chargés de sacs d'or, qui exécutèrent ponctuellement les engagements de leur chef.

Richard émerveillé se tranquillisa un peu, et s'alla coucher sans cependant pouvoir dormir.

Le lendemain, il paya ses ouvriers, en doubla le nombre, poursuivit son travail et construisit le pont avec une solidité et une vitesse étonnante. Il reçut alors, des deniers de la ville, la somme convenue pour l'entreprise, et les félicitations de ses amis, à qui il rappela en les congédiant leur ancien procédé

Il n'avait pas oublié non plus son amour et la délicatesse de celle qui en faisait l'objet ; il épousa solennellement sa jeune veuve, à qui il fit des contes sur l'origine de sa fortune ; et le ciel semblait dès lors lui ménager d'heureux jours, s'il n'eût été de temps en temps troublé dans son bonheur en songeant qu'il ne serait pas de longue durée.

Il écarta, autant qu'il put, les noires pensées qui venaient assaillir son âme, et chercha à adoucir ses chagrins dans l'amour de sa femme et dans l'éducation d'un fils qu'elle lui avait donné. Mais quand ce fut la dernière année du pacte, il ne put contenir les frayeurs qui le dévoraient ; on le vit maigrir à vue d'œil, et à la fleur de l'âge se pencher de jour en jour vers la tombe, sans qu'on pût soupçonner la cause de sa maladie. En vain sa femme, qui le chérissait tendrement, cherchait-elle à pénétrer dans les replis de son cœur ; le secret qu'il y tenait renfermé était inaccessible, et les caresses de son fils lui devenaient insupportables.

Enfin, le jour funeste arriva. Richard invita à souper ses parens, ceux de sa femme, quelques prêtres de la ville, et le curé de sa paroisse à qui il voulait tout confesser avant de partir, sans espoir pourtant de se sauver ; car en s'informant depuis, d'une manière indirecte, des suites d'un pacte avec le diable, il avait appris à n'en plus douter, qu'on ne pouvait éluder une promesse qu'on avait signée de son sang.

Le soir venu, les convives entrèrent, et on se mit à table. Richard envoya sa servante à la cave, en lui recommandant d'apporter de son meilleur vin. La servante prit une chandelle et se hâta d'obéir ; mais lorsqu'elle fut descendue, elle aperçut un gros homme à figure sombre, vêtu de velours

vert, coiffé d'un bonnet rouge et assis sur un tonneau. Elle recula épouvantée, et lui demanda ce qu'il cherchait.

« Va-t'en dire à ton maître que je le demande, répondit-il ; il saura bien qui je suis. »

La servante remonta au plus vite, et dit à Richard : « Monsieur, il y a dans la cave un homme bien vilain, qui demande après vous. » Richard, à ces mots, perdit contenance, et la pâleur de la mort vint couvrir son visage. Sa femme et les assistans lui demandèrent avec intérêt ce qui l'effrayait à ce point. Alors il rompit le silence, et mit tout le monde au fait des craintes qui le tourmentaient. « Oh ! ciel, s'écria sa femme, n'est-il donc plus d'espoir. — Rassurez-vous, dit le curé, nous pourrons peut-être trouver un remède à ce malheur. » Et il se fit instruire de tout ce qui s'était passé entre Richard et son séducteur. Puis il ajouta : « Le cas est grave ; mais tranquillisez-vous, j'espère encore vous sauver. Qu'on aille dire à cet étranger de monter ici. » La servante qui venait de tout entendre, alla, par l'ordre de son maître, crier au diable qu'on l'attendait dans la salle.

Il y fut aussitôt qu'elle, et le prêtre lui ordonna de quitter la figure humaine qu'il avait prise. On le vit alors tel qu'il s'était montré la première fois au malheureux architecte avec ses grandes ailes et sa forme hideuse. « Je te commande, dit le curé, au nom du grand Dieu vivant, de rester immobile en ce lieu, jusqu'à ce que j'y reparaisse. »

Il sortit en même temps, laissant Richard et sa famille en proie à l'horreur et à l'effroi que devait naturellement produire l'aspect de ce monstre. Richard surtout, persuadé qu'il touchait à sa dernière heure et qu'un affreux avenir ne lui gardait plus que d'éternels tourmens, répandait des larmes sanglantes et faisait les adieux les plus déchirans à son épouse désolée.

Le diable souriait d'une maligne joie, quand le curé rentra suivi d'un petit enfant de chœur qui portait un vase plein d'eau bénite et une mesure de grains de millet. Son retour rassura un peu le pauvre Richard, et rendit au diable la liberté d'agir.

« Ange des ténèbres, lui dit le curé, si tu as su séduire cet homme et l'engager à te vendre son âme, je conviens que tu n'as fait que ton métier ; mais pour peu que tu veuilles t'épargner les tourmens que je te prépare,

jure-moi, par le Dieu vivant, que tu le laisseras en paix, jusqu'à ce que tu aies ramassé grain à grain tout le millet qu'il y a dans cette mesure.

» Je le jure, » répondit le diable, après un moment de silence, en voyant que le curé la renversait sur le plancher ; et il se mit à recueillir ces grains avec l'adresse et l'agilité d'une poule qui pêche dans le sac du fermier.

Mais sitôt qu'il eut prononcé le mot qu'on attendait, le curé versa ce qui restait de la mesure dans l'eau bénite. Le diable hurla en frémissant, et s'approcha du vase ; il osa y enfoncer la griffe et la retira toute brûlante. « Retire-toi donc, Satan, s'écria le prêtre ; tu n'as plus rien à prétendre ici. »

L'ange des ténèbres, furieux d'avoir perdu sa proie, s'enfuit dans la cave, et s'engloutit en perçant la terre. Il ressortit ensuite sous le pont bâti par Richard dont il fit sauter une arche, et ne reparut plus.

On voulut boucher le trou qu'il avait fait dans la cave ; on y jeta plusieurs tombereaux de décombres ; mais après trois mois de travail, l'ouverture était toujours la même, et exhalait des odeurs étouffantes.

Richard, renaissant à la vie et à l'espoir du bonheur, qui ne peut exister sans la paix de l'âme, abandonna sa maison, mena une vie exemplaire et conserva précieusement le vase et l'eau sacrée qui conservait le millet salutaire. Quant au pont, on ne put le réparer qu'imparfaitement, et on l'appela depuis le *Pont au Diable*.



LA BELLE JULIE.

NOUVELLE.

DANS une petite ville de la Lorraine, vivait anciennement un vieux bourgeois fort retiré, veuf d'une femme qu'il avait adorée et qui lui avait laissé, pour gage de son amour, une fille nommée Julie, si aimable, si gracieuse et si bien faite, qu'on ne l'appelait pas autrement que *la belle Julie*. Les qualités de son cœur répondaient aux charmes de sa figure, et Julie était la plus admirable personne de la contrée : aussi, dès qu'elle atteignit sa quinzième année, elle se vit entourée d'une foule d'amans. Son cœur n'en distingua qu'un, le jeune et sensible Emmanuel ; mais Rodolphe, son père, s'était promis de mettre à profit les attraits de sa fille, et de donner, ou plutôt de vendre sa main, au plus riche parti qui se présenterait.

Il y avait, dans le voisinage, un sexagénaire opulent, mais qui passait pour le plus dissolu des hommes, et employait ses immenses revenus à séduire de jeunes filles, et à s'entourer, au sein d'un honteux célibat, de courtisanes sans pudeur qui pouvaient à peine, avec tous leurs talents, ranimer le plaisir dans son corps usé, dans son cœur abruti, si toutefois de tels êtres ont un cœur.

Il aperçut Julie, fut épris de sa beauté, et eut pour elle ce méprisable désir d'un moment, qu'on nomme à présent *un caprice*. Il se présenta donc parmi ses adorateurs. Sa recherche ne déplut point à l'avare Rodolphe mais sa vue seule révoltait le cœur de la jeune fille.

Si l'amour a un bandeau qui lui empêche de voir les défauts de l'objet aimé, il le porte aussi pour montrer que l'intérêt, l'ambition et les vains préjugés des hommes ne sont rien à ses yeux.

Emmanuel n'était pas riche, il n'avait point de titres, l'éclat et la pompe n'annonçaient pas sa présence ; et Julie l'aimait, parce qu'elle le voyait

vertueux, estimable, tendre, constant ; parce qu'elle le trouvait aimable. Si parfois elle le comparait à son opulent rival, le vil caractère de l'un ne faisait que mieux ressortir les belles qualités de l'autre.

Cependant l'infâme Désangles (c'est le nom du vieux libertin), après quelques visites, sentit croître son amour, qui devint bientôt une flamme dévorante. Il en fit l'aveu dans les termes les plus tendres qu'il savait employer à propos, et fut assez mal reçu. Il ne se rebuta pas, lui offrit des présents, des bijoux, employa tous les moyens de séduction imaginables ; car le mariage ne le tentait point, il ne briguaît que des faveurs. Mais Julie le repoussa avec indignation ; et cette vertu, qu'il voyait peut-être pour la première fois, l'étonna et l'enflamma encore davantage.

Julie raconta le lendemain ce qui s'était passé à son cher Emmanuel ; et le jeune amant alarmé se hasarda à demander sa main à son père.

Il lui exposa tout l'amour qu'il ressentait pour sa fille, le bonheur qu'il lui ménageait, sa petite fortune, ses espérances, sa conduite... Ce n'était pas là ce qu'il fallait au vieillard ; il refusa la demande de l'honnête Emmanuel, sous prétexte qu'il aimait trop sa fille pour se décider sitôt à se séparer d'elle.

Ce refus affligea le cœur d'Emmanuel ; mais il le rassura sur l'amour du vieux Désangles. Il pensa que, puisque Rodolphe voulait avoir encore quelque temps sa fille auprès de lui, il pourrait cependant augmenter ce qu'il possédait et se rendre plus digne de son amante ; car il avait déjà assez d'expérience pour connaître que la fortune donne souvent le mérite ; mais il en avait trop peu pour s'apercevoir que le détour de Rodolphe n'était qu'un honnête dédain.

Il confia ses projets à la belle Julie qui approuva tout, et l'espérance ne s'éteignit pas tout-à-fait dans leurs cœurs.

Désangles, de son côté, sentant bien qu'il ne pouvait plus vivre sans Julie, et n'osant plus se présenter en séducteur devant cette vertueuse fille, résolut de renoncer pour quelque temps au train de vie qu'il avait mené jusqu'alors, et de s'engager enfin sous les lois du mariage.

Il alla donc trouver Rodolphe : « Vous me connaissez, Monsieur, lui dit-il, vous savez que je suis l'homme le plus riche de la ville ; j'étais décidé à mourir célibataire ; mais la beauté de votre fille m'a ébranlé, et je me décide

à entrer en ménage. Il dépend de vous de me rendre le plus heureux des mortels. » Le vieux bourgeois lui répondit qu'il était fort honoré de sa demande, et qu'aussitôt qu'il le voudrait, Julie lui donnerait la main.

Désangles parut alors aussi empressé que reconnaissant, et pria Rodolphe de le recevoir pour gendre dans deux jours. Il obtint tout ce qu'il désirait et s'en retourna fort content.

Le père de Julie l'appela aussitôt, et lui nomma l'époux qu'il lui destinait. Julie pâlit à ces mots, et voulut répliquer ; mais son père lui imposa silence et lui ordonna de se préparer dans deux jours à le suivre à l'autel.

Elle se jeta aux genoux de son père, le conjura de ne pas l'immoler à un vil intérêt, lui peignit le caractère odieux de Désangles, les séductions qu'il avait employées auprès d'elle ; le supplia de différer au moins un hymen qu'elle ne pouvait entrevoir sans frémir : Rodolphe fut inébranlable, et le désespoir de sa fille ne fit rien sur son âme. La tendresse paternelle et les douces affections de l'homme sont muettes dans un cœur où l'avarice a fixé sa demeure.

Le lendemain, on fit les préparatifs des noces. La nouvelle de ce mariage devint publique, et tout le monde en murmura.

Emmanuel, ne pouvant en croire ses oreilles, courut chez son amante pour apprendre son malheur. On l'empêcha de la voir, et Rodolphe lui fit dire de ne plus songer à elle. Il s'en retourna l'âme déchirée, la mort dans le cœur ; et l'émotion que lui causa la perte de sa chère Julie, lui donna une fièvre brûlante. Il se mit au lit et versa des torrens de larmes.

La belle Julie était dans un état encore plus affreux. Après de vaines prières, voyant qu'elle ne pouvait attendrir l'auteur de ses jours, elle implora le ciel contre l'injustice de son père, repoussa avec horreur l'homme détesté qui la persécutait et lui déclara qu'elle l'abhorrerait jusqu'à la mort. Il n'en poursuivit pas moins les apprêts du mariage.

Le funeste jour arriva trop vite. On traîna Julie à l'église. Le prêtre lui demanda si elle consentait à prendre Désangles pour époux. Elle ne répondit que par des pleurs. Mais son père qui était à ses côtés, lui saisissant le bras avec fureur, lui dit d'une voix basse : « Fille rebelle ! encore un moment de résistance, je te maudis et t'abandonne. »

Julie terrassée s'évanouit. On crut entendre un *oui*, faiblement prononcé, et on donna la bénédiction aux deux époux ; après quoi, on porta la malheureuse victime dans la maison de Désangles.

Cependant l'évanouissement durait toujours, et rien ne pouvait le faire cesser. On appela un médecin qui déclara que le cœur ne battait plus, et que Julie était morte !...

Les convives effrayés se retirèrent ; Rodolphe sentit enfin son crime ; Désangles, incapable de remords, ne pleura point son forfait. Sa passion s'éteignit avec l'objet qui l'avait allumé, et il ordonna qu'on ensevelît son épouse.

Emmanuel qui était au lit dangereusement malade, n'apprit point ce jour-là le nouveau malheur qui venait d'arriver. Mais le lendemain, quand le son lugubre des cloches annonça l'heure des funérailles, un secret pressentiment vint l'épouvanter ; il sortit en désordre, et vit passer le corps inanimé de sa Julie qu'on portait dans la tombe.

À cette vue, le sombre désespoir lui rendit toutes ses forces ; il se jeta sur son amante, la couvrit de baisers, l'inonda de ses larmes ; on l'en arracha, et on le reconduisit chez lui, malgré tous ses efforts : « Laissez-moi, barbares, s'écriait-il ; je veux descendre avec elle dans le séjour de la mort... La tombe réunira nos cendres, comme l'amour avait uni nos cœurs. »

On ne l'écouta point, il fut gardé tout le jour, et on ne le laissa seul que quand la nuit fut venue. Cependant, Rodolphe désolé, abandonné à lui-même, pleurait amèrement les suites cruelles de sa violence. Personne ne chercha à calmer ses regrets. Coupable de la mort de sa fille, il était devenu, ainsi que son gendre, un objet d'exécration ; et la douleur du seul Emmanuel était partagée.

Mais, sans doute par un prodige de l'amour, l'évanouissement de Julie n'était rien moins que la mort. Elle en sortit au commencement de la nuit, ouvrit les yeux et se trouva environnée d'épaisses ténèbres. Elle ne put d'abord reconnaître le lieu étroit où elle se trouvait abandonnée. Bientôt, réfléchissant à l'espèce de mort, dont elle avait senti les approches devant son odieux époux, l'idée de la tombe s'offrit à sa pensée ; et l'odeur de la putréfaction qui l'entourait, lui dit assez qu'on la croyait morte, et qu'on l'avait ensevelie dans le sépulcre de sa famille.

Le soleil, en rendant la lumière au monde, lança quelques rayons à travers les pierres mal jointes qui couvraient le caveau, et la convainquit entièrement qu'elle était dans la demeure des morts. Les ossemens et les cendres de ses ancêtres reposaient auprès d'elle, et appelèrent dans son âme des réflexions horribles. La désolation de son père, de son barbare père qui pourtant la chérissait et qu'elle ne pouvait haïr ; le désespoir d'Emmanuel qui la perdait deux fois ; l'affreuse idée de ne plus le revoir, lui que rien ne pouvait effacer de son cœur ; l'attente d'une mort épouvantable, au milieu des angoisses de la faim et de la douleur la plus noire, dans le sein de la terre qui ne devait plus la porter vivante ; toutes ces images venaient en foule s'emparer de son imagination affaissée.

Après quelques heures d'un morne silence, elle versa des larmes ; mais le besoin de manger ne tarda pas à se faire sentir. Elle n'avait pris aucun aliment depuis le jour où son père lui avait annoncé son hymen avec Désangles. Il lui fallut néanmoins combattre contre la faim cruelle, et passer le jour dans la souffrance et le désespoir.

La nuit vint. Julie accablée ne put goûter le sommeil ; et elle appela la mort. Ses mains tremblantes cherchaient quelque nourriture, et portaient machinalement à sa bouche les ossemens hideux qui se réduisaient en poudre, en approchant de ses dents.

Elle espérait perdre, avant la fin du jour suivant, le reste de ses forces, et terminer en expirant, une vie insupportable. Mais la fureur du besoin les ranima par instans et lui donna des frénésies. Elle essaya d'ébranler la pierre qui couvrait l'entrée du caveau, et fit long-temps de vains efforts. Enfin ce que deux hommes ne faisaient qu'avec peine, la force du désespoir et la rage d'une faim dévorante, plus cruelle mille fois que la mort la plus affreuse, le produisirent en un instant dans une femme épuisée. La pierre se déranger ; et Julie tremblante, éperdue, pâle comme un spectre, se hâta de sortir de sa tombe. La nuit recommençait sa course silencieuse ; et la malheureuse amante d'Emmanuel rentra dans la ville sans être vue.

Elle courut frapper à la porte de son père qui ne dormait point. Le vieillard descendit, et voyant ce fantôme couvert de la pâleur de la mort, les yeux égarés, mais supplians et mouillés de larmes sanglantes : « *Retire-toi, âme bienheureuse !* s'écria-t-il en reculant avec effroi ; ne viens pas me reprocher mon crime ; le remords t'a pleinement vengée... Va trouver ton

époux ; il est le plus coupable. Attache-toi à ses pas, suis-le dans les ténèbres, épouvante son âme endurcie, et rends-lui tous les maux qu'il me cause. »

À ces paroles, Rodolphe se retira, en fermant sa porte sur lui. En vain Julie l'appela à son secours, il ne reparut point. L'infortunée ne savait où trouver un asile et quelques alimens, dont elle avait si grand besoin. Elle errait à l'aventure et implorait inutilement la pitié de ceux qui l'avaient connue. Tous fuyaient devant elle, et la prenaient pour un spectre.

Elle rencontra son époux qui retournait à sa maison, et s'avança vers lui. Mais dès qu'il la reconnut, il tressaillit, et sentit son sang se glacer dans son cœur : « *Retire-toi, âme bienheureuse !* lui dit-il ; ou si tu demandes des prières, demain tu seras satisfaite. — Quoi ! vous aussi, barbare, vous me repoussez ? reprit Julie ; » et elle fit un pas pour se jeter à ses genoux. Désangles épouvanté tomba à la renverse et poussa des cris de terreur, sans que personne osât sortir, tant que le spectre fut auprès de lui ; et la pauvre Julie, ainsi abandonnée, voulait mourir à côté de celui qui l'avait plongée dans l'abîme du malheur, quand elle aperçut son cher Emmanuel, que le bruit de son apparition attirait en ces lieux... « Ô mon ami, lui cria-t-elle d'une voix tremblante, fuiras-tu aussi ma présence ?... »

Emmanuel, en entendant ces mots, se crut trompé par la douce illusion d'un songe ; mais bientôt il toucha les vêtemens de sa Julie, et se prosternant à ses pieds, agité de crainte et d'espoir, hors de lui, dans le transport et le délire. « Ombre de ma bien-aimée, lui dit-il, tu viens sans doute me reprocher ma lenteur à te suivre dans la tombe ; mais attends : je ne te quitterai plus... » En même temps, il tira de son sein un poignard et voulut s'en percer le cœur. Julie lui saisit la main : « Je ne suis point une ombre, reprit-elle, je suis ton amante, que la mort n'a point encore frappée et que la cruelle faim éteindra bientôt. » — « Ô ciel ! s'écria Emmanuel, c'est elle, c'est sa voix..., c'est bien ma Julie. » Et il la prit dans ses bras, et la porta dans sa chambre, glorieux d'un poids aussi cher. Là, le tendre amant s'empessa de rétablir ses forces et de consoler son âme brisée, ne s'occupant que du présent, sans songer à un avenir affreux, qu'heureusement le ciel prit soin d'embellir.

On avait transporté Désangles chez lui ; et les secours les plus prompts avaient été prodigués. Mais le coup était porté, et le malheureux mourut

pendant la nuit.

Cette nouvelle ranima toutes les espérances d'Emmanuel ; il fit reposer son amante et courut trouver Rodolphe, à qui il demanda une seconde fois la main de Julie. Le vieillard le crut dans le délire, et le plaignit : « Hélas ! se disait-il, c'est encore moi qui ai causé son malheur, comme j'ai causé la mort de ma fille. »

Mais quand Emmanuel l'eut supplié de venir voir Julie, quand le vieillard, conduit auprès d'elle, ne put plus douter de son existence ; quand il eut appris par quel miracle elle lui était rendue, il entra dans un transport de joie qu'on ne peut sentir, si l'on n'est père ; il demanda pardon à ses enfans qui le couvrirent de caresses, et consentit à leur union.

Ce second mariage se fit avec moins de pompe que le précédent ; mais il fut généralement applaudi, tout le monde étonné voulut apprendre l'histoire de la morte-vivante ; toute la ville souhaita le bonheur aux nouveaux époux, et le ciel ne fut point sourd à ce vœu général : Emmanuel et Julie oublièrent au sein de l'amour, toutes les peines qui avaient précédé leur hymen.



LE TRÉSOR.

Nos pères ont vu, dans la Flandre, un vieux château délabré, abandonné de ses maîtres, où des esprits revenaient, depuis longues années, le premier jour de la lune, faire le sabbat, traîner des chaînes et allumer des torches funèbres. Personne n'osait, ces jours-là, y mettre le pied ; et il serait sans doute encore un objet de terreur, si la révolution n'en avait anéanti les débris.

Six mois avant la bataille de Fontenoi, un grenadier français, passant à une demi-lieue du château, et entendant les histoires qu'on en racontait, voulut faire connaissance avec ces habitans mystérieux. C'était justement le jour des apparitions. Il ne parla de son projet à personne ; et, sans craindre les morts, se rendit hardiment dans un lieu où ils daignaient se montrer.

Il ne trouva partout que le silence et la solitude, et choisit une des plus belles chambres pour y passer la nuit. En l'attendant, il visita tous les coins, et ne déterra personne. Il s'enhardit du mieux qu'il put, et voyant le jour baisser, il regagna son logement d'adoption, battit le briquet, alluma deux chandelles, et chercha son sac qu'il avait déposé sur une table, et qui contenait des provisions pour son souper ; mais il avait disparu, et il ne put savoir ce qu'il était devenu.

Il s'affligeait plus de la nécessité où il était de se passer de souper, que de la perte du sac, quand il vit entrer deux grandes femmes, vêtues de blanc et couvertes de longs voiles, qui lui mirent la nappe et lui servirent de quoi manger. « Oh ! oh ! dit-il, c'est autre chose ! on veut me traiter... » Et il adressa la parole à ces deux femmes qui ne lui répondirent point. Quand les mets et le vin furent sur la table, elles lui firent signe de souper et se retirèrent.

Il ne se troubla point, profita de la circonstance, mangea de bon appétit et but de même. « Parbleu ! marmottait-il en lui-même tout en se restaurant ; si c'est comme cela qu'on reçoit ceux qui passent dans ce château, je puis y

demeurer quelques jours, pour me bien rétablir de mes fatigues, et je serai camarade assez volontiers avec de pareils esprits. »

Quand il eut mangé et bu, autant qu'il en pouvait porter, il se leva de table, arrangea son lit, mit son sabre sous son chevet, son fusil à ses côtés et se coucha. À peine fut-il endormi, qu'il se fit dans tout le château un bruit épouvantable, dont il s'éveilla en sursaut. Il devint attentif, et vit voltiger par sa chambre deux grandes chauve-souris qui éteignirent ses chandelles. Aussitôt la chambre se remplit de flammes ; et trois spectres, traînant d'énormes chaînes, entrèrent lentement et s'avancèrent vers son lit. Il voulut prendre son sabre, et ne le trouvant plus, non plus que son fusil, il commença à ressentir quelque frayeur.

L'un des spectres, se penchant sur son visage, lui demanda d'une voix grêle, ce qu'il venait chercher dans ces ruines, et pourquoi il troublait le repos des morts ? Il répondit qu'il ne songeait point à les affliger, et qu'il n'avait cherché dans ce château qu'un gîte pour la nuit. — « Suis-nous donc, » disent les trois spectres ensemble. — « Pourquoi ? ne suis-je pas bien ici ? — Non. »

Au même instant, il vit descendre par la cheminée quinze ou seize diables vêtus de rouge, et la tête chargée de cornes ardentes. Il se fit un bruit effroyable dans toutes les salles du château ; l'éclair brilla, les coups de tonnerre retentirent ; et il sembla au grenadier entendre tomber la grêle sur les toits et le long des murs. Cette salle était sans doute celle des rassemblemens ; car à la lueur des feux qui s'allumaient et s'éteignaient de moment en moment dans tous les coins de la salle qui se remplissait d'une épaisse fumée, il aperçut une foule d'ombres, de fantômes, de hiboux et de monstres qui entraient sous mille formes diverses, par les portes et les fenêtres que le vent faisait jouer avec fracas.

L'effroi s'empara de tous ses sens ; il se leva et voulut fuir ; mais il n'en eut pas la force. L'un des trois spectres lui prenant le bras de sa main glacée, l'entraîna avec lui ; et quand il l'eut conduit, à travers des escaliers tortueux et de longs corridors, dans une grande cour entourée d'arbres, il s'arrêta et lui dit : « Ne me reconnais-tu point ? — Non. — Eh bien ! souviens-toi de celui qui combattait à tes côtés dans la dernière affaire, où nous nous trouvâmes ensemble. Je suis son ombre. — Ô ciel ! toi, mon ami !... — Oui, condamné à errer pendant vingt ans, pour expier mes fautes. Mais

retourne dans ta famille ; va dire adieu à ta mère... — À ma mère ?... — Et dans six mois... mais viens... »

Le spectre l'emmena alors au pied d'un grand chêne, ôta une touffe de gazon qui couvrait un vase plein d'or monnoyé. « Prends ce trésor, lui dit-il ; emploie-le à réparer tes affaires ; et dans un an, aie soin de le rapporter ici à pareil jour, ou plutôt n'oublie pas de le renvoyer ; car le ciel t'ôtera les moyens d'y revenir. »

À ces mots, le spectre s'engloutit. Le grenadier interdit ne savait s'il devait regarder comme un songe tout ce qu'il avait éprouvé. Il ne laissa pas cependant de s'emparer au plus vite du trésor désigné, et sortit sans obstacle du château.

Il arriva au bout de deux jours à Tournay, où demeurait sa famille. Après avoir embrassé sa femme à qui il conta ses aventures, il lui remit le trésor, en lui recommandant la plus grande discrétion. Il courut ensuite voir sa mère, qui se mourait, et qui expira dans ses premiers embrassemens.

Il comptait sur une succession considérable ; elle fut absorbée complètement par des créanciers qu'il ne soupçonnait point. Tout ce qu'il possédait d'un autre côté fut perdu dans une banqueroute ; et si le trésor n'eût été là pour remonter le commerce de laines que faisait sa femme, il l'aurait laissée dans une pauvreté absolue.

Après avoir mis ordre à ses affaires, il retourna à son régiment ; et bientôt se donna la fameuse bataille de Fontenoi. Il y eut les deux jambes emportées par un boulet de canon, et fut mis dans un hôpital militaire, d'où il put se faire transférer chez lui.

Il souffrit long-temps des douleurs cruelles. Mais il commençait à se porter assez bien, quand le moment de rendre le trésor arriva.

Quoiqu'il n'eût eu aucune apparition depuis qu'il avait quitté le château, il se rappela qu'on lui avait prédit là le trépas de sa mère, la perte de sa petite fortune et l'état où il se voyait. L'accomplissement de toutes ces choses, lui fit bien sentir qu'il ne fallait pas offenser des gens qui en savaient si long ; et il engagea sa femme à reporter à sa place cet argent, qui s'était doublé dans leurs mains, et les mettait dans l'aisance. Mais elle n'osa s'y exposer, et la nuit indiquée était venue, sans qu'il en eût rien pu obtenir.

À une heure du matin, moment auquel le grenadier était sorti du château des spectres, il entendit un hurlement dans sa cheminée, et en vit descendre un grand homme noir, armé de griffes. Ses yeux étaient brillans comme ceux du lynx ; une grosse barbe de bouc lui pendait au menton, et deux cornes recourbées lui couvraient les deux tempes. Il s'annonça pour le maître du trésor, et redemanda son bien.

À sa vue, la femme qui n'était pas couchée, s'évanouit ; et le diable courut sur elle pour lui tordre le cou. Mais le grenadier lui jeta son bonnet à la figure ; et pendant qu'il le grignotait avec la rage de se voir privé de sa proie, le grenadier lui dit que s'il n'avait pas reporté ce qu'il avait emprunté, il en était excusable, puisqu'il ne pouvait quitter le lit ; que d'ailleurs la somme était prête et qu'il pouvait la prendre. Et il lui indiqua l'armoire où elle était déposée.

Le spectre qui avait livré le trésor, parut alors ; et s'avança sans dire un mot vers son maître. Ils comptèrent l'argent, et y trouvant le tout bien en règle, ils l'emportèrent et ne revinrent plus.

La femme reprit enfin connaissance. Son mari eut mille peines à dissiper ses frayeurs. Cependant ils n'eurent depuis aucune vision, et passèrent le reste de leurs jours dans une douce médiocrité ; ce qui prouve la fausseté du proverbe que *l'argent du diable ne profite pas*.



LE SPECTRE DE SOISSONS.

UN bon marchand de la ville de Soissons, nommé Augustin, avait eu de sa femme Béatrix deux enfans, un garçon, mort trois mois après sa naissance, et une fille qui faisait alors tout leur espoir.

Quand Louise fut en âge d'être mariée, son père accorda sa main au fils de l'un de ses correspondans qui n'était jamais venu à Soissons. On envoya au jeune homme le portrait de sa future épouse ; il en fit autant à l'égard de Louise, et ils devinrent amoureux l'un de l'autre, sans se connaître davantage.

Cependant une maladie épidémique vint frapper la jeune Louise et l'emporta au bout de trois jours.

Ernest, qui s'était mis en route avec son père pour venir célébrer son mariage, arriva le lendemain à Soissons, et ils descendirent à la maison d'Augustin, où ils trouvèrent tout le monde en larmes. Ils en demandèrent le sujet, et on leur apprit que Louise avait été enterrée la veille.

Ernest donna des pleurs au sort de son amante, et son père s'efforça de consoler les parens. On soupa dans la tristesse et le silence ; après quoi, Augustin conduisit ses hôtes aux appartemens qu'il leur avait préparés. Comme sa maison était étroite, il fit coucher Ernest dans la chambre de Louise.

Le jeune homme, occupé de sa perte et d'une mort si prématurée, ne put s'endormir.

À onze heures du soir, quoiqu'il fût bien éveillé et qu'il n'eût entendu ouvrir aucune porte, il vit entrer dans sa chambre une jeune fille vêtue de blanc, qui s'approcha doucement de son lit.

Il leva la tête, et à la lueur d'une petite lampe qui brûlait encore sur sa cheminée, il lui sembla distinguer les traits de sa chère Louise. Il tira le portrait qu'il portait sur son sein, et reconnut évidemment qu'il ne se trompait point.

Ce prodige le plongea dans une mer de pensées. Les parens auraient-ils voulu l'abuser par une feinte mort ? retirer leur parole ? donner leur fille à un autre ?... ou ne voyait-il qu'une vaine ombre ?... Mais, non ; il ne croyait point aux fantômes.

Il prit alors la main de Louise et la pressant sur son cœur, il sentit bien que ses yeux ne lui faisaient point une illusion. Il baisa cette main chérie, trouva son amante plus belle que l'imparfaite image qu'il en avait reçue, lui parla de son amour en termes brûlans ; et, voyant l'instant favorable, peu de résistance, une grande beauté, il profita de la solitude où il se trouvait, et s'enivra avec la jeune fille de tous les plaisirs de l'amour.

À la fin de la nuit, elle lui dit qu'elle était obligée de se retirer et de fuir les regards de son père et de sa mère, l'embrassa tendrement et lui donna pour gage de son amour l'anneau qu'elle portait au doigt et une boucle de ses cheveux. Ernest en retour, lui fit présent d'un collier de perles et de quelques bijoux qu'il avait apportés pour elle, et elle sortit.

Ernest se leva, ne dit rien de ce qui lui était arrivé pendant la nuit, et épia la conduite des parens de Louise, qui furent ce jour-là aussi tristes que la veille. Il ne sortit point, passa la journée à les consoler, aidé de son père à qui il fut tenté vingt fois de confier son aventure pour lui demander ses avis.

Il se retira pour se coucher, sans avoir commis d'indiscrétion ; et quand il fut dans sa chambre, il songea à tout ce qu'il éprouvait. Les parens de Louise lui avaient témoigné la tendresse la plus franche, son père, ami intime d'Augustin, ne paraissait former aucun soupçon, plusieurs personnes de la ville étaient venues pleurer la mort de la jeune fille avec les auteurs de ses jours... Louise serait-elle donc réellement morte ? L'amante, dont il reçoit les faveurs, ne pourrait-elle pas être une autre ?... Mais, non, c'était bien Louise...

Elle parut alors, et le confirma dans son opinion. Ils se mirent au lit, et cette nuit s'écoula, comme la précédente, au sein de la volupté et du plus doux abandon.

Mais à son réveil, Ernest conta tout à son père ; et le père étonné lui fit mille questions qui le jetèrent dans un grand embarras. Enfin il alla trouver Augustin, et lui demanda si sa fille était réellement morte. Augustin crut que son ami le raillait et lui fit des reproches, tout en versant de nouvelles

larmes. Mais quand il eut appris ce qui avait eu lieu dans la chambre de sa fille, il voulut l'entendre encore de la bouche d'Ernest ; et, plein de l'espoir de revoir son enfant chéri, sans s'arrêter sur le prodige qui la rendait à la vie, il alla tout annoncer à sa femme qui faillit s'évanouir à ces nouvelles inconcevables.

La nuit vint lentement au gré des quatre amis. Ernest se rendit à sa chambre un peu avant dix heures, et Louise arriva bientôt, toujours vêtue de blanc. Ernest ne pouvait croire encore que ce fût elle, ou du moins qu'elle fût morte, lorsque les parens entrèrent, la reconnurent et coururent à elle pour l'embrasser.

» Hélas ! leur dit-elle en les repoussant, vous m'ôtez le seul bonheur que j'aie eu jamais ; mais vous allez me perdre une seconde fois, et personne ne me verra plus. »

En même temps, elle tomba morte. On ouvrit sa fosse ; on trouva, dans son cercueil vide, le collier et les bijoux qu'elle avait reçus d'Ernest ; on la fit enterrer une seconde fois au milieu de la plus affreuse désolation. Ernest, frappé d'avoir reçu les faveurs d'un spectre, mourut quelques heures après, et fut enseveli avec elle.

(Je tiens cette aventure d'un vieillard de Soissons qui m'a dit l'avoir entendu raconter à son père. On trouve, dans le livre de l'affranchi Phlégon, une anecdote qui a, dans ses détails, quelque ressemblance avec celle-ci ; peut-être ont-elles toutes deux la même origine.)

LE CAVALIER SANS TÊTE.

NOUVELLE.

IL y avait, à Reggio, un capitaine d'arquebusiers, qui passait pour le plus intrépide fier-à-bras, et le plus jaloux des maris de la ville. Sa femme, jeune et jolie vénitienne, amoureuse et habile à tout venant, selon l'usage de son pays, trouvait moyen de se donner des amans sans éveiller les soupçons de Fracastino ; elle était même parvenue à lui persuader qu'elle était la plus chaste des épouses de la contrée ; en quoi il se pouvait qu'elle ne mentît point.

Elle avait donné pour le moment toutes ses affections à un jeune bachelier en droit, qui s'acquittait merveilleusement bien des fonctions conjugales et promettait infiniment pour l'avenir, si le diable ne s'en mêlait ; lorsqu'elle alluma dans le cœur d'un moine, qui la vit par hasard, un amour qui mit complètement en l'air le pauvre sire. L'amour, dans un moine, ne se combat pas aussi facilement que dans un autre homme ; la solitude et le désœuvrement soufflent le feu, et l'incendie ne peut bientôt plus s'éteindre que par celle qui l'a allumé.

Le père Angélo, grillé dans son harnois, et ne pouvant plus retenir la bride à sa passion forcenée, résolut d'en faire l'aveu, et se flatta d'en obtenir aisément le prix, si toutefois il trouvait Anna aussi facile qu'il le présumait ; dans le cas contraire, il ne désespérait pas encore, sachant bien que la constance et l'embonpoint en séduisent de cruelles.

Il alla donc rôder tous les soirs sous les fenêtres de sa belle, et l'aperçut un jour qui sortait seule pour se rendre chez une de ses parentes. Il l'aborda, et après les cérémonies d'usage, il se déchargea le cœur. Anna, accoutumée à de pareils aveux, n'en fut point surprise, et ne témoigna aucune indignation. Elle regarda attentivement le père, et ne trouvant pas un

mignon de couchette dans un homme gras, trapu, bourgeonné et porteur d'une énorme barbe, elle eut sur-le-champ la pensée lumineuse de s'en divertir, en attendant meilleure chance. Puis bientôt il lui vint le sage projet de se faire, auprès de son mari, un mérite de cette aventure. C'est pourquoi, après avoir écouté toutes les fadaïses de son gros amoureux, et lui avoir laissé baiser sa main, couvrant son front d'une pudeur ingénue, qu'elle avait le secret d'employer à volonté, elle lui dit : « Malgré que ma conduite soit jusqu'ici irréprochable, et que j'aie à jamais formé la sainte résolution de ne point forligner au devoir matrimonial, je vous avoue, mon père, que vos instances m'ébranlent. Ainsi, venez demain à minuit sous mes fenêtres ; peut-être me déciderai-je à vous donner satisfaction. »

Angelo, enchanté et hors de lui-même, lui fit de nouveau mille protestations, et se retira, extravagant de joie. La belle rebroussa chemin, et de retour à la maison : « Tu ne sais pas, mon ami, ce qui vient de m'arriver, dit-elle à son époux ; toute autre que moi aurait profité de sa conquête, mais tu connais la pureté de ma conduite !... — Eh bien ! reprit Fracastino d'une voix formidable, qu'est-ce ?... — Un amant, continua-t-elle, un audacieux qui a osé me proposer... — Ventrebleu ! où est-il !... il faut que je lui étrille les oreilles. Mon épée ! mes poignards ! mes pistolets ! ma canardière ! mes... — Eh ! non, mon ami, il est bien loin. Tu ne dois pas en être jaloux ; d'ailleurs, sans me faire outrage, me crois-tu capable de faiblesse ? Diffère ta vengeance ; il viendra demain soir !... — Quoi ? — Oui, pour m'en délivrer, je lui ai donné rendez-vous ici, demain à minuit, et tu pourras... — À la bonne heure. » Et l'époux s'alla mettre au lit, croyant avoir la perle des femmes dans sa couche. Il se leva le lendemain de grand matin, alla vaquer à ses affaires ; et le bachelier vint faire ce que le mari avait à peine ébauché.

Le soir venu, la femme dit aux voisines que son mari était allé faire un tour à la campagne et qu'il ne devait rentrer que le lendemain. Le moine égrillard l'ayant appris, en sentit une joie inexprimable, et ne tarda pas à s'avancer en soupirant tendrement sous le balcon de sa conquête. Il était onze heures. Le bachelier, qui n'était pas dans la confidence et qui n'avait pu prendre tous les ébats qu'il souhaitait dans la séance du matin, instruit aussi de la prétendue absence de Fracastino, vint un peu après le moine, et se promena dans la rue en attendant que celui-ci s'éloignât. Mais quand il le vit tenir ferme à sa place, il commença à craindre un rival et à prendre un

peu de jalousie. Il savait bien qu'Anna ne se piquait pas d'être fidèle, mais il se croyait aimé et ne pouvait souffrir la pensée de partager à la fois le cœur de cette femme avec un mari et un moine. Il modéra néanmoins les transports que la présence de l'immobile Angélo élevait dans son esprit, jusqu'au moment où le père, apparemment ennuyé de faire le pied de grue, s'avisa de monter taciturnement à l'assaut et d'escalader le balcon. Alors, ne se possédant plus, le bachelier furieux court sur son homme et lui lance une grosse pierre qui l'atteint au front. Le moine tombe lourdement en poussant un soupir et reste sans mouvement sur le pavé. Son rival, effrayé et chargé d'un homicide, se trouble, ne sait plus où il en est, et se sauve au plus vite. Mais en chemin il réfléchit aux suites que pourrait avoir son crime, si quelqu'un trouvait le mort, et qu'on s'avisât de courir après l'assassin ; c'est pourquoi il retourne à tout hasard auprès du cadavre, essuie le sang qui coulait avec abondance, bande la plaie, dresse le corps contre la porte du capitaine, et s'en retourne à son logis. Il prend lestement ce qu'il a de plus précieux, monte à cheval de bon matin, et sort de la ville.

Cependant, quand minuit sonna, le capitaine mit la tête à la fenêtre, et aperçut le moine collé contre sa porte. Sa vue alluma en lui une colère qu'un rien pouvait exciter, et, en proie à toutes les fureurs de la jalousie, il descendit l'escalier, armé de quatre pistolets et d'un bon bâton.

Aussitôt qu'il ouvrit la porte, le corps du moine s'ébranla et tomba sur le capitaine. Celui-ci, croyant que le galant ne faisait ce mouvement que pour l'étrangler, le saisit à la gorge et se mit à jouer rondement du bâton sur les épaules du mort qui ne disait mot et recevait tout sans rien rendre. À la fin, le jaloux, fatigué de battre, s'arrêta un instant pour reprendre haleine ; et voyant que son champion ne se relevait point, il commença à s'apaiser ; il lui adressa la parole, lui dit des injures autant qu'il le jugea convenable, et ne reçut point de réponse. Alors il s'effraya. Il appela sa femme qui accourut avec une chandelle, et s'aperçut aussitôt que le moine était mort. Cet incident l'épouvanta à un point qu'elle jura dans son âme d'avoir désormais des amans, sans en rien dire à son mari et de ne plus causer la mort de personne ; ce fut sur cette bonne pensée qu'elle rentra, par l'ordre exprès de Fracastino.

Pour lui, il sentit bien qu'il serait infailliblement pendu, si on connaissait son extravagante escapade ; c'est pourquoi, comme la crainte de la potence

donne parfois des idées salutaires, il prit le cadavre sur ses épaules, traversa deux ou trois rues et l'appuya contre une colonne sous le portail de la maison d'un jeune seigneur. Il lui mit sous la main, son bâton malencontreux, et plaça auprès de lui une paire de pistolets sur une borne, sans doute pour le faire croire malfaiteur, ou pour tout autre motif que je n'ai pas su. Après cela, il regagna son lit, et se coucha sans pouvoir dormir.

À quelques momens de là, le jeune seigneur revint d'un bal où il avait passé la nuit ; et quand il fut près de sa porte, il aperçut le personnage noir à qui il demanda ce qu'il faisait là si tard ? Le moine ne répondant rien, il s'avança vers lui, et le prenant au collet, il le secoua si rudement qu'il le fit tomber sur la borne où étaient les deux pistolets qui roulèrent à terre. Le jeune seigneur, voyant des armes, prit le moine pour un assassin, et sans lui laisser le temps de se mettre en défense, il tira son épée et lui en donna un coup dans sa robe. Mais le voyant fort pacifique, il revint de son soupçon, s'approcha de lui, le croyant ivre ou endormi. Il ne tarda pas à voir qu'il était mort, et songeant que, si on trouvait ce cadavre devant sa porte, on pourrait lui susciter quelque mauvaise affaire, il le prit et le reporta justement devant la porte de Fracastino.

Celui-ci, qui ne dormait point, descendit un peu avant le jour pour savoir s'il ne se passait rien dans la rue qui pût regarder son aventure ; et retrouvant le moine en sentinelle devant sa maison, il recula avec effroi et s'imagina voir un revenant. Enfin l'aurore approchait, et il n'y avait pas de temps à perdre ; il reconnut donc que le corps qu'il voyait était bien celui qu'il avait assommé, le prit entre ses bras, l'entra dans sa maison, et le revêtit d'un costume algérien qu'il avait pris au champ de bataille, dans une descente de ces barbares aux côtes de Reggio ; puis il le coiffa d'un turban, le plaça sur un étalon auquel il le lia fortement, et le conduisit à la porte de la ville où il le laissa, abandonnant au cheval le soin de le tirer d'embarras.

L'animal suivit la grande route, et arriva deux heures après le lever du soleil dans un endroit planté de tilleuls ; il s'y arrêta et se mit à brouter l'herbe. En ce moment, le bachelier qui se sauvait au hasard, arriva aussi dans le même lieu. Sitôt qu'il distingua le costume et la figure barbue du cavalier, il prit bravement la fuite, sans oser regarder derrière lui, se croyant dans un voisinage de brigands ou de Maures, dont ce terrible géant était au moins le général. Mais en fuyant, il comptait sans son hôte ; la jument qu'il

montait, éveilla l'appétit de l'étalon qui portait le moine ; et plus le tremblant bachelier pressait sa monture, plus l'étalon allongeait ses enjambées ; de sorte que le pauvre jeune homme se sentait mourir de peur.

Enfin, après avoir fait environ une lieue dans cette effroyable agitation, il crut qu'il effrayerait peut-être à son tour ce déterminé poursuiveur, s'il lui montrait un peu de courage ; il lui cria donc inopinément de s'arrêter ou qu'il lui en cuirait ; et comme il ne répondait rien, il se retourna d'un air décidé, tira sa rouillarde et lui coupa la tête. Le chef redoutable tombant sur la poussière, se détacha du turban, et le bachelier reconnut sa victime qui portait au front la marque de sa brutalité. Sa frayeur redoubla alors, et il se sauva de plus belle. Mais combien il fut plus épouvanté encore, quand il se vit poursuivi par ce cavalier sans tête ! Il reconnut sensément que le diable avait pris cette forme pour le tourmenter, et, tout en se signant, il arriva à demi-mort dans un petit bourg où on l'arrêta, ainsi que le cheval qui portait le corps du moine décapité.

On le mena devant le juge qui fut fort embarrassé de prononcer sur cette affaire diabolique, et fit conduire tout l'attirail au duc de Reggio. On lui apporta bientôt la tête du moine ; et, après bien des recherches, toute l'affaire s'expliqua. Le duc trouva la chose si singulière, qu'il pardonna aux coupables ; et le bachelier n'osa plus depuis faire l'amour sur les terres du prochain ^[1].



1. ↑ Ceux qui connaissent la littérature italienne, sauront où j'ai puisé le sujet de cette nouvelle.

GABRIELLE DE PROVENCE.

UN peu avant la première croisade, la Provence florissait sous les lois d'un souverain aussi juste que brave. Il avait rempli l'Europe du bruit de sa gloire, et ses cheveux blanchissans couvraient encore une vigueur et un courage qui le faisaient respecter de tous ses voisins. Maintenant en paix, il ne s'occupait que du bonheur de ses peuples et donnait tous les mois des fêtes, où s'exerçaient les plus vaillans chevaliers et où brillaient les plus belles dames de cette charmante contrée.

La fille du comte de Provence, l'aimable Gabrielle, en faisait les honneurs. Gabrielle, à la fleur de l'âge, était belle comme la naissante aurore : de longs cheveux châtons, flottant en boucles ondoyantes sur des épaules plus blanches que l'albâtre, un teint de lis et de roses, une bouche vermeille où siégeaient la candeur et le doux sourire, des yeux expressifs, le plus beau front du monde, une taille admirablement dessinée, et surtout un cœur généreux, une âme noble, un esprit cultivé et plein de charmes, lui attiraient les hommages de tous les seigneurs de la France.

Mais quoiqu'on nous ait peint si parfaits les amans de ces temps héroïques, il n'en est pas moins vrai qu'on trouvait alors, comme aujourd'hui, plus d'inconstans et de parjures que d'amans fidèles ; et le cœur de Gabrielle tremblait de parler trop tôt. Tous les jeunes princes qui cherchaient à lui plaire, se désespéraient de la trouver insensible.

Albin, neveu du comte de Champagne, parut alors à la cour de Provence, où sa renommée l'avait précédé. Albin était jeune ; mais son esprit, mûri par l'étude et le travail, lui donnait déjà l'expérience d'un vieillard. Son âme était fière et noble. Inébranlable dans ses projets, fixe dans toutes ses affections, il regardait la légèreté et l'inconstance, comme les plus viles des faiblesses humaines. Il avait la physionomie mâle, le sang bouillant, le maintien modeste, un courage poussé jusqu'à la témérité. Quant aux passions, il savait leur commander et les vaincre.

Le comte de Provence annonça une fête pour le lendemain de son arrivée. Quand la lice fut ouverte, les chevaliers entrèrent, la lance en arrêt, et les juges du camp donnèrent le signal du tournoi. Albin en eut toute la gloire et alla déposer ses lauriers aux pieds de Gabrielle. Mais celui que tant de braves n'avaient pu vaincre, celui qui venait de terrasser tant de rivaux fut vaincu par le regard d'une femme.

Albin n'avait pas encore aimé. Il ne croyait même pas à l'amour. L'amitié seule avait jusqu'alors régné dans son cœur, et jusqu'alors il avait défié l'amour de lui ôter le repos. Mais à la vue de Gabrielle, il se troubla, pâlit, et ressentit, sans les connaître, les premiers traits de cette flamme toute-puissante, que peu de cœurs ont le don de bien sentir. Il se retira tout pensif, occupé des charmes de la jeune princesse.

Gabrielle, de son côté, n'avait pu le voir sans émotion. Sa valeur, sa fierté, sa modestie, le bruit de ses vertus et de sa gloire, tout l'intéressait en faveur de ce jeune chevalier.

Huit jours s'écoulèrent, pendant lesquels l'amour fit des progrès rapides. Albin s'aperçut enfin qu'il aimait, que sa nouvelle passion lui ôtait le repos, et que rien ne pouvait la vaincre ; aussi ne le tenta-t-il point. Il y trouvait trop de douceurs, et c'eût été lui ôter la vie, que de chasser désormais de son cœur la pensée de Gabrielle.

On célébra de nouveaux tournois, où il se couvrit encore de lauriers ; et comme personne ne put le vaincre, on le nomma : *le Chevalier aux armes terribles*.

Cependant l'ermite Pierre prêchait les croisades dans toutes les cours de l'Europe. Le bruit de cette coalition superbe éveilla le courage des chevaliers, et les valeureux Provençaux ne furent pas les derniers à prendre les armes.

Albin fut rappelé par son oncle pour marcher avec son père à la conquête de la Terre-Sainte, à la tête de ses cohortes. Si cet ordre fut cher à la gloire du jeune amant, il fut cruel à son amour. Il fallait se séparer de l'adorable princesse qui régnait sur toutes ses pensées !... Mais avant, il résolut du moins de lui avouer son ardeur, et de lui jurer une constance éternelle.

Il la trouva le soir dans les jardins du palais, seule et occupée d'un amant dont elle payait la tendresse du plus vif retour.

Il saisit ce moment favorable, et lui exprima dans les termes les plus respectueux, la flamme brûlante qu'il ressentait pour elle. « Peut-être, lui dit-il enfin, dédaignerez-vous l'offrande d'un cœur qui ne respire que pour vous ; mais du moins quand je cours aux périls de la guerre, ne soyez pas assez cruelle pour m'ôter à jamais tout espoir ; ou si je vous suis odieux, parlez, belle princesse, la mort vous vengera bientôt d'un téméraire qui n'est coupable que de vous avoir trop aimée. »

Il se tut à ces mots, et la douce Gabrielle lui laissa voir par son trouble qu'il était heureux. Le chevalier, au comble de ses vœux, lui fit le serment de l'aimer jusqu'à la mort et au-delà. La nuit vint ; et, le dirai-je ?... tous deux ivres de leur bonheur, en proie au plus tendre délire, trop faibles pour modérer le tumulte de leurs sens, les jeunes amans s'oublièrent... et se séparèrent coupables ; mais en se répétant qu'ils s'aimeraient éternellement, et que la mort même ne pourrait les désunir.

Albin retourna le lendemain à la cour de son oncle, et l'armée coalisée pour la cause de la religion partit bientôt sous la conduite du sage Godefroi de Bouillon.

Le comte de Provence, malgré son grand âge, eût voulu prendre part à cette guerre ; mais sa présence était nécessaire dans ses états ; il resta donc avec quelques chevaliers, et un petit nombre de soldats pour garder les places fortes, et maintenir les vassaux dans le devoir.

Cependant le souvenir d'Albin occupait jour et nuit la pensée de Gabrielle. Elle se rendait tous les soirs au bosquet qui avait été témoin de leurs aveux ; et là, tirant de son sein l'anneau nuptial que son amant lui avait donné, elle priait le ciel de le lui rendre aussi fidèle qu'elle jurait de l'être.

Mais le ciel voulait éprouver son courage, et punir sa faiblesse.

Les rivaux du chevalier aux armes terribles, renouvelèrent bientôt leurs poursuites ; et, décidé à l'obtenir les armes à la main, s'il ne l'obtenait de bonne grâce, le fier Théobald, comte de Foix, l'un des plus riches et des plus puissans seigneurs du midi, demanda la main de Gabrielle. L'alliance était trop honorable pour que le comte de Provence la refusât. Il conseilla donc à Théobald de gagner la tendresse de la jeune princesse, et lui promit de le recevoir pour gendre dans deux mois.

Théobald se retira satisfait ; et le comte de Provence alla trouver sa fille, et lui dit qu'il était temps enfin de lui donner un époux, qu'il avait choisi le comte de Foix, qu'elle devait donc s'accoutumer à le regarder comme l'unique objet de son amour.

Gabrielle, frappée de la foudre, resta muette, et s'abandonna aux larmes ; le père attribua cette émotion au regret de le quitter, et chercha à consoler sa fille. Mais il s'aperçut bientôt que son cœur n'était plus libre.

Il voulut savoir qui elle osait aimer sans l'aveu de son père ; Gabrielle lui avoua que les vertus et le courage d'Albin de Champagne l'avaient rendue sensible pour la première fois, et que le ciel même ne pourrait bannir de son cœur son image adorée.

Le comte de Provence, furieux à ces paroles, lui défendit de prononcer son nom davantage, et la menaça de sa malédiction, si elle ne se disposait à obéir. Il s'éloigna ensuite et Théobald ne tarda pas à venir offrir ses vœux et sa main à celle qu'il aimait. Il fut reçu avec froideur, et aurait dû s'apercevoir combien il était odieux, si l'amour, et non l'intérêt, avait été son guide.

Il n'en poursuivit pas moins ses projets ; et l'instant fatal d'un hymen détesté arrivait à grand pas, quand Gabrielle reconnut qu'elle était enceinte.

Elle avait jusqu'alors formé la résolution de fuir la veille de son mariage, si ses pleurs ne pouvaient fléchir son père ou l'engager au moins à le différer. Mais quand elle sentit dans son sein le gage de son amour, elle se décida à devancer sa fuite, et l'exécuta le soir même.

Malheureusement une de ses filles qui n'était pas dans la confidence, la voyant disparue, courut l'annoncer à son père, qui envoya à sa poursuite.

Gabrielle, après avoir marché pendant fort long-temps, arriva accablée de lassitude auprès d'un bois solitaire. Elle s'y enfonça, s'assit au pied d'un arbre et se mit à pleurer. Hélas ! elle avait bien sujet de pleurer !... Seule maintenant dans le monde, exilée de la cour de son père, frappée peut-être de sa malédiction, séparée par les mers, de l'amant qu'elle idolâtrait, sans appui, sans asile, sans ressource, que ne devait pas craindre une jeune fille, dépourvue d'expérience, en se hasardant parmi un monde corrompu, et entièrement inconnu pour elle. Elle ne pouvait pas compter sur le travail de ses mains : on l'avait élevée en princesse ; et la molle éducation des grands

leur apprend à jouir des faveurs de l'inconstante fortune, comme s'ils ne devaient jamais éprouver ses funestes retours.

Tandis qu'elle se plongeait dans ces tristes pensées, elle entendit une voix qui lui criait de prendre courage. Elle se leva précipitamment, et aperçut derrière elle, à la lueur du crépuscule, un fantôme blanc qui s'évanouit aussitôt.

Cette vision la jeta dans de nouvelles réflexions ; elle ne pouvait définir ce qu'elle sentait ; quand le bruit des pas de plusieurs chevaux vint frapper son oreille. Elle reconnut sur-le-champ les chevaliers de la cour de son père qui accouraient à toute bride, ayant à leur tête le fier Théobald. Elle voulut les éviter ; mais elle n'avait point échappé à leurs regards, et ils furent auprès d'elle avant qu'elle eût fait cent pas.

Le comte de Foix, sans lui dire un seul mot, la fit monter sur un cheval et la reconduisit au palais. Son père voulut l'accabler de sévères reproches ; mais la voyant pâle, défaite, prête à défaillir, il ordonna qu'on la mît au lit et qu'on appelât son médecin. Puis il apaisa Théobald et lui dit de tout espérer du temps qui est aussi quelquefois le père de l'amour, comme il en est trop souvent le bourreau.

Le médecin, tout en déclarant que la princesse était dans un état alarmant, s'aperçut de sa grossesse. La prudence l'empêcha néanmoins d'en parler avant que Gabrielle fût rétablie. La maladie fut longue, et l'amante du tendre Albin ne dut son retour à la vie qu'aux plus grands ménagemens ou plutôt à un miracle de la tendresse maternelle qui lui donna la force de supporter la honte, le jour et les maux que l'amour lui causait.

Lorsque sa santé fut raffermie, le médecin n'eut pas besoin de parler. Il y avait cinq mois que le chevalier aux armes terribles avait quitté le sol de la Provence, et chacun s'aperçut aisément de l'état de la princesse. On peut juger de la colère de son père, quand il apprit cette nouvelle. Il jura de laver son affront dans le sang des perfides, et envoya des gardes à la porte de Gabrielle qu'il ne voulut plus voir.

Mais sa fureur n'était rien, si on la compare à la rage que ressentit alors le comte de Foix. Il cria hautement vengeance et demanda que les coupables fussent jugés. La mort, et une mort cruelle, était le prix d'une semblable faute.

On ordonna donc aux juges de se rassembler ; et Gabrielle parut chargée de liens devant son père.

Elle fut forcée de tout avouer, et le comte de Provence indigné, et repoussant avec horreur la fille qui le couvrait de honte, la maudit, et prononça la peine de mort.

Il allait se retirer aussitôt, quand il s'éleva un vieux chevalier qui demanda qu'on en retardât l'exécution de sept jours pour laisser le temps à son séducteur ou à quelqu'un qui soutînt ses droits, de se montrer en lice, comme défenseur de la coupable.

Les juges y consentirent, et on reconduisit Gabrielle dans son appartement. Les six jours qui devaient précéder sa mort, s'écoulèrent dans le deuil et les larmes, et personne ne sembla s'intéresser à la malheureuse princesse.

Quand le soleil du septième jour fut levé, les hérauts d'armes sonnèrent du cor, et on ouvrit la lice. Le tombeau de Gabrielle était creusé ; on devait l'y plonger vivante, si aucun chevalier ne soutenait sa cause. Théobald parut la fureur dans les yeux, et provoqua le téméraire qui oserait se mesurer avec lui pour la défense du crime. Tous les assistans restaient immobiles, quand on vit accourir à toute bride un chevalier inconnu, couvert d'armes noires et portant un panache, un écu sans devise, une épée et une écharpe, noirs comme ses armes. Son coursier était de même couleur. On lui ouvrit la barrière ; il salua la princesse, et courut sur Théobald. Sa visière était baissée et aucun des spectateurs ne pouvait voir son visage.

Le combat s'engagea ; les deux champions se portèrent des coups terribles ; mais la lutte était inégale, et Théobald tomba mourant et percé de coups sur la poussière.

Après ce premier exploit, le chevalier noir se retira au bout de l'arène ; tout à coup le frère du comte de Foix s'élança contre lui ; et roula bientôt à côté de Théobald sur le sable ensanglanté, perdant par trois blessures et son sang et la vie.

Trois autres chevaliers eurent le même sort, et nul n'osait plus se hasarder contre l'inconnu.

Alors le comte de Provence indigné chercha à recouvrer dans son courroux son antique valeur. Il monte un jeune coursier, et s'avance sur le

chevalier noir. Mais celui-ci, abaissant le fer de sa lance, refusa le combat. « Quoi ! lâche, tu crains la mort ?... s'écria le comte. — J'ai prouvé, répondit l'étranger d'une voix sépulcrale, que Victor de Champagne n'est point un lâche. — Victor de Champagne, reprit le comte... il est mort en descendant en Palestine. — Ô ciel ! se dit tout bas Gabrielle, Victor de Champagne ! le père de mon époux !... — Chevalier, continua le comte de Provence, tu nous trompes ; et je t'ordonne de te découvrir. — Je pourrais braver tes menaces, répondit l'inconnu, et m'échapper, malgré tous tes efforts ; mais tu le veux ?... Vois donc ?... »

À ces mots, il leva sa visière et montra la figure épouvantable d'un spectre. Tous les assistans frémirent ; et, après un moment de silence, le fantôme, ouvrant sa bouche décharnée, parla en ces termes : « Peuples de la Provence, j'ai reçu la mort, en mettant un des premiers le pied sur la Terre Sainte. Mon fils combattait à mes côtés. Je connaissais son amour. Le ciel m'a révélé dans la tombe le malheur de votre princesse ; j'en suis sorti pour punir ses accusateurs par l'ordre de ce Dieu qui a dit : *Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre !*... Quand l'Éternel a pardonné, serez-vous plus inflexibles que lui ? »

En disant ces paroles, le spectre disparut, et tous les assistans demandèrent la grâce de la princesse. Le comte de Provence ne répondit rien, et rentra dans son palais. On porta la princesse dans sa chambre, et la foule se retira.

Cependant Albin moissonnait des lauriers dans les champs de la Palestine ; et toujours fidèle à son amante, toujours occupé d'elle, il était loin de soupçonner tout ce qui se passait en Provence, quand il en fut averti par un songe.

Il alla trouver l'ermite Pierre, le cœur rempli d'alarmes, et lui demanda ses sages avis. Pierre l'écouta avec bonté, lui dit de compter sur l'appui du ciel, et de venir le trouver le lendemain.

Sur le soir, le saint ermite se mit en prières, et implora les lumières du Dieu de clémence.

À peine fut-il endormi, que le père d'Albin lui apparut, revêtu des mêmes armes qui le couvraient, quand il donna la mort au rival de son fils. « Celui qui pardonne les faiblesses, lui dit Victor, m'envoie vers vous pour vous

ordonner de conduire demain mon fils en Provence, et de l'unir à Gabrielle. » L'ombre s'évanouit ; et Pierre s'éveillant rendit grâces à l'Éternel.

Le lendemain, dès que l'aurore eut dissipé les ténèbres de la nuit, Albin se rendit à la tente de l'ermite. « Suivez-moi, mon fils, lui dit Pierre. » En même temps il le conduisit au bord de la mer où ils s'embarquèrent. Et, après une heureuse navigation, ils reconnurent le beau ciel de la Provence.

Pierre se présenta devant le comte et lui dit : « Que le bonheur et la paix du ciel descendent sur votre tête !... » Le comte, reconnaissant le vénérable ermite, s'inclina profondément, et lui demanda ce qui pouvait l'amener de la Terre Sainte sur le sol de la Provence. « L'ordre de l'Éternel, répondit Pierre. Le Père de tous les humains oublie les plus grands crimes, et vous ne pouvez pardonner les erreurs... Voici l'époux que le ciel donne à votre fille. » Et en même temps il fit entrer Albin qui se jeta aux genoux du comte, en avouant une faute qu'il venait réparer.

Le comte de Provence, ému, étonné, ne put rien refuser à l'envoyé de Dieu. Il fit avertir sa fille qui accourut, tressaillant de surprise et de joie. Son père mit sa main dans celle de son amant, et ordonna de tout préparer pour les noces.

Elles se célébrèrent le lendemain avec une pompe extraordinaire ; le peuple, avide de fêtes, s'y porta en tumulte ; car pour le vulgaire, tout ce qui est rare a des attrait, la mort d'un grand coupable, comme l'hymen d'un grand prince.

Pierre donna aux époux la bénédiction nuptiale, et leur promit d'heureux jours ; après quoi il retourna à l'armée chrétienne.

C'est, dit-on, depuis ce temps qu'on a aboli les peines terribles qui expiaient les faiblesses des jeunes filles ; et cette indulgence n'a pas laissé d'augmenter un peu, tous les ans, le nombre des nouveaux nés.

FIN DU PREMIER VOLUME.

LE SORCIER AGRIPPA.

AGRIPPA avait toujours désiré d'apprendre la magie. Il s'était donné toutes les peines du monde pour obliger le diable à se montrer à lui, sans qu'il eût encore daigné lui laisser voir sa face. Apparemment qu'il voulait éprouver sa constance ; car on sait qu'ordinairement il ne se fait pas long-temps prier.

Un soir que ce grand homme s'était égaré, en songeant aux puissances infernales, il fut surpris par la nuit au milieu d'un bois, et comme il ne savait de quel côté tourner ses pas, il allait se coucher au pied d'un arbre, lorsqu'il aperçut un esprit follet sous la figure d'une flamme brillante, qui lui fit signe de le suivre.

Il s'avança sans hésiter ; et après avoir marché une bonne heure, l'esprit follet se fondit dans un marais au bord duquel était un gros arbre. Il pensa, en homme sensé, que cet arbre était mystérieux ; c'est pourquoi, à force de chercher, il ne tarda pas à découvrir qu'on y avait pratiqué une petite porte. Il se hâta de l'ouvrir, et descendit par un petit escalier noir, dans une caverne obscure et profonde, éclairée faiblement par quelques lampes sépulcrales.

Il s'arrêta pour examiner le lieu où il se trouvait, et vit sortir du fond de la grotte un gros homme, haut de quatre pieds, couronné de six petites cornes, et tenant en main une longue baguette noire. Ses vêtements étaient bruns, et la couleur de son visage d'un roux très-foncé. La lèvre inférieure lui tombait sur l'estomac. Il paraissait fort vieux ; et le temps ne lui avait laissé que sept dents, quatre en haut et trois en bas, qui, longues d'un bon doigt, se croisaient admirablement et lui donnaient un aspect vraiment épouvantable.

Agrippa, tout intrépide qu'il était, frémit de peur, en voyant cette physionomie extraordinaire, et voulut prendre la fuite ; mais le gros homme fit un signe avec sa baguette, et le nouveau venu eut beau pousser contre l'air, il ne put bouger de sa place. « Ma mine t'effraierait-elle ?... dit le

maître de la grotte en souriant gracieusement ; sois tranquille, tu seras ici le bien reçu ; car j'ai de l'affection pour toi. — Qui êtes-vous donc ? demanda Agrippa. — Je suis, répondit l'homme noir, le fameux sorcier Merlin, fils du diable Léonard. Il y a six cents ans que je vis ici fort tranquille, par le moyen de l'or potable. Je sais bien que je commence un peu à vieillir ; mais quand je me trouverai trop décrépité, j'irai retrouver ma famille. Pour toi, je te veux du bien, parce que je te vois curieux de suivre mes traces ; c'est pourquoi, si tu te tires avec courage des épreuves que je te prépare, tu deviendras bientôt aussi fameux que moi. — Ah ! monseigneur, s'écria Agrippa tout joyeux, tous mes vœux vont donc être comblés ! »

Merlin, le voyant bien décidé, marmotta quelques paroles qui produisirent un grand coup de tonnerre ; la grotte trembla, et Agrippa se sentit emporté dans un tourbillon avec son protecteur.

Il se trouva dans un pays qu'il ne connaissait point ; et Merlin lui dit : « Tu marcheras toujours devant toi, jusqu'à ce que tu rencontres la femme blanche ; tu lui diras que c'est moi qui t'envoie à elle, et tu apprendras ce que tu veux savoir. Mais comme ce voyage doit durer quinze jours et que je ne peux t'accompagner plus loin, voici quinze pastilles qui te suffiront pour la route. » Après ces mots, il le quitta.

« Parbleu ! dit Agrippa, quand il fut seul, voilà une bonne pâte de sorcier ! On a bien raison de dire qu'on trouve en cherchant ; si je n'avais pas eu autant de persévérance, je ne serais pas aujourd'hui à la veille d'apprendre le fin de la magie... Mais quinze pastilles pour quinze jours, c'en est justement une chaque matin. Voyons, j'en dois d'abord manger une avant de me mettre en route ; j'y trouverai peut-être des forces... »

En même temps, il avala la première pastille, qui lui sembla délicieuse, et il commença à marcher. Chemin faisant, il ne put s'empêcher d'en manger deux autres ; et s'il ne fit pas un plus grand dégât dans la boîte, c'est qu'il se piquait d'être fort sobre. Il avança raisonnablement sa route ce jour-là, et passa la nuit au pied d'un arbre qui se rencontra à propos sur le bord du sentier qu'il suivait.

Le second jour, il ouvrit la boîte, et eut toutes les peines du monde à s'empêcher d'avaler plus de cinq pastilles. Le troisième jour, il mangea les sept autres, prétendant qu'il marcherait mieux, lorsqu'il n'aurait plus sur soi

ce sujet de tentation, et qu'elles seraient aussi-bien dans son ventre que dans sa poche.

Mais le quatrième jour, quand il voulut se remettre en marche, il eut faim ; et n'ayant rien pour l'apaiser, il se sentit affaiblir étrangement et se repentit de sa gourmandise. Néanmoins comme les aboiemens immodérés de son estomac redoublaient, et qu'il se désespérait de perdre ses forces à chaque pas, il s'arrêta pour méditer à ce qu'il devait faire, et chercher des yeux quelque aliment dans la vaste plaine où il se trouvait.

Mais il ne découvrit rien, qu'une petite poule noire qui venait à lui à tire d'aile et s'abattit à ses pieds. Agrippa, comprenant ce que cela signifiait, lui tordit le cou, l'ouvrit, goba un œuf qu'elle avait dans le corps, et qui le restaura merveilleusement ; puis creusant un trou, il enterra la poule à un pied de terre, en prononçant certaines paroles qu'il savait depuis longtemps. Aussitôt un manche à balai se vint placer entre ses jambes, l'enleva fort lestement et se mit à galoper avec tant de vitesse, que l'Andalousie ne produira jamais de coursiers aussi agiles.

En moins d'une heure, cette monture magique le déposa au pied d'une haute montagne et s'envola sans que le chercheur d'aventures pût savoir où elle allait ; mais il reconnut bien que ce service lui venait encore du sage Merlin, et lui en rendit grâces dans le fond de son cœur.

Cependant il ignorait s'il devait côtoyer la montagne ou monter au sommet ; et comme elle était fort escarpée, il ne se sentait pas grand désir d'en connaître les curiosités ; lorsque abaissant les yeux, il aperçut sous un buisson un petit nain, haut d'une coudée qui lui faisait signe d'approcher. Agrippa, tout en le saluant, s'étonna de le voir si mal bâti ; car il avait une épaisse barbe fourchue, tirant sur le jaune, un tapabor en pain de sucre sur la tête, une petite queue de lézard et deux pieds de bouc ; son front était décoré de deux cornes bien effilées : cette dernière circonstance lui fit présumer que ce pouvait être un diable ; et il suspendit son jugement, sachant par expérience, que, comme l'a dit sagement Ésope, un vase ridicule et difforme peut contenir une liqueur excellente.

Le voyageur s'avança donc et demanda au nain s'il pouvait lui indiquer sa route. — « Certainement, répondit-il, je suis le petit diable que vous

appelez, vous autres, maître Martinet ; c'est moi qui remets les gens dans le bon chemin, et surtout ceux de ton espèce. Viens, et sois tranquille. »

En même temps, il prit Agrippa par la main, et après l'avoir fait marcher quelques instans autour de la montagne, il s'arrêta au bord d'un escarpement extrêmement roide ; il frappa du poing sur une grosse caisse qui se trouvait là exprès ; et le bruit épouvantable que ce coup produisit, fit sortir d'un trou le bouc noir. C'était le Pégase de ceux qui voulaient escalader cette montagne.

Le petit diable lui dit de porter Agrippa à la tour des sortilèges ; et le docile animal se vint présenter devant lui. Agrippa lui sauta sur le dos, serra la main de maître Martinet, en lui disant adieu, et fut en un clin d'œil à la porte de la tour. Il remercia son porteur qui s'en retourna paisiblement à son gîte.

Agrippa monta l'escalier de la tour qui était de cent onze marches, et entra dans une salle ronde, au milieu de laquelle était servi un repas appétissant. Son couvert était mis, il se plaça donc bien vite à table, et mangea de la bonne façon. Ce qui le surprit, c'est que tous les mets étaient à la sauce blanche et qu'il était servi par des farfadets qui se rendaient à tout instant invisibles et ne répondaient à aucune de ses questions. Quoiqu'il soit assez rude à un honnête homme de perdre ainsi ses paroles, Agrippa n'en étranglait pas moins ses morceaux et buvait le vin blanc à plein verre.

Après qu'il eut dîné, il entendit un grand coup de tonnerre, et vit entrer, au milieu des éclairs les plus brillans, une troupe de chats, gros comme des bœufs, ayant chacun trois têtes, et une housse de damas violet sur la croupière. Ils marchaient deux à deux, en bon ordre, et précédaient le palanquin de la femme blanche. Ses vêtemens, ses yeux, sa figure, ses mains, ses cheveux, étaient d'une blancheur qui pouvaient le disputer à la neige ; et les quatre diables qui la portaient étaient blancs comme elle.

Elle s'arrêta au milieu de la salle. Agrippa, qui s'était levé à la vue du cortège, alla au-devant de la dame d'un pas assez mal assuré, soit qu'il fût en ce moment un peu timide, soit qu'il eût alors une petite pointe de vin. « Je sais ce qui t'amène, lui dit la femme blanche, et la mère du sage Merlin n'a rien à refuser à son fils. Tu veux connaître la magie ; il est de notre devoir de te l'apprendre, puisque ce bienfait doit tourner à notre honneur et

gloire. Un de mes gardes va te conduire à la chambre des épreuves ; tu t'empareras d'une des boîtes qui renferment l'onguent miton-mitaine, que le diable, mon époux, grand maître des sabbats, donne à ses protégés pour guérir les blessures, jeter les sorts, remédier aux maléfices, et graisser les cuisses de ceux qui vont au sabbat. »

Alors la dame fit un geste, et l'un des chats à trois têtes prit la main d'Agrippa qu'il conduisit à la chambre des épreuves, en lui recommandant de ne point reculer, et de dire dans toutes ses frayeurs : *Kor, mor, nor, por !* en mettant une main sur la tête, et l'autre sur les fesses.

Le héros marcha vers un coin de la salle que son guide lui avait désigné ; et aperçut, sur une estrade noire, le grand dragon rouge, qui tenait entre ses griffes les boîtes d'onguent et paraissait endormi. Il avança la main pour se saisir de ce qu'il cherchait, et le dragon rouge se réveillant aussitôt, ouvrit une gueule énorme et montra les dents à l'audacieux Agrippa.

Celui-ci, résolu à brusquer les choses, et encore tout frais averti par le chat à trois têtes, se campa fièrement devant le dragon dans la posture d'ordonnance et récita les mots mystérieux. Le gardien satisfait, et ne regardant plus l'étranger comme un profane, laissa tomber une des boîtes.

Agrippa se baissa pour la ramasser. Mais, à la vue d'un petit serpent qui faisait plusieurs cercles à l'entour et lui sifflait au nez d'un air mutin, il recula lestement et sentit un mouvement de frayeur. À l'instant, le serpent se développa, devint gros comme une poutre et long de plusieurs aunes, et courut sur le chercheur de graisses pour l'étrangler.

Agrippa se ressouvint fort heureusement de ce qu'il avait à faire. Il plaça les mains et dit les paroles, en faisant la grimace, et le serpent s'évanouit en fumée.

Il fallait que cet homme-là fût bien intrépide ; car, malgré toutes les peurs qu'il venait d'avoir, il se baissa de nouveau et ramassa hardiment la boîte. Comme chacun est curieux de savoir ce qu'il possède, il l'ouvrit et il en sortit un crapaud, vêtu de velours cramoisi, qui se mit à courir par la chambre, en hurlant comme un petit loup de six mois.

À sa voix, il se fit un bruit sourd qui annonçait quelque nouvelle apparition. C'était celle du grand diable Léonard. Celui-là est assez bien fait et ne se montre guère que sous des formes supportables. Il se présenta alors

à Agrippa en cavalier botté et éperonné, portant l'épée au côté droit. Il n'avait de difformes que ses deux cornes, qu'il n'abandonnait jamais, pour faire voir sa profession.

Il prit la boîte d'Agrippa, l'emplit d'onguent et la lui remit entre les mains, en lui disant que ses expériences étaient finies, qu'aucun des enfans des hommes ne s'était montré aussi courageux que lui, et qu'il serait, après Merlin, le premier sorcier du monde. Je vais te conduire au sabbat, continua-t-il, pour te recevoir en cérémonie. En achevant ces mots, Léonard le saisit par le bras, Agrippa s'oignit habilement les cuisses, et ils volèrent tous deux le plus joliment du monde à la grande assemblée.

Les convives attendaient sous un chêne leur vénérable chef. Léonard les voyant réunis, se rangea bien vite à son devoir et alla s'asseoir sur le trône, au milieu du cercle aride où le sabbat allait se célébrer. Agrippa fut frappé singulièrement de le voir sitôt changé de forme ; c'était, il n'y a qu'un instant, un homme bien taillé ; c'est maintenant un grand bouc plein de gravité, ayant trois cornes au front, dont la plus haute jette un éclat éblouissant. Il a de plus un visage au derrière, entre la queue et les fesses.

Tandis qu'Agrippa le considérait, des sorcières qui battaient l'eau avec des gaules blanches firent gronder le tonnerre et tomber la grêle. Les ténèbres s'épaissirent et le lieu ne fut plus éclairé que par la corne lumineuse du grand diable Léonard.

Alors le maître des cérémonies donna le signal de l'adoration ; tous les assistans s'avancèrent vers leur doyen et lui baisèrent à genoux le visage de derrière, en tenant la chandelle à la main. Agrippa, son tour venu, prit, comme tous les autres, la chandelle des mains d'un petit diable qui n'avait pas de bras, et baisa le postérieur de Léonard.

Ensuite le maître des sabbats le présenta aux sorciers en qualité de frère, et lui donna un coup de corne au bas de l'épine du dos pour le marquer du grand signe. Après quoi on s'assit au banquet.

Léonard fut de fort bonne humeur, et eut soin de bien fêter son nouvel hôte.

Dès qu'on eut mangé, on commença les danses ; et chacun prit les divertissemens qu'il voulut. Le doyen envoya à Agrippa un joli diable femelle avec qui le nouveau sorcier s'émancipa plus d'une fois. Enfin le

coq chanta, tous les sorciers se dispersèrent, et Agrippa se retrouva dans son lit avec sa diablesse qui ne le quitta plus, le suivant depuis sous la figure d'un chien noir, et ne reprenant sa forme gracieuse que pendant la nuit.

Agrippa devint, comme il l'avait désiré, un sorcier fort célèbre ; et, quoiqu'on ait dans le temps publié sa mort, on assure qu'il vit toujours et qu'il vivra long-temps encore dans les montagnes des Pyrénées, d'où il envoie de temps en temps ses influences sur la terre.



LE CHÂTEAU DU DIABLE.

NON loin de la ville d'Utrecht, le peuple montre avec effroi le château du Diable. C'est un édifice hideux et bizarre, bâti de rocailles et décoré de peintures effrayantes, de monstres, de démons à longues queues, de bas-reliefs représentant des damnés, des flammes et tout ce que l'imagination a placé de plus horrible aux enfers.

Depuis bien des années, nul n'osait habiter ce lugubre manoir. Le diable, disait-on, en avait fait son séjour. Il y venait, le treize de tous les mois, faire le sabbat, célébrer ses orgies ; et de mémoire d'homme, on citait bien vingt personnes qui avaient eu le cou cassé, en cherchant imprudemment à passer la nuit dans un lieu si dangereux.

On racontait là-dessus plusieurs histoires effroyables qui faisaient dresser les cheveux et glaçaient le sang jusque dans le cœur.

Cependant un jeune seigneur hollandais, indocile aux leçons de l'expérience, fut assez hardi pour visiter le château du Diable. Il fit plus ; il se décida à y passer quelques nuits et à examiner de près la conduite de ceux qui le hantaient. Mais il eut la précaution de se faire accompagner de deux valets robustes et courageux et d'un enchanteur habile, devant qui toutes les puissances de l'enfer n'osaient dire un mot.

En conséquence, le treize du mois de novembre, il se rendit bien armé, avec ses trois compagnons, dans l'enceinte redoutée du château du Diable. Le silence qui régnait dans les cours et dans les galeries, ne les effraya point, et ils se disposaient à entrer dans la première salle, quand il se présenta une vieille femme qui leur défendit d'approcher.

Le jeune seigneur se sentit en même temps frappé d'une main invisible qui le tenait immobile et l'empêchait de faire un pas. Il se tourna vers l'enchanteur et réclama son secours. Celui-ci, reconnaissant les prestiges du diable, conjura la vieille femme qui, changeant tout à coup de forme, s'enleva sous la figure d'un griffon. Mais, voulant se venger du tour qu'on

lui jouait, elle s'arrêta sur les deux valets de chambre qui suivaient les pas de leur maître, et les empoignant tous deux par le bout du nez, elle les emporta malgré leurs cris, et s'envola avec eux si haut et si vite qu'on n'eut pas le temps de la voir opérer. Le magicien ne sut trop que dire à cela ; il promit toutefois au jeune seigneur de les lui faire rendre le lendemain ; après quoi, ils s'avancèrent dans les premières salles, où ils ne trouvèrent que le désert, le silence et quelques ossemens à moitié réduits en poussière.

Ils pénétrèrent enfin à la porte du salon principal. Le bruit qu'on y entendait, contrastait tellement avec le calme éternel de ces lieux, que le jeune seigneur ne put se défendre d'un mouvement de crainte. « Rassurez-vous, lui dit l'enchanteur, vous n'avez rien à redouter près de moi. » En disant ces mots, il lui mit au cou une amulette enchantée et ouvrit la porte. Un ours énorme, étendu au milieu de la chambre, se leva brusquement et vint à lui en poussant des hurlemens terribles. Le jeune homme stupéfait n'eut que la force de tirer son épée qui se brisa, en touchant le monstre... Cet accident le fit tomber à la renverse ; et il ne revint à lui que quand, d'un signe tout puissant, l'enchanteur eut forcé l'ours endiablé à sortir en rugissant.

L'animal ne fut pas plutôt dehors qu'on vit tomber, du milieu du plafond, des gouttes de sang qui se succédaient trois par trois, de seconde en seconde,... et des quatre coins de la salle, on entendit des gémissemens plaintifs... « Où sommes-nous, grand Dieu ! s'écria le jeune homme. » Il s'avança vers l'un des coins du salon, et aperçut sur un lit ensanglanté, un squelette chargé de chaînes, dont le cœur, par un prodige inouï, battait encore au milieu des ossemens desséchés. Les yeux restaient aussi et se roulaient avec une rapidité horrible dans leurs orbites décharnés...

Le magicien, craignant qu'un plus long examen ne troublât l'esprit du jeune seigneur, en lui présentant de nouvelles horreurs, fit une conjuration, tourné vers le soleil levant, et il s'éleva du milieu de la salle une branche de myrte vert, qu'il brûla avec des cérémonies magiques. Le charme ne fut pas plus tôt achevé, que tout changea en un instant. Ce repaire de morts devint un appartement magnifiquement paré ; un souper délicat fut servi, par des mains invisibles, sur une table de marbre, et, les frayeurs étant un peu dissipées, les deux amis se mirent à table, et se restaurèrent avec la cuisine du diable.

Comme ils étaient au dessert, il se fit entendre un grand bruit extérieur ; la nuit vint subitement, la foudre gronda, l'éclair sillonna l'obscurité de l'air ; et jamais le fracas d'une artillerie complète n'égala le bruit qui se fit alors dans les environs du château du diable. Enfin, la foudre tomba sur la table et l'engloutit ; la salle parut enflammée, le plafond s'entr'ouvrit, et il en tomba une légion de monstres vomis par l'enfer, qui commencèrent à danser, de la façon la plus grotesque, en attendant le reste de la bande ; elle s'augmentait de minute en minute. Des démons ailés, des démons cornus, des démons ardents, des sorciers à cheval sur des boucs, des sorcières à califourchon sur des manches à balai, descendaient par le trou du plafond et dansaient de toutes leurs forces, du moment qu'ils mettaient pied à terre. Le magicien s'était rendu invisible à toute cette troupe, et avait fait partager cette propriété à celui qu'il protégeait. Une vieille sorcière parut bientôt, apportant un petit enfant nouveau-né, qu'on égorgea dans un coin, et qu'on fit rôtir pour le banquet. Enfin, il tomba d'en haut une grande cruche noire, devant laquelle chacun se prosterna respectueusement. Le diable en sortit, et les danses recommencèrent.

Mais si les deux étrangers avaient pu échapper aux regards de la bande infernale, ils ne trompèrent point les yeux clairvoyans du grand maître des sabbats. Il poussa un grand cri ; le voile magique, qui couvrait le jeune seigneur et le magicien, s'évanouit pour tout le monde, et la troupe entière s'envola en hurlant. Le plafond se referma ; l'obscurité revint, et le silence avec elle.

« — Allons nous coucher, dit le magicien... — Quoi !... ici ?... — Pourquoi non ?... — Mais le diable peut venir... — nous tirer par les pieds ?... N'ayez pas peur, je suis là. » En même temps il se jeta sur le lit du spectre qui avait causé tant d'effroi au jeune seigneur, et lui conseilla d'en faire autant. Celui-ci le fit en tremblant, n'osant démentir tout-à-fait sa réputation de courage, mais gémissant de la nécessité de la soutenir contre de si rudes épreuves. Il est inutile de dire qu'il ne dort point ; d'ailleurs, il n'en eut pas le temps, car à peine fut-il couché auprès de l'enchanteur, que le bruit des chaînes leur fit lever la tête. Le spectre dont ils occupaient le lit parut devant eux et s'écria : « Malheur à qui trouble ceux qui reposent dans le sein de la mort !... » Et, comme on ne lui répondait pas, il s'avança vers les deux étrangers pour leur tordre le cou. — Arrête, dit d'une voix forte

l'intrépide magicien ; je t'ordonne de me dire qui tu es ? ce que tu veux ? d'où tu viens ?... Le spectre étonné trembla devant son maître ; et, reconnaissant que toute résistance était vaine, il parla en ces termes :

— Pourquoi me forces-tu à rompre le silence que je garde depuis cent ans ?... Je me nomme *Lenderbonn* ; celui qui fonda ce château me prit à son service dans mes jeunes années. Il n'était point marié. Un soir qu'il se baignait pendant un beau clair de lune, il aperçut à quelques pas de lui une jeune personne qui se noyait : voler à son secours, la saisir, la sauver, tout cela ne fut qu'un mouvement. La jeune fille était belle, il l'épousa ; mais elle aimait la solitude, et il vint avec elle habiter ce séjour, devenu si fameux. Son épouse lui donna un fils ; mais à peine fut-il venu au monde, qu'elle disparut avec lui. Les sages du temps, consultés là-dessus, répondirent que mon maître, en croyant épouser une femme, avait épousé un démon succube ; et ils devinèrent juste. Cette nouvelle le frappa tellement, qu'il jura de passer désormais ses jours dans un éternel célibat. Ses plus douces occupations étaient depuis lors, la chasse et la pêche. Un jour que je parcourais avec lui la forêt voisine, il m'aperçut derrière un arbre touffu, me prit pour un loup, et m'envoya dans l'autre monde. Je ne fus pas peu étonné d'y trouver sa femme ; « Lenderbonn, me dit-elle, retourne sur la terre, j'y ai laissé un époux qui me fut *infidèle*, ainsi que mon art me l'a appris ; donne-lui la mort... » Je fus forcé d'obéir ; et depuis, j'ai étouffé de même tous les mortels qui ont osé pénétrer jusqu'ici. Mais, quoique je ne sois coupable que par force, je subis pourtant chaque jour la punition des meurtres que je commets, et le sacrifice d'une poule noire par une main innocente peut seul mettre un terme à mes supplices...

Le magicien satisfait promit au spectre de le délivrer de ses peines, s'il voulait lui ramener les deux valets que la vieille avait emportés. La chose fut faite en un instant ; les quatre compagnons sortirent du château, et le désensorcelèrent le lendemain, en sacrifiant la poule noire.

= On doit chercher partout un but moral. En conséquence j'observe ici qu'il ne faut plus s'étonner si les femmes veulent qu'on leur soit fidèle, puisque le diable étrangle ceux qui ne le sont pas.



L'AUBERGE ISOLÉE.

ANECDOTE.

UN marchand juif de la ville d'Avallon, revenant d'un long voyage de commerce, était obligé de traverser une forêt de la Lorraine, fort étendue, et où l'on ne pouvait s'arrêter que dans une méchante auberge assez mal renommée. Quoiqu'on le dissuadât d'aller outre, avant le lendemain, comme il avait encore quelques heures de jour, et qu'il était pressé d'ailleurs par le désir de revoir sa famille, il ne voulut rien écouter et se hasarda seul dans le bois. Il était néanmoins accompagné d'un chien vigoureux et fidèle, et était monté sur un bon cheval.

La nuit ne tarda pas à étendre ses voiles et rendit plus obscure encore cette forêt, où le soleil ne pénétrait jamais. Comme il marchait avec précaution, à cause des trous et des fondrières qui garnissaient la route, il crut bientôt entendre du bruit à peu de distance. Il écouta attentivement, et reconnut plusieurs voix tout proche de lui. Il voulut presser son cheval qui mit le pied dans une ornière et se renversa. Aussitôt trois grands diables, armés jusqu'aux dents, lui portent le poignard sous la gorge et lui demandent sa bourse. Comme c'était le fruit de ses longs travaux et de ses voyages, le marchand tenait à la conserver, et cette proposition lui saignait le cœur, quand son chien vint à son secours.

L'animal généreux, qui tient sa vie pour rien lorsque celle de son maître est en danger, se précipita sur le plus déterminé des trois assassins et le mit en un instant hors d'état de nuire. Les deux autres qui craignaient pour eux le même sort, ne lui laissèrent pas le temps de venir sur eux, et lui lâchèrent leurs pistolets dans la tête.

Mais cette diversion donna au Juif le moyen de s'échapper. Il se coula le long des arbres qui bordaient la route ; et, dès qu'il se crut assez éloigné du

danger, il se coucha dans un fossé rempli d'herbe, ou plutôt il y tomba à demi-mort ; car la frayeur avait glacé ses sens et l'avait privé de toutes ses forces. Il attendit là en tremblant que le ciel daignât le secourir, et il eut encore le surcroît d'alarme, d'entendre les deux brigands passer plusieurs fois tout près de lui, le cherchant avec des juremens et des imprécations effroyables.

Enfin, quand tout fut rentré dans le calme et qu'il se crut bien seul, il ranima tout son courage, se leva et marcha doucement à la recherche d'un gîte plus commode. Il aperçut au bout d'un quart d'heure, l'auberge dont on lui avait parlé, et se décida à y entrer, en regrettant son cheval et surtout son pauvre chien. Il frappe à la porte ; on lui ouvre, non sans l'avoir fait longtemps attendre.

La mine sinistre de l'aubergiste et de son fils, le mouvement que sa vue leur fait faire, leurs habits souillés de boue et de sang, et peut-être la disposition de son esprit, ou plutôt ces pressentimens secrets qui ne trompent guère, tout l'effraie, et lui dit que ces hommes sont ses deux assassins qu'il n'a pu distinguer dans l'obscurité du bois et de la nuit. Son effroi redouble quand il voit entrer la femme toute en larmes, et pleurant, lui dit-elle, la mort de son autre fils qui vient de mourir... Néanmoins il ne témoigne rien et demande à souper ; on le conduit dans une chambre puante, où on lui sert une omelette, du vin, et on le laisse en emportant la clef.

Cette nouvelle circonstance achève de l'épouvanter. Il examine sa chambre, cherche à en sortir ; mais il n'y a qu'une fenêtre, et le volet en est solidement fermé au dehors : le bruit pourrait le trahir... Il va à son lit qui n'a point de rideaux ; il regarde le dedans de l'alcôve et aperçoit au-dessus du traversin un grand trou dans le plancher, fermé avec des planches mal jointes. Le malheureux Juif croit alors toucher à sa dernière heure ; il se promène avec agitation, et sent auprès de la cheminée une espèce de trappe qui fléchit sous ses pas. Après avoir long-temps hésité, il la lève ; c'est un trou qui renferme une vingtaine de cadavres nus... « Grand Dieu ! dit-il en lui-même, je suis perdu !... père Abraham ! Daignez me tirer de ce repaire ; si je survis à cette nuit épouvantable, je serai le plus honnête homme du monde. »

Après cette prière, il se trouve plus fort, court de nouveau examiner son lit ; les draps sont teints de sang !... mais les momens sont précieux ; il se hâte de profiter d'une idée salutaire que le ciel lui envoie. Il cache dans la paille du lit, l'omelette qu'il soupçonne empoisonnée, se déshabille, tire de la trappe celui des cadavres qui lui paraît le plus frais, le revêt de sa chemise, le couche dans le lit ; et lui, nu comme un ver, descend dans le trou avec sa bourse, referme la trappe sur lui et se blottit sous les corps morts.

À peine y était-il immobile, qu'il entendit marcher au-dessus de sa chambre. L'aubergiste, sa femme et son fils ôtèrent les planches qui couvraient l'ouverture que le marchand avait vue au haut du lit. « Il est temps, dit la femme. — Est-il bien endormi ? demanda le mari. — Oui, oui, répondit le fils ; il dort comme un capucin. — Bien, ajouta le père ; il dormira encore long-temps. » Aussitôt ils laissèrent tomber sur le cadavre une meule de plomb qui le brisa une seconde fois ; et, les planches remises, ils se retirèrent.

On juge aisément quelle fut alors la situation du pauvre marchand, combien il s'applaudit de son invention et les saintes résolutions qu'il devait faire. Il était tellement troublé, qu'il ne s'apercevait point de l'odeur insupportable, ni du voisinage des cadavres qui partageaient son triste lit.

Mais environ une heure après sa première expédition, l'aubergiste entra dans la chambre, toujours accompagné de sa femme et de son fils. Il ôta la masse de plomb, qu'il avait jetée sur l'estomac du mort, et le trouvant déjà glacé : « Diable ! dit-il, il est tout froid. L'omelette avait opéré, à ce qu'il paraît. Mais je t'assure, femme, que je ne crois pas me tromper, quand je le dis que c'est là l'homme que nous avons attaqué dans le bois, et dont le chien a étranglé Jérôme... » Et tout en disant ces mots, il prit le cadavre et le jeta dans la trappe avec les autres.

Sa femme et son fils cependant visitaient les habits et les poches du Juif, et n'y trouvant rien, non plus que sous le traversin, ni sur la table, que quelques pièces de monnaie, ils sortirent désespérés de n'avoir pas fait un meilleur coup.

Le jour parut bientôt ; et, comme on eut ouvert le volet de la fenêtre qui éclairait la chambre, le Juif aperçut à travers les jointures de la trappe

quelques rayons du soleil ; et, remarquant que tout était calme, il se décida à sortir de ce lieu affreux où il avait passé une si mauvaise nuit.

Il se débarrassa comme il put, leva le couvercle de sa prison et remonta en tremblant dans la chambre mortelle. Il s'habilla lestement, car on n'avait encore rien emporté de ses vêtements, sauta par la fenêtre et se mit à courir au hasard dans la forêt.

Il arriva dans un petit bourg, où il raconta tout ce qui lui était arrivé ; le maire de l'endroit envoya deux paysans chercher un renfort de gendarmerie ; et le soir, le marchand retourna plus rassuré à l'auberge, escorté d'une douzaine d'archers qui l'investirent. On s'empara de ceux qui l'habitaient, on visita les lieux, on connut leurs crimes ; l'aubergiste, sa femme et son fils, terminèrent leur vie dans les derniers supplices, et l'auberge fut rasée.

(Cette anecdote m'a été autrefois racontée par le marchand juif qui en fut le héros ; et il m'a assuré qu'elle l'avait tellement effrayé, qu'il n'avait plus osé voyager depuis).



SAINT PIERRE ET SAINT PAUL,

NOUVELLE.

MADAME Duparc était restée veuve à trente-cinq ans, avec une jeune fille de seize. La mère, qui était fort dévote, avait beaucoup de confiance au bienheureux saint Paul, son patron ; et la fille, dont l'âme était apparemment moins attachée au ciel qu'à la terre, avait placé toute sa dévotion dans un jeune cousin extrêmement aimable, qui répondait à son amour avec toute la tendresse possible.

Charles Duparc avait vingt-deux ans ; depuis long-temps il était accoutumé à voir sa jeune et jolie cousine, il avait formé la douce habitude de ne plus voir qu'elle, de l'aimer, de le lui dire ; et il était rare qu'on ne les trouvât pas ensemble. Tous les soirs, ils se répétaient le serment d'être fidèles ; et cette union paraissait si bien assortie que rien probablement ne pouvait l'empêcher.

Cependant madame Duparc aurait mieux aimé que sa fille se fît religieuse, qualité qui était à ses yeux au-dessus de celle de reine. C'est pourquoi, avant de se décider absolument au mariage de Caroline, elle eût plutôt passé un an, sans toilette, qu'un jour sans prières. Elle conjurait saint Paul avec larmes et instances de daigner lui dire un mot là-dessus, et de se montrer à son humble servante. Elle priait si haut que saint Paul, se trouvant un soir dans son église, ne put l'entendre sans compassion, et lui dit gravement ces paroles : « Femme, votre demande est juste, et je serais un saint de contrebande, si je n'y satisfaisais pas ; retournez donc à votre maison, préparez-y, dans le silence, un repas pour vous et pour moi ; j'irai ce soir souper avec vous ; mais gardez-vous d'en dire mot à personne, et souvenez-vous bien qu'on ne sert les saints qu'en argenterie. »

Après ces mots, il se tut, et la pieuse femme s'en retourna chez elle, dans les plus vifs transports de joie : plus elle réfléchissait à cette aventure, plus elle s'applaudissait des grâces insignes que cette visite miraculeuse allait faire pleuvoir sur sa maison. Elle courut en toute hâte chez le père de Charles, et le pria de lui prêter son argenterie. — « Mais, ma sœur, lui dit-il, quelle ripaille faites-vous donc ce soir ? — Que vous importe ! répondit-elle, prêtez toujours. — Comment ! continua le beau-frère, voudriez-vous me faire un mystère ?... Vous invitez donc bien du monde ? — Eh non, je n'invite personne ; mais dépêchons, car je suis pressée. — Le diable m'emporte ! si je vous comprends ! vous n'invitez personne !... En ce cas votre argenterie doit vous suffire !...

Madame Duparc s'impacienta ; mais son beau-frère, qui la connaissait pour une visionnaire, voulut absolument savoir de quoi il s'agissait, lui promettant une discrétion à toute épreuve, tellement que la dame fut obligée de lui conter la chose. Il comprit à l'instant que son intention était louable, qu'on ne pouvait trop bien recevoir un si grand personnage, et lui donna ce qu'elle demandait, en lui demandant seulement l'honneur d'être présenté à saint Paul. Madame Duparc lui répondit que ce n'était pas en son pouvoir, que le saint ne voulait se montrer qu'à elle, et se retira bien vite pour préparer le souper.

Dès qu'elle fut rentrée, elle fit retirer sa fille dans sa chambre, et recommanda expressément à sa domestique de dire au jeune Charles, lorsqu'il viendrait voir Caroline, qu'elle était sortie pour toute la soirée. Ensuite elle apprêta un souper magnifique, et se mit en prières, pour recevoir dignement le grand saint qui allait venir manger à sa table. Tandis qu'elle disait ses oraisons, elle entendit heurter à sa porte, et demanda qui c'était : une voix majestueuse qu'elle reconnut bientôt, lui répondit : *Ouvrez ; je suis saint Paul*. Elle faillit à se casser le cou, tant elle se précipita, et, quand la porte fut ouverte, elle vit paraître son protecteur, revêtu d'une longue robe avec le front chauve et la barbe à la romaine. Elle ne put s'empêcher de s'agenouiller et de baiser le bas de sa robe. Pour lui, il se hâta de fermer sa porte, et lui dit : « Je ne suis pas venu vous voir sous une forme céleste, de peur de vous épouvanter ; j'ai préféré me montrer à vous, tel que les hommes m'ont vu autrefois ; vous êtes la première femme à qui j'aie jamais accordé cette faveur. »

Elle le remercia avec ferveur, lui présenta un siège, et ils se mirent à table. Le saint examina tout, parut content de la richesse du service, et mangea comme s'il eût jeûné quinze jours dans le ciel. La dévote, plus occupée de le servir que de lui tenir tête, lui dit enfin qu'elle voulait le consulter sur le mariage de sa fille ; et le saint, après y avoir bien réfléchi, lui avoua que l'affaire était épineuse, que le mariage était une belle chose, mais que les hommes étaient devenus si méchants, que son salut était en grand danger avec un de ces gredins. Au reste, continua-t-il, j'ai pris pour vous une telle affection, que, si vous êtes embarrassée de votre fille, je l'épouserai et je viendrai la voir en secret pendant la nuit, quand mes fonctions me permettront de m'échapper de là-haut. Vous voyez que je vous traite en enfant gâté ; mais tel est mon caractère.

Madame Duparc tomba presque à la renverse de contentement et ne sut quels termes employer pour remercier son convive. L'horloge sonna onze heures, et la bonne mère proposa à saint Paul de le conduire sur-le-champ au lit de sa fille, pour consommer le mariage, se promettant déjà de se voir grand'mère d'un petit saint qui ferait les délices de toutes les âmes pieuses. Le saint allait probablement accepter, lorsqu'on frappa fortement à la porte. Saint-Paul interdit lui défendit d'ouvrir ; mais une voix terrible cria : *Ouvrez, ou je vais faire sauter les gonds*. Et comme on heurtait toujours plus fort, de manière que le saint et sa prosélyte ne s'entendaient plus, madame Duparc se décida à voir qui la demandait, comptant bien que, fût-ce le diable, il serait forcé de retourner à son chenil devant saint Paul. Quand la porte fut ouverte, elle fut bien plus surprise que d'abord, en reconnaissant dans l'étranger saint Pierre en grand costume et chargé d'un énorme trousseau de clefs. Le nouveau personnage s'avança dans la chambre et demanda à l'autre qui il était. Je suis saint Paul, répliqua-t-il fièrement. Et moi, continua le second, je suis saint Pierre ; et je trouve bien étrange que tu sois sorti du paradis sans ma permission.

La dame, à ces discours, ne savait plus où elle en était, ni quelle posture tenir, quand il entra une douzaine de gendarmes à qui St. Pierre commanda de saisir le prisonnier échappé. On lui ôta sa barbe et sa longue robe, et le costume de saint Paul laissa voir, en disparaissant, un voleur armé de toutes pièces. On amena en même temps quelques-uns de ses compagnons qu'on trouva rôdant autour de la maison, et la pauvre femme éperdue apprit enfin

que le prétendu saint Pierre était son beau-frère qui venait la sauver de la mort.

On conduisit les brigands en prison. Madame Duparc, toute honteuse de ses sottises, ne se repentit point d'avoir tout conté à son frère et ne sut mieux le remercier qu'en consentant enfin au mariage de sa fille avec le jeune Charles ; ce mariage fut extrêmement heureux, et madame Duparc apprit une bonne fois que les saints sont trop bien dans le ciel pour s'amuser à venir rôder sur la terre.



LA BICHE AU GRENIER.

UN paysan d'un village de Picardie, ennuyé de vivre dans la pauvreté, alla trouver une sorcière qu'il avait aimée autrefois ; mais qu'il n'avait pu épouser, parce qu'elle allait au sabbat, et que le diable passait pour son mari, ou du moins en faisait les plus douces fonctions, et lui dit : « Or çà, ma bonne voisine, vous qui êtes riche autant qu'une reine de France, il y a assez long-temps que vous me laissez mourir de faim ; il faut bien enfin que vous me fassiez un tantinet participant de votre bonheur. — Ah ! ah ! répondit la vieille, tu veux donc connaître aussi le grand maître des sabbats. — Qu'à cela ne tienne, si je peux devenir riche. — Eh bien ! viens me trouver ce soir à onze heures et demie. »

Claude, heureux déjà en espérance, ne manqua pas le rendez-vous. Aussitôt qu'il fut entré dans le manoir de la sorcière, elle ferma sa porte et alluma sept chandelles ; ensuite saisissant son grimoire et sa baguette magique, elle traça trois cercles autour d'elle, marmotta quelques conjurations qui remplirent la chambre de fumée, et appela l'esprit qui lui était soumis. Le plafond s'entr'ouvrit, et un petit démon ailé descendit sur la table. « À présent, dit-elle à Claude, vois si tu as du courage, et si tu pourras supporter la vue du grand diable, comme tu souffres celle de ce petit démon ? — Oui, oui, répondit le Picard, allez toujours. — Berith, continua la sorcière en s'adressant à l'esprit, apporte ce que tu sais bien. » L'esprit s'échappa, et au bout de quelques minutes, il apporta la poule noire, qu'il donna à Claude. « Va-t-en avec cela, lui dit la vieille, sur un chemin croisé ; fais un trou de trois pieds de profondeur ; tu verras celui qui donne les richesses et tu t'arrangeras avec lui. »

Le paysan s'en alla fort content, fit ce que la sorcière lui avait prescrit, et vit, en levant la tête, le diable devant lui, entouré d'esprits follets qui jetaient une grande lumière dans les environs. « Que me veux-tu ? demanda le grand maître. — Je veux que vous m'enrichissiez, monseigneur, répondit Claude. — Eh ! que me donneras-tu ? — Ce qui vous fera plaisir, si je l'ai.

— Ton âme. — Mon âme ? — Oui. — Quand je mourrai, à la bonne heure. — Prenons un terme, je t'empêcherai de mourir avant qu'il soit échu. — Eh bien ! voyons. — Combien veux-tu vivre encore d'années ? — Oh dame ! je ne m'en lasserai pas si vite. — En ce cas, écoute-moi, je suis accommodant, je consens à te laisser vivre jusqu'à ce que tu aies commis sept homicides. — Oh bien ! j'ai du temps devant moi. — Signe donc ? »

Le Diable alors lui fit écrire son nom, avec une plume de fer, sur une peau d'enfant égorgé, puis il lui donna une bourse qu'il devait trouver pleine tous les premiers du mois, et disparut.

Claude, au comble de la joie, regagna sa maison et se coucha avec sa bourse qu'il résolut de ne jamais quitter. Le lendemain il acheta une maison plus belle et plus vaste que celle qu'il occupait et s'y logea.

Il avait avec lui son frère cadet, et son père, vieillard presque aveugle, tous deux aussi pauvres, mais plus honnêtes que Claude. Du moment qu'il se vit riche, il crut qu'il ne lui convenait pas d'habiter avec eux, leur ordonna de rester dans la maison paternelle et déclara qu'il voulait vivre seul.

Il acheta ensuite des terres, et se vit, en peu de temps, maître d'une fortune énorme, sans que personne pût savoir comment il l'avait acquise. Ses richesses augmentèrent la dureté naturelle de son cœur, et bien qu'il pût mettre, sans se gêner, son père et son frère à leur aise, il ne leur porta aucun secours, et leur dit qu'ils devaient travailler comme lui pour pouvoir se suffire. Le père serait probablement mort de misère, si le travail de son fils cadet n'eût soutenu ses vieux jours.

Cependant il survint une disette ; la grêle avait ravagé les moissons, et détruit en une heure l'espoir et les travaux d'une année ; les récoltes étaient presque entièrement détruites par les fréquentes inondations, et la famine s'avavançait à grands pas, avec l'hiver et la mort.

Claude avait encore recueilli, dans ses immenses propriétés, de quoi alimenter abondamment cent familles. Mais non content des richesses qui se reproduisaient chez lui tous les mois, et de ce qu'il avait su amasser ; par ce calcul affreux de l'inhumanité et de la plus noire avarice, il résolut de garder ses grains jusqu'au retour du printemps, espérant les vendre plus cher, quand les autres greniers seraient vides.

Son frère qui avait repoussé la pensée de recourir à lui, tant qu'il avait pu gagner de quoi acheter du pain, manqua bientôt d'ouvrage. Dans une misère générale, les ateliers se ferment, les moyens d'existence s'éteignent pour le malheureux, les cœurs se resserrent, et l'homme, devenu insensible, ne voit plus que ses propres besoins. La compassion meurt même dans l'homme qui a un cœur ; et tel est humain dans les jours de l'abondance, qui laisse mourir le pauvre quand le temps est venu de lui tendre une main secourable.

Le frère de Claude, le malheureux Antoine, pressé par les besoins, et plus encore par la voix de la nature, par les cris déchirans de son père, qu'il voit descendre dans la tombe au milieu des horreurs de la faim, Antoine se hasarda à aborder son frère, qui ne le voyait qu'avec peine depuis longtemps.

Il lui exposa sa misère, et chercha à attendrir son cœur ; mais ce cœur endurci ne pouvait plus s'amollir par des larmes, il repoussa dédaigneusement Antoine, en lui disant qu'il ne pouvait rien pour lui. En vain le frère de ce barbare lui représenta son père à l'agonie, et la faim, de ses dents aiguës, déjà prête à trancher douloureusement des jours que quatre-vingts hivers rendaient respectables et sacrés pour un fils ; il prit Antoine par le bras, le reconduisit à sa porte qu'il ferma sans répondre un mot de plus.

Le malheureux retourna à la chaumière paternelle, il épargna au vieillard le récit de la dureté de Claude, lui fit entendre qu'il espérait lui apporter le lendemain quelques alimens et se jeta sur une botte de paille, où il passa la nuit à gémir.

Le père, à demi-expirant, l'appela le lendemain de grand matin, et lui demanda si son fils, son autre fils l'avait entièrement abandonné. Antoine lui répondit qu'il allait le trouver et qu'il ne tarderait pas à revenir.

Il se traîna jusqu'à la maison de Claude, car son corps affaibli par plusieurs jours d'un jeûne rigoureux avait à peine conservé un reste de forces. Sa démarche fut aussi infructueuse que celle de la veille. « Eh bien ! monstre ! cria-t-il à son frère, ton père va mourir ; je sens que je ne tarderai pas à le suivre, et nos âmes indignées viendront te reprocher ton crime. »

Il alla ensuite implorer le secours de ses autres parens ; et partout, il trouva le tableau de l'affreuse indigence, et la mort embarrassée du choix de

ses victimes. Claude était le plus riche du village et le seul qui pût sauver les malheureux qui l'habitaient. La plainte s'évanouissait à la porte de son repaire, et sa lâche avarice ne laissait que la tombe à ceux qu'il pouvait empêcher de mourir.

Antoine, en rentrant chez lui, trouva son père si affaibli, qu'il n'eut que le temps de recevoir son dernier soupir. Cette mort horrible augmenta son désespoir, et le désespoir acheva de briser ses organes ; il tomba à côté du vieillard et s'endormit péniblement du dernier sommeil.

Claude insensible à ce point à la peine de son père, l'était plus encore aux maux de ses autres parens et des étrangers ; nul n'en put rien obtenir, et la mort étendait ses ravages avec une rapidité effrayante.

Cependant la nuit vint. Claude, inaccessible à la piété, ne connaissait pas encore le remords. Il vint bientôt faire entendre sa voix terrible. L'horloge de la paroisse avait sonné minuit, quand le monstre vit entrer dans sa chambre une foule de spectres pâles et décharnés qui s'avançaient lentement vers son lit. Il se crut occupé d'un songe alarmant, et s'agita pour les disperser par le réveil ; mais il s'aperçut bien qu'il était éveillé, en sentant ses mains pressées par les mains glacées des deux premiers fantômes, qu'il reconnut pour son père et son frère. *Vengeance !* s'écrièrent-ils, en se penchant sur sa poitrine, et toutes les ombres qui les suivaient répétèrent d'une voix grêle : *vengeance !* Et après l'avoir tourmenté pendant une heure, ils s'évanouirent. Le reste de la nuit s'écoula dans des angoisses inexprimables ; Claude épouvanté, se leva de grand matin, et monta dans son grenier, résolu, pour apaiser le ciel, d'envoyer des secours à son père dont il ne savait pas la mort.

Il trouva ses grains dans un désordre affreux, et une biche énorme qui les dispersait et les mêlait les uns avec les autres. L'aspect de cet animal qui accourut à lui, avec un sombre regard, acheva de le troubler. Il se hâta de descendre et de fuir, et rencontra à sa porte le curé qui venait le prévenir du trépas d'Antoine. À cette nouvelle, il se rappela la vision qu'il avait eue, et raconta en frémissant à son curé ce qu'il venait de voir à l'instant. Le curé monta au grenier avec lui, et ordonna à la biche de lui dire au nom de qui elle venait ? — « Je viens me saisir de ma proie, répondit le diable, en reprenant sa forme véritable. — Retire-toi, Satan ; répliqua le curé, je te le commande. — J'obéirai, reprit le diable, mais l'âme de cet homme est à

moi ; le créateur l'a rejetée. Le pacte est accompli ; je lui ai demandé sept homicides, il en a dix fois passé le nombre. Dites-moi donc comment vous voulez que je fuie ? »

Le curé stupéfait vit bien qu'il ne pouvait pas sauver Claude. Celui-ci, glacé et couvert d'une pâleur mortelle, ne pouvait plus proférer une seule parole.

« Puis-je sortir en flammes, demanda brusquement le diable ? — Non, répondit le prêtre, tu désolerais le village par un incendie qu'on ne pourrait éteindre. — Je m'échapperai donc en fumée ? — Non plus ; mes villageois étouffés pourraient m'imputer leur mort devant le tribunal suprême. — Eh bien ! je ne puis sortir que sous la forme d'un tourbillon. — Va donc, puisque rien ne peut t'arrêter. » (Il connaissait la puissance et les droits du démon des richesses).

Le diable enfonça alors sa griffe crochue dans le cœur du malheureux Claude : « Monstre, lui dit-il, tu as commis plus de crimes que je n'en attendais de toi ; viens augmenter le nombre des mortels que j'ai perdus. »

En même temps, il s'éleva dans les airs avec sa proie, emportant dans son vol le toit de la maison maudite, et brisant les arbres et les bâtimens qui l'entouraient. L'orage qu'il produisit fut terrible et dura un quart-d'heure, mais il n'anéantit que les biens de l'avare.

Ainsi l'infâme Claude vit terminer sa trame, et personne ne pleura sa mort. Son âme, plongée dans l'abîme, reçut le châtement des cruautés qu'elle avait commises, et, condamnée à d'éternels tourmens, son ombre ne vint point réclamer d'inutiles prières.



LE DÉMON INCUBE.

UNE jeune fille des environs de Nantes, avait un amant à une demi-lieue de son village. Ils avaient poussé si loin les rendez-vous, les soupirs et les déclarations d'amour que leur vertu avait chancelé, et, comme il n'y a dans ce cas-là que le premier pas qui coûte, ils anticipaient sur le mariage, toutes les fois qu'ils en trouvaient l'occasion.

Un samedi (c'était la veille de la Saint-Antoine), la jeune fille se rendit, un peu avant la nuit, au coin d'un petit bois, où son amant devait l'attendre. Comme il ne s'y trouvait pas, elle murmura d'abord, puis regretta de lui avoir donné sur elle des droits qui lui permettaient de manquer à certains égards ; puis compensant le manque de respect par les plaisirs que lui donnait son amoureux, elle se décida à l'attendre de peur de le fâcher, en manquant le tête-à-tête, et pour avoir au moins le plaisir de lui faire des reproches.

Cependant il ne venait point ; une heure s'était écoulée dans l'impatience, et la nuit commençait à répandre ses ombres. Alors la jeune fille se mit en colère, jura après l'amoureux, le donna au diable, et dit entre ses dents qu'elle aurait mieux fait de prendre le démon en personne, qu'un galant d'une aussi froide espèce, et que dès que l'occasion s'en présenterait, elle ne se ferait pas scrupule de lui être infidèle.

Comme elle achevait ces mots, elle vit venir dans l'ombre l'amant en question. Elle se disposait à lui faire de grands reproches ; mais il s'excusa du mieux qu'il put ; il lui conta qu'il avait été retenu par des occupations importantes, et l'assura qu'il l'aimait plus que jamais. La colère de la jeune fille se calma. Il demanda son pardon, l'obtint ; et, dans un moment, ils furent du meilleur accord.

Ils s'enfoncèrent bientôt entre les arbres pour se donner de nouvelles marques de leur amour, et la nuit favorisa leurs mystérieux plaisirs. Mais bientôt la jeune fille, croyant serrer son amant dans ses bras, sentit un corps

velu, avec une longue queue qui frétillait en l'air. « Ô mon ami... s'écria-t-elle !... je ne suis point ton ami, répondit le monstre en enfonçant ses griffes dans les épaules de la paysanne, je suis le diable que tu as invoqué tout à l'heure. »

En disant ces mots, il lui souffla au visage, et disparut. La malheureuse retourna tremblante et éperdue à son village, où personne ne voulut la reconnaître tant elle était défigurée. Elle accoucha d'un petit chat noir au bout de sept jours, et fut malade le reste de sa vie.



LA BOTTE DE PAILLE.

LA Saint-Jean était arrivée ; on avait vu le soleil danser en mesure, au moment de son lever, et la journée promettait d'être belle. C'était la fête d'un village voisin ; toutes les jeunes filles préparaient leurs plus riches atours pour s'y rendre avec leurs amants ; la seule Marguerite ne pouvait y montrer sa jolie figure. Marguerite était la plus belle des paysannes de Bouilly^[1], mais la fortune l'avait mal partagée, et, simple servante d'un riche fermier du village, elle ne gagnait que par de rudes travaux de quoi soutenir son vieux père, et subvenir à ses premiers besoins.

Son maître avait mené la veille plusieurs voitures de fumier dans un champ en friche, qu'il voulait cultiver et ensemercer à la saison prochaine ; il l'envoya donc ce jour-là à sa pièce de terre, en lui disant qu'elle irait à la fête, lorsqu'elle aurait dispersé soigneusement tous les tas de fumier, qui en couvrant la surface de son champ, devaient l'échauffer et le rendre fertile.

Marguerite prit sa fourche et partit sans répliquer. Mais, quand elle vit l'ouvrage qu'elle avait à faire, elle reconnut aisément qu'il ne serait achevé qu'à la nuit, et qu'il lui fallait renoncer au plaisir de danser de la journée. Elle n'en commença pas moins, en soupirant, sa besogne.

Au bout d'un quart d'heure, elle aperçut, venant à elle, un étranger d'assez bonne mine, vêtu d'écarlate, coiffé d'un grand chapeau à cornes, et ayant un long nez placé un tant soit peu de travers sur sa figure rouge et bourgeoise. Il s'arrêta devant Marguerite : « Eh ! mais, ma fille, lui dit-il, vous voilà bien occupée ! — Dame ! c'est vrai, monsieur. — N'êtes-vous pas fâchée de ne pouvoir aller à la fête de Saint-Jean ? — Oh ! mon dieu, oui, monsieur ; mais c'est égal, quand on n'est pas sa maîtresse, on ne fait pas comme on veut. — Si pourtant vous êtes curieuse d'y aller, avec vos camarades, je puis vous en offrir les moyens. — Comment ? — Promettez-moi de me donner, demain matin, la première botte que vous lierez à votre réveil ; dans un instant votre tâche sera faite. — Oh ! vraiment, monsieur, si ce n'est que cela, je vous le promets de bien bon cœur. »

Et à l'instant, Marguerite vit sur chaque tas de fumier un diableteau, tout noir, assez semblable à ces petits savoyards qui ramonent les cheminées. Ils étaient armés de petites fourches et travaillaient avec tant de vitesse, que le fumier fut répandu en moins de rien, avec une symétrie admirable. Après quoi, l'homme rouge et ses petits ouvriers s'évanouirent.

Marguerite étonnée ne pouvait croire ce qui venait de se passer sous ses yeux ; elle savait bien qu'il y avait de bons diables qui se plaisaient quelquefois à rendre ainsi d'utiles services aux gens en peine ; mais l'homme qui lui avait parlé était-il donc ce Lucifer, que monsieur le curé lui dépeignait si méchant ?...

Après avoir bien réfléchi, elle s'en retourna toute pensive, et son maître surpris de la voir revenir si tôt, lui demanda si sa besogne était faite. Elle lui répondit que oui ; et celui-ci pensant qu'elle le trompait, ou qu'elle avait fait à moitié son ouvrage, pour aller plus vite se divertir, avec ses compagnes, courut sans différer à son champ pour s'assurer de la vérité ; il trouva tout en bon ordre et fut émerveillé de l'habileté de sa servante.

« Eh ! comment diable as-tu donc fait, Marguerite ? lui dit-il en rentrant. Tu as achevé en moins d'une heure ce qu'un homme aurait eu bien de la peine à faire dans une demi-journée. — S'il faut vous dire tout, notre bourgeois, répondit Marguerite, j'ai eu un peu d'aide... » et elle lui conta ce qui lui était arrivé. « Diantre ! répliqua le fermier, voilà qui devient sérieux. Le diable est bien fin, ma fille ; il pourrait te jouer un vilain tour ; allons trouver monsieur le curé, il nous dira ce qu'il y a à faire ici. »

Ils se rendirent en même temps au presbytère et expliquèrent la chose au bon curé, qui leur dit : « Vous avez été bien avisés, mes enfans, de venir me trouver ; car Marguerite était perdue. — Jésus Maria ! s'écria la jeune fille, est-il possible ? — Oui, Marguerite, ajouta le prêtre, mais soyez tranquille ; quoique Satan soit un matois, il y a encore moyen de l'attraper. Il vous a fait promettre la première botte que vous lieriez demain à votre lever ; ayez soin, aussitôt que vous serez éveillée, de vous rendre à la grange, en chemise, d'y lier une botte de paille et de la jeter au nez de l'ange de ténèbres ; mais évitez bien de serrer le cordon de votre jupe, ou votre jarretière, ou votre bonnet, car alors vous seriez la botte qui lui appartient. Allez, suivez mes avis, il ne vous en coûtera qu'un moment de frayeur, et une poignée de foin ou de paille. »

Marguerite et son maître remercièrent le curé et rentrèrent à la maison.

La jeune fille ne songea plus à la fête, passa la soirée en prières et la nuit sans dormir. Dès que le jour parut, elle se leva, sans lier son jupon, ni rien qui touchât à son corps, se rendit à la grange, où elle vit entrer, un instant après elle, celui qui, la veille, lui avait rendu un si dangereux service. Mais il avait changé de costume. C'était le diable en personne, avec ses cornes, sa barbe de bouc, sa longue queue, ses pattes d'oie et ses griffes. Elle frissonna de tous ses membres à la vue de ce renégat ; et se hâta de lier en tremblant une petite botte de paille d'orge, qu'elle eut à peine la force de jeter au nez du noir démon.

Celui-ci, frustré de ses espérances, la saisit en hurlant, et s'envola avec grand bruit, entraînant dans sa fuite le toit de la grange, et disséminant au-dessus de la basse-cour la botte de paille qui ne pouvait lui servir à rien, et qu'il déchirait à belles dents.

Après cela, Marguerite alla s'habiller ; mais elle se défia par la suite des gens officieux qu'elle ne connaissait point. La grange fut restaurée, le champ où l'enfer avait travaillé, produisit abondamment ; et les brins de paille qui étaient tombés des griffes du diable sur le fumier de la ferme, engendrèrent la stérilité dans tous les lieux où ils se trouvèrent.

On voit encore à Bouilly, l'endroit où tomba le lien de la botte du diable ; c'est un trou dont la terre est noire et brûlée, et d'où il sort toutes les nuits des exhalaisons sulfureuses.



1. ↑ Village à quelques lieues de Troyes.

LES DEUX FANTÔMES.

UN musicien des environs de Dunkerque, qui revenait de jouer du violon à une noce de village, se trouva seul sur la grande route à une heure fort avancée de la nuit. Comme il avait bu assez largement, il ne s'était point effrayé de s'en retourner seul à trois lieues de là où il demeurait, et il faisait sa route en chantant à gorge déployée, sans songer à rien de grave, lorsqu'il fut joint par un voyageur qui venait au trot de son cheval.

« Oh ! oh ! l'ami, tu es bien gai, dit l'étranger à Alexandre (c'était le nom du musicien). — Oui, parbleu, répondit-il, je viens de faire une assez bonne journée, Dieu merci ! — Eh ! où vas-tu maintenant ? — Chez moi. — Tu m'as l'air d'un bon vivant ; si tu tiens au gain, suis-moi, tu joueras le reste de la nuit, et tu seras bien payé. — Ah ! volontiers ; marchons... Mais à propos, je ne pourrai pas aller aussi vite que vous ; vous êtes à cheval, et moi à pied. — Eh bien ! monte en croupe derrière moi. »

Alexandre accepta l'offre et s'efforça de monter sur le cheval de son nouveau compagnon de voyage ; mais inutilement : s'il sautait d'un côté, il retombait de l'autre ; et il se mit tout en eau, sans avoir pu se placer derrière l'inconnu.

« Quel diable de cheval avez-vous donc, lui dit-il, qu'il m'est impossible de le monter ?... — Mon cheval est comme un autre ; mais ne portes-tu rien de sacré sur toi ? — Oui, mon chapelet, qui ne me quitte jamais. — Dépose-le dans quelque endroit, et tu monteras sans peine. »

Le musicien resta un moment surpris ; puis, résolu d'éprouver si on ne l'abusait point, et de tenter l'aventure, il mit son chapelet sous une grosse pierre, et sauta sans plus d'obstacle sur la croupe du cheval qui prit aussitôt le galop. Au bout d'une heure, ils arrivèrent à un château magnifiquement éclairé, et meublé avec le plus grand luxe où se trouvaient rassemblées une foule de personnes de haute considération, assises à une table splendide, et mangeant à qui mieux mieux, sans s'interrompre que pour boire

unanimement à la santé du maître qui était vêtu fort singulièrement et regardait tout son monde d'un air mélancolique et taciturne.

Le nouveau venu présenta Alexandre, comme un joyeux compagnon, et on le pria de jouer quelques airs. Il le fit avec assez de variété, et contenta la société entière. Cependant il était dans un étonnement extrême de tout ce qu'il voyait. Les convives faisaient des cérémonies bizarres et singulières ; leur chef ne disait pas un mot ; les mets qu'on servait ne lui étaient aucunement connus ; il n'apercevait point de sel sur la table, et le pain lui paraissait d'un bis foncé : toutes ces circonstances, jointes à celles du chapelet, lui firent soupçonner qu'il pouvait bien se trouver au sabbat.

Tandis qu'il s'occupait de cette pensée, une vieille dame lui offrit à boire dans une coupe d'or pur, et lui dit galamment qu'en sa qualité de musicien, il devait aimer la bouteille et les dames. Il répondit comme il le devait à ce propos honnête, et vida sa coupe d'une rasade, en louant beaucoup le vin. Après quoi il reprit son violon, et, pour dissiper ses doutes, il se mit à jouer le *salve, regina*. Au même instant, il se fit un grand coup de tonnerre, accompagné de vents et d'éclairs, toutes les lumières s'éteignirent, tous les convives s'envolèrent, le château s'engloutit, et Alexandre effrayé ne sachant plus où il était, se sentit assis dans un buisson d'épines d'où il ne put se dépêtrer qu'au jour.

Il se vit alors entouré d'arbres et d'arbustes disséminés dans une grande plaine qui s'étendait à perte de vue, et dans laquelle il aperçut plusieurs ronds de sable aride où probablement les diables avaient coutume de se rassembler. Sa coupe et son violon étaient restés à côtés de lui. Il reprit l'un et l'autre et se mit à marcher. Mais il ne put reconnaître qu'au bout de huit jours le sol où il marchait. Il vécut tout ce temps assez mal dans des lieux où il ne trouvait que rarement quelques fruits sauvages et des fontaines d'eau fade et peu rafraîchissante. Enfin il arriva en Saxe où il obtint quelques secours, en racontant son aventure ; et ce ne fut qu'après trois mois d'absence qu'il reparut dans son village. On le croyait mort ; son retour fut une fête pour sa famille. Sa femme seulement en fut étonnée : elle avait déjà jeté les yeux sur un consolateur ; mais il fallut bien y renoncer quand celui dont elle pleurait la mort vint lui ôter tout sujet de désolation.

Chacun ayant appris ce qui lui était arrivé, lui rendait des visites, et tout le monde admirait la beauté du vase qu'il avait rapporté. Il se souvint

cependant de son chapelet, et alla voir s'il était encore au lieu où il l'avait laissé ; il marcha pendant plusieurs heures sans apercevoir la pierre qu'il cherchait, quoiqu'il n'eût qu'une petite lieue à faire, et ne put la toucher qu'au commencement de la nuit. Son chapelet n'était pas dérangé. Il le prit, et en levant la tête, il vit devant lui deux fantômes vêtus de blancs qui lui dirent : « Rends la coupe d'or au seigneur de Margiennes, et annonce-lui que dans un mois nous irons souper chez lui. » Après quoi ils s'évanouirent.

Alexandre n'apercevant plus rien, et tremblant encore, s'en retourna chez lui, ne dit rien de sa nouvelle vision, et ne se décida pas si vite à se dessaisir de son vase.

Trois jours après, comme il n'avait pas fait sa commission, il s'éveilla sur les deux heures du matin ; et surpris de voir sa chambre éclairée d'une vive lumière, il crut d'abord qu'il était jour et se disposa à se lever. Mais sa porte s'ouvrit aussitôt ; deux personnages parurent : il reconnut les deux fantômes. Sa femme dormait d'un profond sommeil, il tenta de l'éveiller, sans pouvoir y réussir : « As-tu exécuté nos ordres, lui demanda l'un des spectres, en lui saisissant le bras ?... Si, dans trois jours, tu nous forces à revenir, tremble... » Ils sortirent à ce mot, en jetant sur lui des regards enflammés.

Sa femme s'éveilla aussitôt qu'ils furent dehors, et il lui demanda si elle n'avait rien entendu. Elle lui répondit que non ; sur quoi il lui apprit ce qu'il avait vu, et sa première vision auprès de la pierre.

Elle fut on ne peut plus effrayée d'une pareille aventure, et lui conseilla d'aller passer la nuit, où les spectres devaient se remontrer, au pied du Calvaire.

Il trouva le conseil sage, et quand le troisième jour se fut écoulé, il se rendit auprès de la croix, se mit en prières et attendit de pied ferme avec un courage inébranlable, les êtres mystérieux qui, sans doute, ne pourraient lui nuire dans un lieu sacré et béni. À minuit, les deux fantômes parurent. Il s'attacha fortement à la croix ; mais, emporté par une force plus qu'humaine, il s'en sentit arracher et recula cent pas. Alors il fut saisi par les deux esprits qui le rouèrent de coups. Après en avoir souffert paisiblement une bonne dose, voyant qu'ils ne se lassaient pas, il se mit à en rendre, et ne frappa que du vent. Il resta sur la place, moulu et fracassé,

avec promesse d'un pareil traitement le lendemain, s'il ne faisait ce qu'on exigeait de lui.

Le soleil se leva enfin ; Alexandre se dressa comme il put sur ses jambes, et retourna à sa maison. Il prit la coupe, sortit sans rien dire, se fit conduire au château de Margiennes, et remit la coupe à son maître, en lui portant les paroles des deux spectres.

« Je te remercie, lui dit le seigneur ; mais le temps presse, va-t'en faire ton testament... » Alexandre, stupéfait et devenu plus crédule, se hâta de regagner son village, fit ses adieux à sa femme, mit ordre à ses affaires, et mourut à midi.



LE CRIBLE QUI MARCHE.

LA peur agrandit les objets et rend souvent épouvantable ce qui n'est que ridicule ; il y a cependant des cas où il est permis de s'effrayer, comme ceux, par exemple, où on a le malheur de voir le diable.

Un paysan de la Villette, qui connaissait déjà Satan pour l'avoir vu plusieurs fois de loin, montait un soir à son grenier, en songeant au sot plaisir que prend l'ange des ténèbres à épouvanter les honnêtes gens. Il va à son tas de blé pour remplir son sac, et se retourne subitement troublé par un bruit qu'il entend derrière lui. Il a le courage d'y porter les yeux et voit son crible qui marche sur le plancher... Il s'arrête, examine en tremblant qui peut produire ce prodige : rien. Le crible marche tout seul... Un mouvement spontané lui inspire la salutaire pensée de descendre bien vite. Mais un élan de bravoure vient se faire entendre à son cœur, pour la première fois. Il veut voir ; il se signe sept fois, prend une perche, lève le crible, et voit le diable qui, trouvant une issue, s'enfuit sous la forme d'un gros chat noir !...



L'ASSIGNATION.

UN vieux boulanger de Clermont, revenant de nuit, avec son fils, dans cette ville, fut attaqué par une bande de voleurs qui lui demandèrent sa bourse. Elle était malheureusement alors bien garnie ; et le cœur lui saigna, quand il entendit qu'il fallait la quitter. Il la tira pourtant de sa poche, mais d'une main tremblante, et la donna d'assez mauvaise grâce. Le fils, un peu moins timide, déclara qu'on ne le dépouillerait pas aisément et qu'il briserait la tête de l'audacieux qui oserait l'approcher.

Ces paroles suffirent aux brigands pour leur faire entendre qu'il portait une bonne somme. Ils laissèrent donc le père et se jetèrent tous ensemble sur le jeune homme. Il se défendit avec le courage d'un lion ; mais il succomba enfin sous le nombre, et après l'avoir assassiné, les voleurs le laissèrent nu comme un ver, et coururent sur le père, qui eut à peine le temps de se sauver dans les broussailles. Il tomba entre deux arbres entourés de buissons et y demeura, palpitant d'effroi, et presque inanimé.

Les bandits, ne le voyant plus, firent réflexion qu'il pouvait bien les dénoncer, et que le corps mort, s'il était trouvé sur la route, servirait encore à déposer contre eux ; c'est pourquoi deux d'entre eux le prirent et le jetèrent dans une marnière, après quoi, ils coururent à d'autres expéditions.

Cependant, la femme du boulanger, ayant attendu toute la nuit son mari, fut dans une inquiétude inexprimable, quand elle vit le jour venir, sans en avoir de nouvelles. Elle envoya dans les villages voisins où elle savait que son époux et son fils avaient passé la veille, et on ne lui apprit rien, sinon qu'ils devaient être rentrés à leur maison. Elle passa tout le jour et la nuit suivante dans une extrême agitation ; et alla le lendemain faire ses plaintes à la mairie.

On envoya des gendarmes de tous côtés, sans rien découvrir ; et personne ne pouvait donner le moindre renseignement sur le sort des deux boulangers.

Enfin, le quatrième jour, on résolut d'assigner le diable, qui se montrait souvent dans les environs de Clermont, et qu'on soupçonnait de les avoir égarés ou perdus. On écrivit la lettre d'assignation sur une feuille de parchemin vierge ; les huissiers, les gens de justice, le curé et plusieurs moines la signèrent, et la femme l'alla porter à minuit, sur un chemin croisé où elle ne s'amusa pas à attendre sa partie.

Le jour suivant, à onze heures du matin, la justice et une partie du clergé se rassemblèrent ; on ouvrit la séance ; l'huissier somma, par trois fois, le diable de comparaître, et l'ange des ténèbres entra par une fenêtre, avec ses cornes et sa figure accoutumée. Il demanda pourquoi on l'appelait.

Le curé fut prié de l'interroger ; il s'avança donc et le somma de lui répondre en toute vérité. — « Tu n'as pas le droit de me parler en maître, lui répondit le diable. — Eh ! pourquoi ? — Parce que tu es impur. » Le curé peu curieux d'en entendre davantage, se retira prudemment et laissa la place à son vicaire.

Celui-ci adressa la parole au diable qui le renia pareillement, en lui reprochant qu'il faisait des exactions sur les dîmes.

Un moine vint ensuite, qui avait manqué quelquefois à ses devoirs de chasteté, et qui entendit douloureusement révéler ses faiblesses.

Tous ceux qui osèrent s'avancer se retirèrent tout honteux, parce que le diable avait toujours quelque chose de désagréable à leur dire ; de sorte qu'on désespérait presque de s'instruire du sort des deux hommes perdus, quand quelqu'un conseilla de faire venir un saint ermite qui vivait dans la retraite, à une demie-lieue de la ville, et menait depuis cinquante ans la vie la plus exemplaire.

On l'alla chercher sur-le-champ, et dès qu'il fut en présence du diable : « Tu n'es pas encore parfait, lui dit-il, tu as volé une grappe de raisin, quand tu étais écolier. — Il est vrai, répondit l'ermite, mais j'ai mis deux sous au pied du cep de la vigne. — N'importe ! ces deux sous ne sont pas entrés dans la bourse du maître de la vigne. — C'est juste ; un malheureux les a ramassés ; mais je n'en ai pas moins payé ma dette ; d'ailleurs la soif seule et non l'instinct du vol m'a fait cueillir cette grappe ; et, si j'ai péché, j'en ai fait pénitence. Je te commande donc, au nom du Dieu de vérité, de nous dire où sont les deux hommes qu'on cherche aujourd'hui ».

Le diable n'ayant plus rien à prétexter, répondit qu'il n'avait aucun droit sur eux, qu'ils avaient été arrêtés par des voleurs, que le corps du fils était dans la *manière du pied de porc*, et que le père s'était enfourché à quelques pas de là, sur le bord de la route, entre deux petits arbres, auprès desquels on avait passé vingt fois, sans l'apercevoir. En finissant ces mots il disparut.

On courut dans le lieu désigné, où l'on trouva le père qui n'était pas encore mort. On le reconduisit à sa maison, et on lui prodigua des soins qui le ranimèrent. On jeta ensuite un pain de Saint-Nicolas^[1] sur la marnière, pour découvrir le corps du fils. Le pain mystérieux s'arrêta, en tournant trois fois à l'endroit où se trouvait le corps ; on le retira, et on lui rendit les honneurs funèbres.



1. ↑ Le pain de Saint-Nicolas se fait le 6 décembre avec la pure farine de froment. Jeté dans l'eau, il s'arrête et tourne en rond à l'endroit où se trouve le corps d'un noyé.

LES INVISIBLES

DE LA

MONTAGNE SAINTE-GENEVIÈVE.

JULES Clarke, fils d'un épicier du faubourg saint Jacques, n'avait pas encore atteint sa dix-huitième année, qu'il pouvait déjà passer pour un des plus grands libertins de la capitale. Toutes les jeunes filles qui avaient quelque beauté étaient de son goût, et aucun moyen ne lui répugnait pour en obtenir les dernières faveurs. Sa ressource favorite, quand il s'agissait de séduire, était une promesse de mariage. Il s'était engagé ainsi tant de fois qu'il eût été embarrassé d'en dire le nombre.

Sa première amante, qu'il avait poursuivie fort long-temps, et qui lui avait donné toutes les preuves d'un amour véritable, était morte peu après qu'elle s'en était vue délaissée ; et on attribuait sa mort à l'abandon de son amant. Quelques autres de ses dupes avaient payé de même le tribut à la mort ; mais celles-ci sans que l'amour y eût donné sujet.

Jules, cependant, commençait à se lasser du train de vie qu'il menait ; et à vingt ans, il songea à se marier sérieusement. La fortune, pour un cœur usé, est le seul charme qu'une épouse puisse offrir, et Jules épousa une riche orpheline de vingt-deux ans ; elle n'était point belle, mais sa figure n'était pas sans agrément ; quant à son esprit, il se renfermait dans des bornes étroites, et ne montrait rien d'extraordinaire. Jules en était aimé, parce qu'il était beau garçon et qu'il possédait au suprême degré l'art de plaire.

Mais, comme on perd plus difficilement les mauvaises habitudes que les bonnes, il ne se passa pas trois mois, qu'il commença à s'absenter plus fréquemment, et à chercher de nouvelles conquêtes.

Un soir qu'il revenait de souper chez une jeune dame de la montagne Sainte-Geneviève, en traversant seul une petite rue étroite et solitaire, il entendit quelqu'un qui prononçait son nom. Il était fort tard, et personne ne paraissait. Il se retourna, regarda, un peu interdit, de tous côtés, et ne voyant

rien, il continua sa route. Bientôt la même voix lui ordonna de s'arrêter, et en même temps il se sentit appliquer un soufflet des plus vigoureux sur la joue droite.

Il commença à trembler de tous ses membres, et cria au secours, d'une voix entrecoupée. À peine eut-il poussé quelques cris, qu'une grêle de coups de poing lui tomba sur la tête, sur les épaules et partout le corps. Il voulut de nouveau élever la voix, sans en avoir la force, et s'agita beaucoup pour s'enfuir sans pouvoir bouger de la place, où il se trouvait attaché par des liens invisibles.

Après une heure de souffrance, les esprits le laissèrent assommé, les épaules meurtries et la tête enflée, en lui disant : *souviens-toi de tes parjures !*

Il s'en retourna comme il put, à la maison, se coucha sans rien dire à sa femme de ce qui venait de lui arriver, et se trouva le lendemain dangereusement malade.

Sa femme, inquiète de le voir souffrir, lui demanda vainement la cause de la douleur secrète qui paraissait le posséder intérieurement, il se contenta de lui en donner des raisons vagues, et la pria d'aller chercher sa mère pour passer la nuit auprès de lui.

La jeune épouse ne voulut le quitter que quand elle le vit plus paisible, et ne le quitta qu'à la nuit commencée. Elle alla chez la mère de Jules, qui était alors absente. On lui dit la maison où l'on pensait qu'elle fût, et elle se décida à ne retourner auprès de son mari qu'avec sa mère. C'est pourquoi elle courut la demander où on la lui indiquait, et ne revint que fort tard. Le hasard voulut que les deux femmes passèrent par la petite rue que hantaient les esprits.

Quand elles furent vis-à-vis une vieille mesure qu'on démolissait, l'épouse de Jules sentit une main froide qui lui saisit le bras, et lui dit d'un ton aigre : *Tu es bien heureuse d'être enceinte !*

En se sentant prendre le bras, elle avait cru d'abord que sa belle-mère s'appuyait sur elle ; mais l'apercevant arrêtée à quelques pas, et entendant cette voix inconnue, elle eut une frayeur difficile à peindre et qui augmenta encore lorsqu'elle ouït la mère de Jules l'appeler à elle, et le bruit des soufflets qui pleuvaient abondamment sur la figure de cette bonne femme.

Malgré qu'elle tremblât à mourir, elle courut à sa belle-mère, et reçut les éclaboussures des coups qu'on lui distribuait si gratuitement, sans pouvoir lui être d'aucun secours.

Enfin quand les esprits furent las de frapper, nos deux femmes s'enfuirent à demi-mortes. Elles se disposaient à raconter leur malencontreuse affaire à l'époux malade ; mais, en ouvrant la porte, elles l'entendirent qui poussait les gémissemens les plus douloureux, et jugèrent à l'état où il se trouvait, que les bras invisibles lui avaient aussi apporté sa part.

Tous les trois passèrent la nuit à trembler et à se plaindre ; et dès que le jour parut, Jules, recouvrant un peu de forces, exposa lamentablement comment il avait été rossé pendant toute l'absence de sa femme, et toujours sans savoir à qui s'en prendre.

La mère, apparemment un peu plus clairvoyante, se rendit à l'instant chez le curé de la paroisse, à qui elle peignit la détresse de son fils et de sa bru, sans oublier la sienne. Le curé vint au galop trouver le malade, et s'étant fait instruire de tous les détails de ce guet-apens, il demanda à Jules s'il n'avait connu personne dans cette rue ensorcelée. Jules avoua que c'était dans la maison qu'on jetait à bas, qu'il avait vu pour la première fois sa première amante, que c'était là qu'il lui avait fait des promesses qu'il n'avait pas tenues ; mais qu'elle était morte depuis plus de trois ans.

« C'est ce que je cherchais, dit le curé, et je vois clair à la chose à présent. Cette pauvre fille revient sans doute, accompagnée de plusieurs autres, pour se venger de vos parjures ? — Hélas ! oui... » répondit Jules qui se ressouvint alors du mot que les invisibles lui avaient dit ; et il pria le curé d'empêcher les revenans de se montrer davantage. Le curé le promit, moyennant quelques messes que la maman paya d'avance, comme cela se pratique ; et le saint homme se retira, en s'engageant à travailler dès le lendemain à leur tranquillité.

Comme la maladie de Jules n'était dangereuse que dans son imagination, il se sentit beaucoup mieux dès qu'il fut rassuré. Sa mère le quitta, en lui recommandant de se remettre l'esprit, et il se leva pour déjeuner.

Quelques amis qui vinrent le voir, achevèrent de dissiper ses alarmes et de lui faire oublier les coups qu'il avait reçus ; de façon qu'il se portait bien

quand la nuit revint. Après avoir soupé paisiblement, il se coucha avec sa femme, qui commençait aussi à ne plus songer aux malheurs de la veille.

Quand il fut au lit, Jules voulut s'approcher de sa femme, soit pour être moins exposé à avoir des frayeurs, soit pour se réchauffer un peu, soit enfin pour lui parler d'amour ; mais il sentit entre elle et lui un corps froid qu'il ne put voir, et qui lui dit : « Pourquoi te retires-tu de moi ? Ne m'as-tu pas promis d'être mon époux ?... »

Le tremblant jeune homme reconnut la voix de sa première amante, et sauta à bas du lit. Il n'eut pas la force de gagner la porte, et tomba sur une chaise où il passa une terrible nuit. Sa femme n'était guère mieux. Bien que l'esprit eût quitté le lit un moment après Jules, elle avait entendu les paroles qui avaient fait déloger son mari, et n'osait ni parler, ni remuer, ni souffler.

Le curé fut appelé le lendemain ; il trouva l'affaire si sérieuse, qu'il se hâta de purifier la mesure de la petite rue ; il jeta ensuite de l'eau bénite dans l'appartement des deux époux, dit plusieurs messes basses, et rien ne leur apparut depuis.



LE SONGEUR.

ANECDOTE.

UN orfèvre de la ville de Reims croyait aux songes ; ce qui était fort raisonnable, puisqu'ils ne le trompaient pas toujours. Une nuit qu'il dormait d'un profond sommeil, il s'imagina qu'il était à table chez un de ses amis, avec sa femme, qu'il mangeait toutes sortes de mets excellens, et surtout qu'il buvait du vin délicieux. Il en était si aise, qu'il s'éveilla en sursaut ; et fut bien fâché de ne rien trouver sous sa dent.

Mais le lendemain, son ami l'invita à dîner, et il mangea en effet tout ce qu'il avait cru manger en songe ; il but aussi le bon vin qui l'avait tant charmé.

Une autre nuit, il rêva que sa femme lui était infidèle, et qu'elle prenait ses ébats avec un jeune amant, qu'il avait vu souvent rôder autour de sa maison. Il en fut si troublé, qu'il s'éveilla subitement, et courut au lit de sa femme, où il trouva que le songe ne l'avait point trompé.

Ces deux aventures étaient bien faites pour le persuader de la vérité des songes. Néanmoins au bout de neuf mois, il rêva que sa femme accouchait et le rendait père. « Oh ! pour le coup, s'écria-t-il, sauf le respect que je lui dois, le songe en a menti. Ma femme peut bien accoucher, mais je m'en lave les mains ; et si j'en suis la cause, je veux que le diable m'emporte ! »

Pourtant un homme, qui se mêlait d'expliquer les songes, prétendit que celui-là avait prédit juste, en disant, non pas qu'il était père, mais qu'*on le rendait père*, parce qu'une femme peut fort bien rendre père son époux, sans qu'il ait besoin de s'en mêler.



LA CHAUMIÈRE

ABANDONNÉE [1]

UN jour que je voyageais dans les Ardennes, j'aperçus au milieu d'un village une chaumière antique, dont le temps semblait respecter les débris, et que l'homme n'abordait qu'avec une sorte de respect. Le lierre et la mousse tapissaient les murs à demi ruinés ; la chauve-souris et le triste hibou avaient placé leurs nids solitaires dans le lieu où la jeune épouse recevait jadis les caresses de son époux heureux.

C'était un dimanche. Quelques couples d'amans venaient en silence se reposer devant l'enceinte redoutée, et les jeunes gens la montraient du doigt à leurs belles qui baissaient les yeux en rougissant.

Étonné et curieux de connaître le mystère de cette chaumière, je m'approchai d'un vieillard qui contemplait ces ruines, et semblait plongé dans de profondes méditations : « Bon vieillard, lui dis-je, pourriez-vous m'apprendre pourquoi cette chaumière abandonnée porte ainsi dans tous les cœurs le recueillement et la tristesse ? — Il faut que vous soyez étranger dans cette province, me dit le vieillard, pour ignorer l'histoire de la belle Catherine. Asseyez-vous donc auprès de moi sur le gazon, je contenterai votre curiosité. »

Le vieillard me conduisit alors vers un petit tertre où nous nous plaçâmes, et il parla en ces termes :

« Il y a plus de trois cents ans que cette chaumière est déserte. On l'appelle ici *le manoir de l'infidèle* ; et l'amant, qui craint d'être trahi, y conduit son amie pour lui rappeler la mort de Catherine. Cette cabane était autrefois habitée par un riche laboureur qui, veuf depuis long-temps, laissa, par sa mort, tous ses biens à Catherine, sa fille unique. Catherine était jeune et belle. Elle aimait le brave Théodore, qui la payait du plus tendre retour. Devenue maîtresse de sa main et de sa fortune, elle était prête à couronner

les vœux de son amant, quand le roi de France alla porter la guerre en Palestine.

« L'honneur, dans le cœur français, fait taire l'amour devant la gloire ; et Théodore, appelé sous les drapeaux, s'arracha des bras de son amante, et lui promit de revenir fidèle et de rapporter ses lauriers à ses pieds. Catherine désolée lui dit en le quittant : « Pars, Théodore, suis ton roi et ton devoir ; mais que ton cœur me reste. Tu m'as juré par ton Dieu que, morte ou vivante, j'y vivrais à jamais. Je te fais le même serment ; et dans la tombe, ou dans mes bras, Théodore n'aura point de rival. Adieu, reçois le premier baiser de ton épouse. » À ces mots, ils se séparèrent, et l'amant de Catherine s'embarqua pour la Terre-Sainte.

» Durant les premiers mois, la jeune fille, toute pleine de l'image et du souvenir de Théodore, repoussa tous les soupirs de ses rivaux, et fut fidèle à sa promesse.

» Mais à peine un an se fut-il écoulé, qu'un jeune homme du voisinage, beau, bien fait, entouré de l'opulence, vint demander la main de Catherine. Après quelques refus, les conseils des parens, les richesses du jeune homme, l'or, les bijoux, les diamans, les promesses, et surtout l'absence de Théodore, décidèrent le cœur de l'infidèle ; elle oublia la foi promise et consentit à s'unir à son nouvel amant.

» Le jour des noces se célébra avec pompe ; et, après la bénédiction, on donna le festin nuptial. Tous les parens étaient rassemblés en grand nombre autour des deux époux. L'allégresse brillait dans tous les yeux. Mais au sein de la joie générale, un homme seul paraissait en proie à la douleur. C'était un guerrier de haute taille ; sa visière était baissée, et personne n'avait vu ses traits. Assis auprès de Catherine, il gardait un morne silence, et son visage était tourné vers elle.

» La jeune épouse, arrêtant sur lui ses regards, le pria de se montrer et de prendre part à son bonheur. L'inconnu ne répondit rien ; et tous les convives joignirent leurs prières à celles de Catherine. Alors d'une main livide et décharnée, il leva sa visière, et offrit à tous les yeux la figure épouvantable d'un spectre.

« Grand Dieu ! s'écria l'amante infidèle, en considérant le fantôme, l'ombre de mon amant !... — De ton époux ! reprit le spectre d'une voix

terrible, et lui saisissant la main, de ce Théodore à qui tu as promis une constance à l'épreuve de la mort. *Tu m'as juré par ton Dieu que, morte ou vivante, je vivrais à jamais dans ton cœur. Je te fais le même serment ; et, dans la tombe ou dans mes bras, Théodore n'aura point de rival. Reçois le premier baiser de ton épouse.* Souviens-toi de ta promesse, et suis l'époux que tu as choisi. »

» En même temps, le fantôme, serrant dans ses bras la mourante Catherine, l'entraîna et disparut avec elle. On apprit le lendemain, que Théodore était mort en Palestine, trois mois avant ce funeste mariage.

» Depuis ce temps, les ombres de ces deux époux, réunis dans le sein de la mort, apparaissent tous les ans dans cette chaumière, et si quelque amant est abandonné de son infidèle, il vient demander vengeance au spectre des noces. »

Après avoir dit ces paroles, le vieillard me quitta ; et je continuai ma route, en songeant à la besogne que le spectre devait avoir, s'il se chargeait de tourmenter toutes les amantes parjures.



1. ↑ Ce conte et la romance d'*Imogine et Alonzo* ont la même origine.

LA MAISON ENSORCELÉE.

UN jeune Provençal, de la petite ville de Salon, s'en retournait au sein de sa famille, le paquet sur le dos, la chansonnette à la bouche, et la joie au cœur. Après une longue absence, il est doux de revoir une amante chérie et les lieux où l'on a reçu le jour. Narbal (c'est le nom de notre voyageur) espérait saluer ses pénates avant la nuit ; et le soleil était au milieu de sa carrière.

Il aperçut bientôt, dans la plaine, un berger assis sur ses talons et gravement occupé à creuser la terre. Il s'avisa de lui demander s'il était bien dans sa route ; le berger, qui composait alors un maléfice, pour la ruine du troupeau de son voisin, ne put entendre, sans se mettre en colère, qu'on lui adressât la parole, attendu qu'on détruisait son charme, et qu'on l'obligeait à remettre l'opération à neuf jours de là ; c'est pourquoi, il se tourna brusquement vers Narbal, et lui cria : « Marche devant toi, jeune homme ; on te dira ton chemin. »

Le provençal, surpris du ton du berger, sentit une sueur froide couler de tous ses membres, et se mordit les doigts, dans la cruelle persuasion qu'il venait de parler et de déplaire à un ami du diable. Il continua sa route, tremblant à chaque pas d'éprouver quelque noir sortilège.

Au bout d'une heure, le ciel s'obscurcit, le vent souffla avec violence, les nuages, brisés par les tourbillons de l'air, se fondirent et inondèrent la terre. En même temps, les aspects changent ; l'horizon varie de seconde en seconde, des chemins inconnus se présentent, Narbal ne sait lequel suivre, et foule un sol étranger. Il marcha jusqu'au soir, entouré de l'orage, et sans apercevoir de terme à sa course fatigante. Enfin l'arc-en-ciel se montra un instant sur les nuées ; et, au pied d'une croix plantée sur une pointe de terre, à l'endroit où le sentier se divise en deux, et forme une espèce de fourche, Narbal voit une jeune fille à genoux. Elle est vêtue d'une robe blanche ; un voile transparent couvre son visage. La noblesse de sa taille, son attitude touchante, et l'extrême beauté qui perçait à travers la gaze, frappèrent

vivement le jeune homme. Il s'approcha de la croix, attiré par un appât invincible, et demanda à la belle en prières, quel était le chemin de Salon. Elle ne lui répondit que par un geste mystérieux, et lui indiqua, de la main, l'un des sentiers que la croix séparait.

Narbal remercia la jeune vierge, et s'éloigna de quelques pas ; puis, curieux de la revoir encore, et d'entendre le son de sa voix, il se retourna, cherchant un prétexte pour lui parler une seconde fois. Mais elle avait disparu... et en portant ses regards de tous côtés, dans les vastes campagnes qui l'entouraient, Narbal n'aperçut rien, sinon une levrette blanche, déjà éloignée, qui fuyait à toutes jambes.

Il fut tout troublé de cette singulière aventure, et ne se remit à marcher que, quand la nuit, étendant ses sombres voiles, vint l'avertir de chercher un gîte.

Il avançait, incertain et pensif, quand une lumière perça l'obscurité. Il y guida ses pas, et arriva à la porte d'une maison tout-à-fait abandonnée, mais pourtant éclairée de plusieurs flambeaux, allumés, sans doute, par des êtres surnaturels. Il y entra, et trouvant toutes les portes du rez-de-chaussée fermées solidement, il monta un grand escalier qui le conduisit à une salle tendue de noir, et éclairée par quatre gros cierges ; à peine y eut-il mis le pied, que la porte se referma sur lui, avec un bruit sourd et prolongé.

En même temps, une horloge sonna minuit. Le cri de la chouette et le son d'une cloche funèbre se firent entendre ; et des gémissemens se répandirent de toutes parts. Un spectre hideux sortit d'une alcôve et vint traîner ses chaînes devant le tremblant jeune homme ; plusieurs fantômes le suivirent par intervalles, et se retirèrent, après avoir fait, comme le premier, le tour de la chambre noire. Alors, une trappe s'ouvrit, une longue main parut et saisissant Narbal, l'emporta dans une chambre basse, où se trouvait une troupe de lamies qui dévoraient un cadavre. Elles l'entourèrent aussitôt, et, l'embrassant de leurs mains sèches et ensanglantées, elles le firent asseoir au milieu d'elles, et l'invitèrent à prendre sa part de leur festin. Il frissonna de tous ses membres à cette proposition horrible, et fit un signe de croix, qui dispersa la horde infernale.

Une seconde trappe s'ouvrit, et Narbal tomba dans un souterrain éclairé par des lampes sépulchrales. Une espèce de tombeau s'élevait au milieu ;

c'était la demeure d'un mort qui, depuis trente ans, y faisait pénitence. Il s'éveilla de son sommeil éternel, en entendant les pas d'un vivant, et s'écria d'une voix grêle : « Tremble de t'exposer à la vengeance des morts ! » Il se recoucha dans son cercueil, après qu'il eut répété trois fois cette menace.

Narbal, dans l'impossibilité de fuir, se recommandait à Dieu de tout son cœur. Un coup de tonnerre ébranla les voûtes du souterrain, tout s'engloutit dans un chaos de ténèbres ; les hurlemens des lamies se mêlèrent au bruit du tonnerre ; on entendit comme le choc des vagues en furie, accompagné du fracas de la grêle et des sifflemens de la tempête. Il y avait bien là de quoi perdre l'usage de ses sens ; aussi Narbal consterné ne revint-il à lui-même, qu'après une heure de léthargie. Il était dans un antre de granit, au milieu des entrailles de la terre, assis sur un chaudron renversé. Un personnage à barbe blanche vint à lui d'un pas majestueux, et lui adressa ces paroles : « Étranger malheureux, qui t'a conduit dans cet abîme ? — Je l'ignore, lui répondit Narbal ; » et il lui raconta tout ce qu'il éprouvait depuis le milieu de la journée. — « J'en suis fâché, reprit le vieillard, mais tu ne peux sortir d'ici qu'à de rudes conditions. Je suis le magicien *Pierre d'Apone* ; tu sais peut-être mon histoire ; mais ce que les mortels ignorent, c'est que j'ai su tromper la mort par mes enchantemens, et je me nourris ici de chair humaine... J'ai fixé ma demeure au-dessous de la maison ensorcelée, où tu es entré à la chute du jour. Tous les étrangers qui la visitent, disent adieu à la vie. Les spectres et les lamies qui la gardent, ont soin de m'envoyer ce qu'ils trouvent de plus gras, en fait de jeunes gens... Je sens pourtant, en te voyant, un certain mouvement de pitié, et je te laisserais vivre, si tu voulais, en revoyant le sol de ta patrie, me sacrifier la première chose qui s'offrirait à tes regards. » Narbal le promit, et le magicien ayant fouetté l'air de sa baguette, le provençal fut emporté rapidement par une puissance invisible, et se trouva dans la chambre d'une jeune fille, de ses parentes, qu'il aimait éperdument, depuis ses premières années. Elle était seule. L'apparition subite de son cousin, qu'elle ne reconnut point d'abord, lui fit pousser un grand cri. Mais Narbal calma sa frayeur, en courant l'embrasser et en lui rappelant son nom et son amour.

Tandis qu'ils s'abandonnaient uniquement à l'effusion de leur tendresse, le magicien Pierre d'Apone, qui n'aimait probablement pas les lenteurs, parut, entouré de sept esprits familiers, et demanda la jeune amante de

Narbal. La vue de ce terrible sorcier épouvanta une seconde fois la demoiselle, et ses paroles portèrent la mort au cœur de son amant. C'était là, en effet, le premier objet qu'il avait vu, en revenant à la lumière.

La jeune cousine, le voyant pâlir et près de tomber en défaillance, appela du secours. Son père accourut, et fut tout surpris de voir tant de gens dans l'appartement de sa fille. Néanmoins il les reconnut tous ; car c'était un habile homme, fort versé dans la magie et infiniment expert en l'art de tromper le diable et ses suppôts.

« Si Narbal t'a promis indirectement ma fille, dit-il à Pierre d'Apone, quand il sut de quoi il s'agissait, apprends que j'ai assez de pouvoir pour t'empêcher d'y toucher, mais comme je suis bon naturellement et que je ne veux pas te renvoyer mécontent, je te permets de faire un autre choix. »

Le magicien batailla vigoureusement pour maintenir ses droits sur la demoiselle qui lui semblait un friand morceau, et dont il voulait faire sa maîtresse ou son souper, ayant tout exprès fait conduire le jeune homme auprès d'elle ; mais le père ne répondit que ces mots : « Ou décide-toi bien vite, ou je me tiens quitte à ton égard, aussi-bien que Narbal que je prends sous ma protection. — Allons, dit Pierre d'Apone, puisqu'il est ainsi, donnez-moi donc trois douzaines d'œufs ; car vous savez que j'ai toujours eu un faible pour les omelettes. »

La demande était si raisonnable qu'on se hâta de faire cuire les trois douzaines d'œufs. Pierre d'Apone les avala sans inviter personne à en prendre sa part ; après quoi, il salua la compagnie, et s'envola avec les sept lutins qui l'escortaient.

Narbal rassuré épousa sa cousine. On dit que depuis il n'osa plus parler aux bergers, ni voyager seul ; et la maison de la jeune fille se nomma la maison de l'Omelette.



LES DEUX IVROGNES.

DEUX paysans périgourdens étaient à boire ensemble au cabaret. La conversation ayant roulé sur divers objets, vint à tomber sur l'immortalité de l'âme. Quoique ce fût au seizième siècle, l'un de ces deux ivrognes doutait déjà de l'existence de son âme. Il est vrai que l'autre ne donnait pas de même dans l'incrédulité. « Parbleu, dit-il à son compagnon ; tu serais un mécréant indigne, si tu reniais ta foi, comme tu le dis. Adam avait une âme, vois-tu, et si tu n'en avais point, tu n'aurais pas, aussi-bien que lui, l'envie de tâter du fruit défendu. — Que j'aie une âme, ou que je n'en aie point, répondit Thomas, je m'en moque comme de mes vieux souliers, et je la vends à qui veut me l'acheter... »

Lorsqu'il disait ces mots, un inconnu survint et se plaçant auprès des deux paysans, leur demanda de quoi ils s'entretenaient.

THOMAS.

De l'âme ; et je dis que je n'en ai point.

L'INCONNU.

Ah ! ah !

PIERRE.

Eh ! mon Dieu, Thomas, tu as trop bu ; tu ne sais pas plus ce que tu dis, que monsieur le curé quand il prêche. Ne faites pas attention à ses sottises, mon cher monsieur ; il est sujet à des absences d'esprit.

L'INCONNU.

Mais je ne vois pas cela.

THOMAS.

Vous jugez bien, mon bon monsieur ; et je ne fais pas l'ignorant, quand je dis que je n'ai pas d'âme. Celui qui est morveux se mouche ; ainsi, Pierre, si tu as une âme, garde-là pour toi. Mais moi, je ne vois pas la mienne ; car enfin si on ne voit pas ses défauts, on voit ses bonnes qualités, et... et tenez, je le répète, je vends mon âme à qui veut l'acheter.

L'INCONNU.

Vous vendez votre âme ?

THOMAS.

Oui ; et si vous en êtes curieux, je vous en ferai bon compte. Qui plus est, nous en boirons l'argent ensemble.

L'INCONNU.

Allons ! quand ce ne serait qu'une plaisanterie, je vous en donne trois écus...

THOMAS.

Trois écus ! c'est fait.

PIERRE.

Mais, Thomas...

THOMAS.

Paix là ! et vous, cabaretier, apportez du vin.

Pierre eut beau représenter ; Thomas demeura inébranlable. On but les trois écus en compagnie, ce qui dura jusqu'au soir. Alors chacun voulut se retirer.

« Un moment, dit l'inconnu. Il est juste que chacun prenne son bien où il le trouve, et celui qui paye a le droit d'emporter ce qu'il achète. »

En même temps il changea de forme ; et les deux ivrognes virent devant eux le diable en propre personne... Satan, saisissant de sa griffe l'imprudent Thomas, lui tordit le cou, et l'enleva dans les airs pour le porter dans les marmites infernales.

Heureusement Pierre savait trois mots magiques, d'une puissance sans bornes contre le diable. Il les prononça bien vite, en faisant un grand signe de croix ; et Satan fut obligé de lâcher prise. Thomas à demi-mort fut exorcisé ; un habile homme força le diable à renoncer aux droits qu'il avait sur son âme. L'ivrogne revint enfin à la vie et fit pénitence ; mais il porta toujours depuis la tête et le cou de travers.



LE MAGICIEN BOBINOT.

Sous le règne de Childéric, quatrième roi des Francs, vivait dans le château d'Alboflède, une jeune beauté nommée Odélie, d'une vertu rare, et d'une noble lignée. Elle allait avoir seize ans. Son père, le grand druide Ulric, l'élevait avec soin, et destinait sa main au jeune Sigisbert, le premier et le plus fameux entre tous les guerriers de la cour de France. C'était le temps des tournois et de la chevalerie errante. Odélie était promise, mais elle ne pouvait appartenir au brave Sigisbert, qu'après qu'il aurait rempli toutes les Gaules du bruit de son nom. Aussi parcourait-il avec ardeur les diverses cours ouvertes aux chevaliers. Il avait brillé partout. Vingt héros vaincus par lui avaient apporté leur épée aux pieds de sa dame, et sa vue leur causait tant de charme qu'ils bénissaient le destin de la leur avoir procurée.

Tandis que Sigisbert travaillait ainsi à mériter l'estime d'Ulric et l'amour d'Odélie, Childéric vint à Alboflède. Rien n'était plus aimable que la figure de Childéric ; rien de plus prompt à s'enflammer que son cœur ; rien de moins durable que son amour. Il voyait aujourd'hui une jeune beauté ; il oubliait aussitôt ses amours de la veille ; il tentait une nouvelle conquête ; il cherchait à plaire, et il ne plaisait que trop souvent. En un mot, il était la terreur des maris et des pères.

Il vit Odélie, fut épris de ses attraits, lui avoua son amour naissant, et demanda du retour. Mais Odélie n'était point coquette, comme les dames l'étaient déjà assez généralement en France. Elle répondit au roi que son cœur était engagé, sa main promise, et sa foi donnée. Childéric n'osa pas ce jour-là insister trop fort, et se retira, comptant bien être plus heureux le lendemain ; car enfin il était roi de France, et on ne dédaigne guère un amant couronné.

Il revint à la charge le jour suivant ; et cette seconde visite, si extraordinaire et si précipitée, fit deviner au vieil Ulric le motif de l'honneur que lui faisait le roi. C'est pourquoi, il ne quitta point sa fille, et

Childéric ne put lui dire que quelques mots, à la dérobée, dont il n'obtint aucune réponse. Il se retira, le soir, d'assez mauvaise humeur ; et le lendemain, un de ses pages apporta à Odélie le billet suivant :

« J'ai oublié que j'étais roi, belle Odélie, pour vous aimer et vous plaire. Vous ne répondez à mes feux que par les plus cruels dédains. Dites-moi, je vous prie, la cause de cette indifférence, que je n'ai encore trouvée qu'en vous. Que faut-il faire pour l'emporter sur l'heureux mortel qu'on vous destine... Commandez ; le roi des Francs s'empressera de vous obéir. Autrement, souvenez-vous que je suis plus puissant que mon rival, et qu'il n'aura pas le pouvoir de vous ravir à

CHILDÉRIC. »

Odélie désolée en lisant la fin de cette lettre, hésita d'abord sur le parti qu'elle avait à prendre. Puis elle se décida à répondre au roi, et lui écrivit ces mots :

« Qu'ai-je pu faire, prince, pour allumer votre amour, tandis que mille beautés, pleines d'attraits invincibles, ne recherchent que le bonheur de vous plaire ? Tentez une victoire plus facile, oubliez un cœur qui ne veut que vous estimer ; ou sachez que je saurai me soustraire à la violence. Entre l'infamie et la mort vous ne verrez point balancer

ODÉLIE. »

Le page porta cette réponse au roi. Il en frémit, sans pourtant perdre encore tout espoir. Un instant après il monta à cheval, courut au château d'Alboflède, se jeta aux pieds d'Odélie, lui demanda pardon, et lui dit : « Je vous ai offensée, Odélie ; je viens réparer mes torts : ce n'est plus à titre d'amant ; c'est à titre d'époux, que je demande votre cœur et votre main. Parlez, dans une heure, vous êtes reine. — Prince, répondit Odélie, si mon cœur était vide, vous pourriez le remplir ; mais un autre l'occupe et y régnera jusqu'à la mort... — Je me retire donc, reprit Childéric, en cachant son dépit, mais un sujet téméraire ne l'emportera pas sur son prince. »

Il sortit en disant ces mots, et laissa Odélie dans une agitation cruelle. Elle passa quelques jours dans la crainte et la retraite, soupirant après le retour du tendre Sigisbert.

Un soir qu'elle se promenait seule dans le jardin du château, une troupe de gens armés sortit brusquement du fond d'une grotte de verdure, et lui mettant un mouchoir sur la bouche, pour empêcher ses cris, les agens du roi l'emportèrent à la cour. On la fit entrer dans une salle retirée du palais ; là, Childéric vint s'offrir à ses regards ; il s'excusa de sa violence, sur l'ardeur de son amour, et lui promit qu'elle serait traitée avec respect, jusqu'à ce qu'elle eût pris une résolution favorable aux vœux du souverain des Francs. Elle ne répondit rien, et Childéric se retira, toujours brûlé d'un amour que l'espoir ne nourrissait point.

Le soir même de cet enlèvement, Sigisbert arriva au château d'Alboflède. On le conduisit au grand druide qui l'embrassa et le nomma son fils. « Brave chevalier, lui dit le sage Ulric, ton front est chargé des palmes de la gloire ; il est temps d'en alléger le poids par les douceurs de l'amour. Tu es digne d'Odélie. »

Il ordonna en même temps qu'on fit venir sa fille ; mais on eut beau la chercher dans toute l'enceinte du palais, on ne put annoncer à son père que la triste nouvelle de son absence. Sigisbert consterné pâlit... Ulrich le rassura : « Je soupçonne l'auteur de cet enlèvement, » s'écria-t-il, et sans perdre le temps en plaintes inutiles, il alla consulter ses dieux qui le confirmèrent dans ses doutes. « Odélie était au palais de Childéric, et nulle force humaine ne pouvait l'en tirer ; mais son cœur ne trahissait point son amour pour Sigisbert. »

Le jeune amant fut rassuré par les dernières paroles de l'oracle ; pendant que le druide frémissait de ces mots : « Nulle force humaine ne pourra l'en tirer... »

Enfin Sigisbert ouvrit la bouche : « Mon père, dit-il au vieillard, je connais un homme puissant, qui nous rendra, je l'espère, à vous, une fille chérie, à moi, une épouse adorée. — Quel est ce dieu tutélaire ? demanda le druide. — Il possède tous les secrets de la magie, répondit Sigisbert, rien n'échappe à ses regards clairvoyans. Les secrets impénétrables de l'avenir se développent à ses yeux, et les projets des humains, aussi-bien que leurs efforts s'anéantissent devant lui. La force de son art magique ne connaît d'obstacle que les arrêts du destin. — Courez le trouver, mon fils, s'écria Ulric, amenez-le moi ; promettez-lui la moitié de mes richesses, s'il peut me rendre ma fille. »

Sigisbert sauta sur son coursier, et arriva en deux jours à la forêt de Sourdain, où vivait, dans une caverne embellie par les plus habiles démons, le magicien *Bobinot*.

Il était occupé à préparer un charme, quand Sigisbert parut devant lui. Il le reconnut aussitôt, pour l'avoir logé une nuit dans sa demeure souterraine : « Sois le bienvenu, jeune homme, dit le magicien, en détournant la barbe qui ombrageait sa bouche ; aurais-tu besoin de mon secours ? — Si l'injustice vous révolte, répondit le chevalier, vous tirerez des mains du cruel Childéric la jeune épouse qui m'est promise... — Tu sais que j'aime à servir les amans et les dames ; mais toute peine mérite son salaire, et... — Soyez tranquille, Ulric saura vous témoigner sa reconnaissance, et j'y joindrai les preuves de la mienne. — En ce cas, hâtons-nous de partir. »

Aussitôt le magicien monta sur un petit cheval barbe, que le diable laissait à ses ordres, et le lendemain, à la chute du jour, Ulric vit entrer dans la première cour de son château l'amant et le libérateur de sa fille. Il courut au-devant d'eux, les reçut avec une joie inexprimable, et fit servir le souper. Après qu'on eut mangé, le magicien Bobinot annonça qu'il voulait agir promptement, et qu'il se rendait de suite au palais du roi des Francs.

Il pénétra, sous une forme invisible, et se plaça dans un coin de l'appartement où gémissait Odélie, pour examiner l'état des choses. Childéric était aux pieds de l'amante de Sigisbert, et lui parlait encore de son amour avec un feu et des transports capables d'échauffer le marbre.

« Malpeste ! dit le magicien Bobinot, quel diable d'homme ! si c'est comme cela qu'il aime, bien fin sera, qui lui fera entendre raison par des moyens naturels. »

Sur cette pensée, il jeta les yeux sur la fille d'Ulric. Son abattement et sa pâleur n'avaient point diminué sa beauté ; et les attraits puissans qui soumettaient le fier Childéric, ne frappèrent pas impunément les yeux du magicien. Tout vieux qu'il était, il s'échauffa en son harnois et sentit dans ses entrailles les étincelles brûlantes d'un amour qui allait devenir terrible.

Loin de songer à secourir Sigisbert, à délivrer Odélie, à punir Childéric, Bobinot songea qu'il était amoureux... « Je mourrai, se dit-il, ou je posséderai cette jeune vierge. »

Après avoir bien combiné son plan, il sortit sans être vu, et fit demander le roi Childéric à *qui il voulait rendre un service important.*

Childéric répondit au messager qu'il ne désirait rien que le cœur d'Odélie, et que l'étranger pouvait se retirer. — Dites au roi que rien ne m'est impossible, reprit le magicien, et qu'il ne se repentira point de m'avoir vu.

Le roi étonné ordonna qu'on introduisît le mystérieux étranger dans la salle des armes, et vint le trouver aussitôt. « Que me veux-tu, lui dit-il ? — Je suis le magicien Bobinot ; j'ai su votre amour ; vos efforts seront vains auprès de la vertueuse Odélie ; et je viens vous offrir mes secours pour gagner son cœur. »

Childéric, comblé de joie, embrassa le vieil ami du diable, et lui promit de payer royalement ses services.

« Laissez-moi donc faire, répliqua Bobinot, je vous promets une pleine victoire. »

Il expliqua alors au roi ses projets et ses moyens. Le roi approuva tout ; et le magicien agit comme on va le voir. Il alla trouver Odélie, lui conseilla de feindre un peu d'amour pour Childéric et lui promit de la tirer de sa puissance avant la nuit. Après cela, il retourna au château d'Alboflède, ordonna à Ulric de tout disposer pour l'hymen de sa fille et recommanda à Sigisbert de se préparer à lui donner la main. « Je vous ramènerai votre épouse, lui dit-il ; et le roi croira la posséder encore. J'ai fait un fantôme qui lui ressemble. Childéric s'abandonnera à son amour ; et dans trois jours, s'il en est las, je le lui ôterai. » (Bobinot avait promis pareillement au roi de lui laisser, pendant trois jours, la jouissance d'Odélie, et de mettre à sa place, durant ce temps, une ombre trompeuse dans le lit de Sigisbert).

En conséquence, il se mit en devoir de tenir ses promesses. Il alla prendre, dans les cuisines de Childéric, une laveuse d'écuellenes qu'il revêtit de la ressemblance d'Odélie et la laissa à sa place dans le palais du roi des Francs. En même temps, il enleva la fille d'Ulric et la conduisit au château de son père. Le mariage se célébra dans l'ombre du mystère ; la nuit vint, et les époux se retirèrent dans leur appartement.

Ce fut alors que Bobinot acheva son charme. Il mit une levrette dans le lit de Sigisbert, qui crut serrer dans ses bras sa chère Odélie. Ensuite il enleva

la jeune épouse, lui fascina les yeux, la transporta dans une grotte, qu'elle prit pour la chambre nuptiale ; et parut à ses regards sous les traits de son époux.

De cette façon, Childéric et Sigisbert firent pendant trois jours de grands frais de tendresse, l'un pour une cuisinière, l'autre pour une levrette, le tout en l'honneur de la belle Odélie, que le magicien possédait paisiblement. Au bout de ce temps, il fit disparaître les fantômes imposteurs, réunit les deux époux qui ne se doutèrent de rien, et s'en retourna comblé des présents et des bénédictions de Childéric, de Sigisbert, d'Odélie et d'Ulric, bénédictions qu'il ne méritait sûrement pas.

La plus heureuse dans tout cela, fut la petite laveuse d'écuelles, comme le plus heureux fut l'adroit Bobinot. Quant au cas de Sigisbert, bien des époux s'y sont trouvés ; mais sans que la magie y ait eu la plus petite part.



LA CULOTTE MALÉFICIÉE.

UN comédien flamand venait de perdre son grand-père qu'il n'avait jamais vu. Le bon homme avait fait son testament, avant de mourir ; et croyant épargner à son petit-fils les frais d'une garde-robe de père, il lui avait laissé toutes ses nippes.

Le comédien, surpris de ne recevoir que ce legs, se mit à pester contre son défunt grand-père, et vendit tout le paquet, à l'exception d'une culotte de panne rouge, dont il avait actuellement besoin pour jouer les caricatures.

Il s'en servit le soir même, et ne rentra dans sa chambre que fort tard. Il se hâta de se mettre au lit, et jeta la culotte de panne sur une chaise. Dès que sa lumière fut éteinte, il entendit un léger bruit, et vit collé sur sa porte, qui était bien fermée, un vieillard coiffé d'une toque de nuit, vêtu d'une longue robe de chambre à fleurs jaunes, et tenant en main une bougie allumée, mais qui n'éclairait que faiblement la chambre.

Il reconnut son grand-père, en comparant sa figure avec le souvenir de son portrait, qu'il avait vu dans son enfance. Le vieillard, après avoir longtemps considéré son indigne petit-fils, traversa la chambre, en jetant des regards pleins du plus tendre intérêt sur la culotte de panne rouge, et s'évanouit dans la muraille opposée à la porte ; le tout à la grande et effroyable surprise du comédien.

Dès que le papa eut disparu, la culotte de panne rouge se mit à danser par la chambre, fouettant les rideaux, battant les murs, cassant les vitres et renversant tout ce qui se trouvait sur son passage.

« Bienheureux saint Genest ! s'écria le comédien, quel vacarme est-ce là ?... » Aussitôt la culotte courut à lui et le souffleta rudement. Il baissa bien vite la tête, et l'enfonça sous la couverture. Mais le bruit s'augmentait tellement de minute en minute, qu'il n'y avait pas à y tenir. Le comédien épouvanté se leva, non pour battre le briquet et faire face à l'orage ; mais pour gagner la porte ; ce qu'il ne fit qu'à grande peine, et chargé de horions.

Il descendit un étage de la maison où il demeurait, et alla conter à un camarade sa lamentable aventure. Celui-ci, qui était expert en fait de merveilles, trouva la chose fort grave et envoya chercher un prêtre.

Quand le prêtre fut arrivé avec l'eau bénite et le livre des prières, les deux comédiens montèrent avec lui à la chambre endiablée. Le fracas allait toujours son train, et tout était en désordre.

Le prêtre commença par jeter de l'eau bénite dans la chambre pour forcer la culotte de panne rouge à se tenir en repos ; mais comme elle ne s'effrayait point des aspersions qu'on lui faisait. « Voilà qui est singulier ! dit le prêtre... jeune homme, dites un *de Profundis* pour l'âme de votre grand-père. »

Les trois champions se mirent en prières ; et ayant probablement apaisé le papa par ce pieux moyen, la culotte s'alla planter doucement sur la tête du comédien son maître, où elle resta pendant trois heures, sans que rien pût l'en arracher.

Au bout de ce temps, elle tomba d'elle-même ; et comme, en la vendant, le comédien eût craint de la voir revenir, il se hâta de la brûler ; et ne vit plus rien depuis.



ODOARD DE MONTALTE.

DEUX jeunes seigneurs français de la cour de Henri II, après avoir été rivaux de gloire, devinrent aussi rivaux d'amour. Mœlina de Berglas, vive comme les nymphes des campagnes, belle comme la déesse des amours, de l'extérieur le plus aimable, était l'unique objet de tous leurs vœux et de toute leur tendresse. Roger, fier, riche et bien fait, était le plus aimé ; Odoard brave, mais peu fortuné et d'une physionomie plutôt noble que belle, était le plus estimable.

Aussi le comte de Berglas gentilhomme de la vieille roche, préférait-il Odoard, et lui destinait secrètement sa fille. Mœlina ne pensait pas comme son père ; et sans chercher le vrai mérite, sans s'attacher à d'autres attraits qu'à ceux de la figure, comme font presque toutes les femmes, Mœlina n'aimait que Roger.

L'espoir de jouir avec lui d'une brillante fortune, de paraître avec éclat auprès d'un époux opulent, d'habiter un grand château, de posséder de vastes domaines, aussi-bien que la gloire d'avoir soumis à ses charmes l'un des plus beaux seigneurs de la France, tous ces mouvemens secrets de l'ambition et de l'orgueil faisaient accueillir favorablement les soupirs de Roger et fermaient le cœur de la jeune fille au mérite du modeste Odoard.

Cependant l'accueil que faisait à celui-ci le comte de Berglas, ne permettait pas à Mœlina de lui témoigner ses dédains, et le jeune amant ne désespérait pas de se voir aimé.

Dans ces conjonctures, Berglas, craignant que sa fille ne fît un choix, qu'il était déjà trop tard de prévenir, lui annonça ses projets sur Odoard. L'autorité paternelle et le caractère inflexible de Berglas ôtaient à sa fille toute idée de réplique. Elle se tut, et son respectueux silence laissa croire que son cœur se soumettait sans regrets. « Aimez Odoard, chérissez-le, ma fille, et regardez-le d'avance comme votre époux ! dit Berglas en quittant Mœlina. »

Quelques jours après, Odoard, sûr des bonnes grâces du père, et n'osant douter de l'estime de sa fille, se présenta devant le comte de Berglas, et lui parla en ces termes :

« J'ose peut-être trop, seigneur, en recherchant une alliance que la fortune semble m'interdire. Cependant la noblesse de votre âme, votre amour pour la vertu et la généreuse estime que vous m'avez toujours témoignée, raniment un peu mon espoir. C'est cette estime, seigneur, qui me fait croire que je ne vous offense point, en sollicitant l'honneur de devenir votre fils. »

Berglas lui répondit avec bonté que la fortune devait se taire devant le mérite, et qu'il ne serait jamais plus heureux que quand il le verrait à l'autel avec sa fille. Ces paroles transportèrent le sensible Odoard. Il courut annoncer son bonheur à Mœlina qui le reçut avec la plus grande froideur. Il attribua son maintien embarrassé à la modestie, et se retira le plus heureux des hommes.

Roger fut bientôt instruit de ces dispositions ; il en devint furieux. « Quoi donc ! s'écria-t-il, un misérable l'emportera sur moi !... »

Aussitôt il se rendit au château de Berglas : « Serait-il vrai, belle Mœlina, que je vais vous perdre ? — Hélas ! répondit-elle, il n'y a plus d'espoir. Mon père a parlé... — Et vous aurez la barbarie de lui obéir ? — Que puis-je faire ? Ses ordres sont absolus. — Absolus ! dites-vous ?... ah ! je le vois trop, vous ne m'aimiez point, perfide ! — Moi, ne point vous aimer ! puisse le ciel m'anéantir à vos yeux, si quelque autre vous est préféré dans mon cœur. — Eh bien !... Odoard mourra !... — Grand Dieu ! oseriez-vous ?... — Oui, il mourra, ou je mourrai moi-même, s'il me faut renoncer à votre amour. — Imprudent, voudriez-vous me perdre ?... Si vous l'ôtiez du monde, pensez-vous que mon père laissât impuni un crime que l'amour de sa fille aurait causé ? Non, une captivité éternelle serait désormais mon partage... Tentez plutôt de fléchir mon père. Mais je crains bien que rien ne puisse changer ses résolutions. »

Roger perdit ses efforts. Il eut beau représenter l'étendue de sa fortune, et toutes les qualités qu'il tenait de ses ancêtres, Berglas inébranlable lui interdit l'entrée de son château. Le fier chevalier sortit la rage et l'amour dans le cœur, en proie aux plus sombres projets, et jurant de perdre la vie avec l'espérance.

Il écrivit à Mœlina la lettre la plus passionnée, lui demanda un serment d'éternel amour, et lui promit de la rendre heureuse, si elle lui jurait de le chérir constamment.

Mœlina ne comprit pas quels étaient les projets et les moyens de Roger ; mais, infidèle à son devoir, à la veille de suivre un époux, elle envoya ce billet à son amant :

« Je vous l'ai juré, et vous le jure encore : je vous aimerai toujours. Si le ciel exauce mes vœux, il récompensera vos efforts et votre tendresse, de la main qui vous est si chère.

MŒLINA. »

Cependant on disposait tout pour le mariage ; et, trois jours après sa coupable imprudence, Mœlina épousa le brave Odoard. Elle l'eût aimé d'une tendresse éternelle, si son cœur eût été pur. Elle le souffrit d'abord avec indifférence ; bientôt il lui devint insupportable ; au bout d'un an, il lui parut odieux. Ce fut alors que le vieux comte de Berglas mourut, laissant tous ses biens à sa fille. Mœlina versa sur sa tombe les larmes du devoir.

Cette perte déchira le cœur du sensible Odoard ; il pleura amèrement celui qui l'avait aimé en père, et passa plusieurs mois dans la retraite et le deuil.

Roger profita de cette circonstance pour se rapprocher de Mœlina, avec qui il avait entretenu une correspondance criminelle. Il s'introduisit un soir dans le château de Berglas, pénétra jusqu'à l'appartement de l'épouse d'Odoard et se présenta à ses regards. Mœlina lui fit quelques reproches, mais sans lui témoigner aucune indignation : « Je viens vous délivrer, lui dit Roger... — Eh ! que pouvez-vous, seul ici ? — L'amour me seconde ; rien n'arrêtera mes projets. — Amour bien malheureux ! — Ce n'est plus le temps de la plainte. Les malheurs sont à leur terme : Odoard va périr de ma main. Assez et trop long-temps, il a fait couler vos larmes. Je vous aime plus que jamais ; je sens que je ne puis cesser de vous aimer. Vous m'avez promis de répondre à la flamme qui me brûle ; je le porte sur mon cœur ce serment sacré de votre amour ; et je viens en demander la preuve. — Que dites-vous ? — Que vous n'êtes point l'épouse d'Odoard, que la raison brise des nœuds formés par la violence et l'injustice, que votre cœur me

donnait votre main, que vous êtes à moi enfin, et que je n'abandonne plus la plus chérie des amantes... »

En disant ces mots, Roger cueillait d'adultères baisers sur la bouche de Mœlina. Il devint bientôt plus hardi ; et n'éprouvant que de faibles obstacles, il commit avec elle le plus révoltant de tous les crimes.

« Maintenant, dit Roger, malheur à qui tentera de me disputer ta possession !... »

Un léger bruit se fait entendre : Odoard paraît, un flambeau à la main : « *Défends ta vie* », lui crie l'infâme Roger, en lui enfonçant un poignard dans le cœur... Odoard tombe, pousse un soupir, prononce d'une voix éteinte le nom de sa criminelle épouse, et meurt baigné dans son sang. « Du moins tu ne m'ôteras plus le bonheur, dit encore l'adultère à sa victime expirante, et je jouirai librement de mes amours. Suivez-moi, Mœlina ; quittons des lieux où vous avez gémi dans les fers. Le bonheur vous attend près de moi. »

Elle ne frémit point à cet horrible discours. « Je te suivrai au bout de la terre, lui dit-elle, et ma tendresse ne se démentira point. »

Mœlina prit ses bijoux et ce qu'elle avait de précieux ; puis, incapable de remords, elle quitta le château de son père et se rendit dans les domaines de Roger. Bientôt elle devint son épouse. La main d'un homme bénit cette union hideuse, que le ciel proscrivait, que la nature indignée rejetait avec horreur.

Le jour de l'hymen, sinistre et sombre comme l'âme des époux, se passa loin du bonheur qu'ils attendaient. Quand la nuit vint, le ciel se chargea de nuages, les tempêtes s'amoncelèrent, les arbres des forêts abandonnèrent aux vents leur cime bruyante, le fracas de l'orage sema l'effroi et la consternation. Les deux époux se mirent au lit pour consommer un mariage profané d'avance par le crime.

Alors, un horrible éclat de tonnerre ébranla les voûtes de l'air. La chambre nuptiale s'éclaira d'une lueur rougeâtre, un spectre effrayant s'éleva entre les deux époux... C'était Odoard... « Tremblez, monstres,... » s'écria-t-il d'une voix terrible.

L'obscurité la plus profonde succéda à l'éclat passager qui entourait le fantôme. Mœlina tremblante, chercha à se jeter entre les bras de Roger.

L'homicide, de son côté, se rapprocha de sa complice ; mais tous deux n'embrassèrent que le spectre qui les serra tous deux de ses mains décharnées durant la nuit toute entière.

Il s'évanouit avant le jour ; et les deux époux ne trouvèrent dans le lit nuptial que l'effroi, les remords et les traces du sang d'Odoard.

Leurs tourmens et l'apparition du spectre durèrent trois mois. Tous les matins, leurs corps ensanglantés demandaient du repos, et le cri de leur conscience chassait le sommeil de leurs paupières.

Rien ne put apaiser le spectre. Les prières, les conjurations, les ordres des plus saints personnages furent sans succès. Partout où se réfugiaient les coupables, ils étaient suivis de leur victime ; et la vengeance était encore au-dessous du forfait.

Enfin, le dernier jour du troisième mois, on trouva Roger et Mœlina morts dans leur lit et baignés dans le sang. Leurs corps furent brûlés, et la pitié ne versa point de larmes sur leurs cendres abhorrées.



LE LOUP-GAROU.

IL y avait au quinzième siècle, dans un bourg du Poitou un vieux coquin, qui, depuis trente ans, entretenait commerce avec le diable, et courait les rues tous les neuf jours, depuis onze heures du soir jusqu'à minuit, sous la forme d'un loup-garou. On le savait dans le pays ; et on se gardait bien de mettre alors le nez à la fenêtre, par la raison qu'on n'aime pas à avoir le cou tordu. On racontait d'ailleurs sur le sorcier des choses terribles : il entrait dans les maisons, si bien fermées qu'elles fussent, quand il ne s'y trouvait pas quelque chose de béni, et il y faisait mille tours de laquais. Là, il avait donné un clystère laxatif à une pauvre veuve qui n'en avait pas besoin ; ici, il faisait avaler des médecines à des gens bien portans ; ailleurs, il donnait des philtres ; il nouait l'aiguillette ; il ôtait la paix des ménages, en empêchant les époux de s'approcher ; en un mot, le mécontentement devint si général dans le bourg, qu'on fit une requête aux juges du canton.

On ne désignait pas précisément l'homme : on n'avait que des soupçons ; et comme les soupçons ne sont pas tout-à-fait des preuves, les juges ayant lu la plainte, envoyèrent sur les lieux un jeune clerc muni de pleins pouvoirs contre Satan. Il se rendit promptement au bourg infesté, et s'aboucha avec le curé qui confirma les dépositions de toute la paroisse.

Il se fit donc apporter l'eau bénite et le livre des conjurations ; il prononça à haute voix une oraison toute-puissante qui forçait le diable à comparaître : le diable comparut.

« Je te conjure, dit l'exorciste, de me nommer l'infâme qui tourmente, tous les neuf jours, les chrétiens de cette paroisse ? — Tu n'as pas le droit de me demander cela, répondit le diable, et je n'ai que le pouvoir de te l'indiquer. C'est l'homme aux dix pistoles ; il a des enfans, et n'en a point ; il est marié, et ne l'est pas ; il a soixante ans, et n'en a que trente ; il courra les rues vendredi prochain. » En disant ces mots, le diable s'envola.

Le curé de la paroisse, le sacristain, le bedeau, le magister et ceux des paroissiens qui se trouvaient présens, furent on ne peut plus surpris de cette réponse embrouillée. « Je ne sors pas vendredi, s'écria le sacristain. — Sonnera l'*angelus* qui voudra, répliqua le magister. — Monsieur le curé, vous fermerez les portes de l'église, ajouta le bedeau. — Paix là ! messieurs, paix là ! répondit le pasteur, vous ferez votre besogne. Mais nous voilà aussi avancés aujourd'hui qu'hier. — Pardonnez-moi, dit l'abbé, j'entrevois là-dedans bien des choses. N'auriez-vous pas dans votre paroisse quelque célibataire de soixante ans ? — Oui, nous en avons un ; et c'est celui-là qu'on soupçonne ; mais le diable prétend qu'il n'a que trente ans, en même temps qu'il en a soixante. — C'est juste : soixante ans de vie et trente ans de commerce avec le démon. Pareillement il se peut fort bien qu'il ait procréé des enfans illégitimes ? — Oui, on en met sept sur son compte. — Sept ! c'en est assez pour établir la paternité. Mais *il est marié et ne l'est pas...* à moins qu'il n'ait épousé quelque diablesse... Comment nommez-vous votre sexagénaire. — Jacques Chaudron. — Chaudron.

Allons, conduisez-moi chez lui. »

Les assistans stupéfaits avaient bien la force de répondre à l'exorciste ; mais aucun d'eux n'osa l'accompagner chez Jacques Chaudron : de sorte que le curé fut obligé d'y aller avec le jeune clerc.

« Bonjour, papa, lui dit l'abbé ; je voudrais vous proposer un petit marché. — Qu'est-ce ? — J'ai un bon cheval à vendre : voyez s'il vous convient. — Mais... pas trop ; je ne l'achèterais que pour le vendre. En voudriez-vous *dix pistoles* ?... — Dix pistoles ?... Allons, donnez-les-moi, et adieu. »

Le clerc sortit avec les dix pistoles ; et, sitôt qu'il fut dans la rue, il les tira de sa poche pour les examiner. Elles étaient retournées à la bourse de leur maître... « Je tiens l'homme aux dix pistoles, s'écria l'abbé tout joyeux. Le diable n'en fait pas d'autres, et c'est comme cela qu'il enrichit ses gens ; j'en saurai bientôt plus long. »

L'abbé se décida à épier le sorcier, le premier jour qu'il courrait le loup-garou. Le soir du vendredi étant venu, il le guetta, le reconnut, le suivit et vit avec effroi toutes les malices qu'il faisait aux pauvres gens de l'endroit,

cassant les vitres de l'un, les assiettes de l'autre ; jetant à celui-ci un chat noir par la cheminée, à celui-là un crapaud par un trou du plancher, etc.

Quand l'horloge sonna minuit, le loup-garou prit sa course et sortit du bourg avec tant de rapidité que le clerc avait bien de la peine à le suivre. Enfin il s'arrêta auprès d'un gros arbre, où arrivaient de toutes parts des loups-garous de l'un et l'autre sexe. Après quelques caresses préliminaires, ils reprirent tous la forme humaine, et le plus vieux de la troupe ayant fait un cercle sur la terre, le diable se montra sous la figure d'un ours. On l'adora, on dansa autour de lui ; après quoi chacun se disposa à se divertir séparément avec sa chacune.

Mais l'exorciste frissonnant, ordonna au diable de rentrer dans l'abîme ; ce qu'il fit en hurlant. Puis, pour ne pas perdre ses peines, l'intrépide abbé saisit par l'oreille le loup-garou Jacques Chaudron, qu'il ne perdait pas de vue. Le sorcier se débattit si violemment, qu'il laissa son oreille dans la main ennemie ; et on le trouva le lendemain dans son lit, dépourvu de l'oreille droite. On l'arrêta donc : on lui fit son procès ; on le condamna à mort ; on le conduisit au bûcher. Mais, au moment qu'on se réjouissait d'avance de le voir griller comme un mécréant, le diable vint à son aide et l'emporta, sans que personne l'ait vu depuis.



LE CHANOINE DE BAYEUX.

QUAND le jour de Pâques approchait, c'était jadis un usage antique et respecté, pour les chanoines de Bayeux, d'envoyer un de leurs frères à Rome, pour y chanter l'épître à la messe du pape. Le saint père, ayant sans doute remarqué que cette espèce de pèlerinage d'un chanoine étranger apportait des bénédictions dans ses états, résolut de le maintenir à perpétuité, et fit une obligation d'un usage qu'on observait de bon gré.

Dès lors, considéré comme un devoir, ce voyage devint à charge ; et chaque chanoine fit valoir ses droits pour s'en exempter. Cependant la bulle du pape était formelle ; et il fallait s'y conformer : mais tous les ans, il y avait à ce sujet des querelles et des plaintes, bien qu'on dédommageât l'envoyé de tous les frais de route. De sorte qu'après vingt ans d'hésitation, on tint conseil et on décida que le sort nommerait à l'avenir le pèlerin. On en fit l'essai sur-le-champ, et le plus jeune de la compagnie fut obligé cette année-là de remplir une mission qui n'avait pas pour lui le moindre attrait. Il partit cependant, chanta l'épître, et revint d'assez mauvaise humeur.

Le sort tomba, l'année suivante, sur le chanoine Hippolyte, homme de poids dans son métier, habile à se tirer d'un mauvais pas et se servant du diable, comme de sa mule, pour faire ses courses et ses voyages.

Il avait appris l'art d'évoquer les démons d'un fameux nécromancien allemand, à qui Belzébuth lui-même n'aurait osé résister ; tellement qu'on le disait égal en pouvoir à Luther et au grand Agrippa, parce qu'il obligeait le maître des sabbats, en personne, à lui tenir la chandelle pendant qu'il écrivait, et la cuvette lorsqu'il se lavait la barbe.

On prétendait alors que l'élève serait bientôt plus redoutable que son maître, pour les habitans cornus de l'enfer ; mais on le disait tout bas ; car on craint, avec juste raison, de se mettre à dos les gens qui ont le diable à leurs ordres et les esprits dans leurs manches.

Quand il vit qu'il était destiné à aller chanter l'épître, il ne se mit point en fureur, ne murmura pas même, bien sûr de faire son voyage en moins de deux heures.

Le jour de Pâques arriva ; et, comme il ne sortait point depuis neuf jours, on le croyait à Rome déjà sur les marches du lutrin, et se disposant à s'acquitter de son devoir, lorsqu'il apprit de la propre bouche de sa gouvernante, que le doyen des chanoines donnait à midi un grand repas à tous ses confrères, pour célébrer joyeusement la mort du carême. À midi !... il avait beau faire diligence, il lui était impossible d'être de retour que pour le dessert, puisque la grande messe de Saint-Pierre de Rome ne devait commencer qu'à onze heures ; et c'était assez désolant...

Après avoir réfléchi quelques minutes, il lui vint tout à coup, comme par inspiration, une idée lumineuse qui pouvait tout arranger et délivrer à jamais les chanoines de sa ville de leur ennuyeuse prérogative. Il était huit heures du matin.

Il prend donc lestement son grimoire, prononce vigoureusement les paroles toutes-puissantes, non sans les accompagner des signes nécessaires à l'opération, et le diable paraît au milieu d'un éclair qui répand dans la chambre une odeur de soufre et d'huile brûlée. « Prépare-toi, dit Hippolyte au diable qui allait lui servir de monture ; nous allons à Rome. — Ah ! pas si vite, répondit le diable ; il faut que je me trouve, à dix heures, à la mort d'un célèbre hérétique dont l'âme m'appartient de bon droit ; et vous ne voudriez pas m'ôter mon bien, à moi qui vous sers ? — Arrange-toi comme tu voudras ; je te donne un quart d'heure pour y envoyer un autre à ta place, pendant que je mettrai mes chausses ; après quoi, si tu n'es pas ici, tu passeras par mes mains. »

L'ange des ténèbres ne répliqua rien, et courut avertir un de ses lieutenans de veiller à son butin ; puis il revint trouver le chanoine qui achevait de lier ses jarretières. « Le voyage est long, dit-il à Hippolyte, comment voulez-vous que je vous transporte ? — Peu m'importe ! pourvu que je sois chez le doyen avant midi. — Désirez-vous que nous voyagions sous terre ? — Non, tu ferais écrouler des villes, et je ne veux pas t'enrichir si promptement. — Souhaitez-vous que nous allions par eau ? — Non, tu dessécherais les mers et les rivières, et le poisson manquerait pour le carême prochain. — En ce cas, nous partirons donc sur la vague des airs ? — À la bonne heure. »

Et il lui sauta sur le dos. Le diable étendit ses grandes ailes, volant cent fois plus vite que le vent. Au milieu de la route, le diable toujours malin, ennuyé peut-être d'être obligé de servir un homme, malgré qu'il en eût, essaya de lui jouer un tour et de jeter son cavalier dans la mer, sur laquelle ils planaient alors. « Il y a ici du danger, s'écria-t-il, signe-toi bien vite !... — Va, va, répondit le chanoine, qui reconnut la malice, *est bien signé, qui du diable est porté.* »

Il savait heureusement qu'un signe de croix fait fondre le diable comme une boule de neige qu'on mettrait au four, et prévoyait bien que la mort aurait été la suite infaillible de sa chute, si son cheval l'avait planté là.

Le diable gémit de se voir encore attrapé ; et, après quelques petites miévretés de peu d'importance, ils arrivèrent à Rome, et descendirent sans obstacle dans la sacristie de Saint-Pierre, où il n'y avait alors personne.

Le chanoine feuilleta les archives, et trouva bientôt la bulle qui l'obligeait à son voyage ; il la saisit, la déchira en mille pièces et remonta sur sa bête, fort content de son expédition.

« Tiens, dit-il au diable, quand il fut rentré dans sa maison, voilà pour toi. » Et il lui donna une paire de vieilles savates, que celui-ci reçut dans ses griffes, et emporta sans rien dire, pour chauffer le feu de ses chaudières.

Aussitôt le chanoine se rendit chez le doyen, où il trouva bonne société rassemblée. Tout le monde fut surpris de le voir ; il rassura ses confrères et leur conta sa prouesse ; ce qui leur mit à tous la joie dans l'âme, et les disposa à faire honneur au dîner préparé.

Lorsqu'on vit à Rome que le chanoine de Bayeux ne paraissait point, on fit chanter l'épître par un autre. Mais le lendemain on chercha la bulle, pour agir en conséquence. Elle ne se trouva plus, et le pape d'alors, qui n'était pas celui qui l'avait lâchée, laissa cette affaire, de sorte que, par l'habileté d'un seul homme, une société entière d'honnêtes chanoines eut le plaisir de pouvoir dorénavant dîner en paix, le jour de Pâques.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Tylwyth Eldar
- Acélan
- Patrice Pompey
- Pibewiki
- IsadF
- Le ciel est par dessus le toit
- Cantons-de-l'Est
- DvChe
- CalendulaAsteraceae
- Inductiveload

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)